

**Chaque chien lèche sa queue selon son goût  
(proverbe martiniquais)**

Michèle David  
41-3540 avenue du Parc  
Montréal, H2X 2H7  
michoudavid@videotron.ca  
514-842-0316

**Chienne de luxe**

*Amos. Maison familiale. Une couchette près du mur. Sur le mur, il y a un petit trou. Avec mes doigts, je gratte et j'agrandis le trou. Jamais, je ne pleure. Je suis occupée, je suis concentrée.*

*Des gens entrent et viennent au pied de mon lit. Je les regarde, retourne mes yeux vers le mur et me remets au travail.*

*Une voix dure parle. Je ne comprends pas les mots. Je fixe la personne qui écorche ma tranquillité et mon corps entier prend conscience que c'est elle qui mène. La personne tire violemment mon lit au milieu de la pièce.*

*J'ai huit mois et je m'appelle Lucienne.*

On lui avait maintes fois dit, petite, dans une cour d'école d'Amos, que Lucienne, ça rimait avec chienne. Si ça n'avait été de tous ces enfants méchants, Lucienne serait devenue poète et aurait fait des rimes pour se venger des mots. Mais sa mère, son père, sa fratrie s'en mêlaient eux aussi et c'était à qui rimait le plus.

Lucienne n'est pas devenue poète; les mots, elle ne les a pas écrits; sa vengeance a été toute autre.

Malgré les folies vécues, les folies larvées de sa tribu, Lucienne a étudié et, fait étrange, sa rage s'en est trouvée accrue, contrôlée, invisible pour tous; à l'université, on rime autrement qu'à la petite école ou, à tout le moins, on prétend le croire. Lucienne ne doit ses études à personne. Depuis longtemps, elle a remisé loin sa mauvaise donne; sa tribu, ou le peu qui en reste, s'entre-dévore sans elle dans le même coin perdu de la vaste Abitibi. Pour vivre et étudier jusqu'à la maîtrise, Lucienne a été serveuse dans tous les bars miteux du Centre-Sud de Montréal.

Dans sa maison d'Outremont, ville dans la ville de Montréal, un rire juvénile la secoue ; elle se rappelle ses premiers pas dans la ville et sa certitude d'avoir enfin trouvé son terrain de chasse. Pour la chienne de race qu'elle est, ce monde anonyme qui peuple l'île paiera sa blessure; blessure qui suppure depuis, lui semble-t-il, le début des temps.

Durant toute son enfance, Lucienne a eu, dessiné aux pupilles, la folie des siens, une folie mal organisée. Un jour, elle y mettra bon ordre. Une chienne, c'est patient et, la folie, c'est infini; on croit l'avoir reléguée aux oubliettes et hop!, la revoilà nichée ailleurs. Elle le sait bien de par son métier qui est celui de psychologue.

Lucienne connaît maintenant les travers humains, ceux qui poussent en excroissance et qui ont leur vie propre. Elle les enlève à ses clients et les prend sur elle, comme anciennement les missionnaires prenaient sur eux la soi-disant bestialité des indigènes. Mais Lucienne ne vise pas la béatification.

Sa mère lui disait souvent que la vengeance était un plat qui devait se manger froid. C'est curieux comment un bout de phrase peut s'infiltrer et se frayer un chemin dans l'esprit et dans le corps. C'est bien la seule phrase sensée qu'elle ait retenue de cette femme odieuse, pétrie à l'eau bénite, qui la faisait si bien se sentir coupable d'être venue au monde. Tous ces catholiques, plus pernicieux et pervers que les vrais pernicieux et pervers, font antichambre pour ses services.

Lucienne est une spécialiste des bouts de phrase; elle a travaillé, étudié, lu les poètes maudits, palpé les chairs, frôlé les cœurs, volé les âmes pour posséder cette vaste érudition du non-dit. Elle amène subtilement, en vraie professionnelle qu'elle est, ses clients à goûter et faire l'amour à leur côté animal pour qu'ils apprennent à le semer comme ils le feraient d'une graine. Le faire vivre, c'est le rendre humain.

*À la maison. J'ai huit ans. Toute la famille est là. C'est l'heure du souper. Je mange de la soupe. Je décide de me faire des beurrées de mélasse et je me dirige vers la porte qui mène à la cave. Des étagères ont été fixées un peu partout et servent de placard. C'est difficile d'en atteindre certaines à cause des marches et je dois me tenir en équilibre sur le seuil de la porte.*

*Je vois le contenant de mélasse mais en l'atteignant, je fais tomber un contenant qui n'est pas fermé. Je ne vois pas bien ce qui a dégringolé sur les marches. J'hésite à parler du dégât car je*

*vais encore me faire traiter d'imbécile. Du haut de l'escalier, à moins de regarder de près, on ne voit rien. Comme personne n'a rien entendu, je décide de me taire et de nettoyer après le souper. Je retourne à ma place.*

*Tout se bouscule rapidement. Mémère se lève, se dirige vers la cave, descend quelques marches et déboûle. Tout le monde se précipite, sauf moi. Moi, je suis figée, paralysée par la peur de l'avoir tuée ou blessée gravement. N'importe qui mais pas elle.*

*Papa et maman remontent avec mémère; elle a la cheville foulée et des ecchymoses aux bras. Je me lance sur elle et lui demande pardon. Je raconte tout; je voulais attendre pour nettoyer, je pensais que ce n'était pas dangereux. Elle me dit que ce n'est pas grave et m'embrasse. Ma mère, de sa voix cruelle, m'invective et me tance comme à son habitude. Mémère la fait taire.*

*Plus tard. Je nettoie l'escalier de la cave. C'est long et dégoûtant mais ça ne me dérange pas. Je suis seule et je veux être seule. Après le nettoyage, je me faufile dans l'espace rempli de terre d'environ 18 pouces en haut du mur de ciment de la cave. Je m'y écrase et je laisse enfin éclater ma peur, ma peine et aussi ma rage.*

*Le nez dans la terre, je me revois manger ma soupe dans le seul bol que je veux toujours prendre; un bol dont le dessin représente un chien dans sa niche et qui dit ceci :*

*"Je suis un chien qui ronge l'os  
en le rongant je prends mon repos  
Un temps viendra qui n'est pas venu  
que je mordrai qui m'aura mordu"*

*À chaque fois que je prends une cuillerée de soupe et que je lis ce court poème, c'est à ma mère que je pense.*

Combien d'ombres a-t-elle révélées à ce jour, elle ne le sait plus trop bien ; toutes ces multitudes de mémoires qu'elle a fait émerger pour oublier la sienne propre lui jouent des tours.

Dans deux heures, elle rencontre une nouvelle blessure dont le puzzle est enchevêtré. Quel animal, cette fois-ci, sortira du zoo humain?

Depuis deux ans, Lucienne préfère travailler avec des femmes seulement. Le jeu est beaucoup plus fascinant; le labyrinthe de nœuds à faire, à défaire ou à refaire entre la conscience de mère, le moi de femme et l'inconscient femelle exige un doigté magique qu'elle se targue de posséder. La faune masculine est moins variée; ça se joue entre le préhistorique et le moderne et, entre les deux, il y a un vide qui ne cesse de l'étonner.

Toutes ces femmes qu'elle a vues défiler dans son bureau-piège lui ont remis leur rage ancestrale et, au bout de cette route, ont enfin revêtu leur nouvelle parure, qui, de la biche à l'éléphante, qui, de la louve à la chèvre, qui, de la perruche à l'aigle. Elles hantent les rues de Montréal, et ça brame, ça barrit, ça hurle, ça bêle, ça parle et ça glatit à qui mieux mieux. Victimes ou bourreaux, gagnantes de leur vraie nature, elles sont la race de demain, elles sont les guerrières d'une multitude de femmes aphones. Ses parents auraient dû la dénommer Aimée et la traiter d'araignée; Lucienne tisse une gigantesque toile dont elle est le centre qui grandit.

Pour ramener ses brebis à elle, Lucienne possède une panoplie de méthodes alternatives qu'elle utilise à bon escient mais ses armes les plus rutilantes, ce sont ses deux oreilles et ses deux yeux; ses clientes n'en reviennent pas ou, plutôt, y reviennent constamment. De toute leur bête vie, jamais elles n'ont rencontré autant d'écoute, d'indulgence, d'estime et, tout cela, tourné vers leur unicité. On se damnerait pour moins que cela! Le faux de Lucienne paraît vrai car elle y met de la conviction et poursuit une idée fixe. Elle est sourde à tout et porte des lunettes qui altèrent son regard; elle est un vaste mensonge ambulante et, parce qu'elle l'a fait vaste, il a son empreinte réelle et efficace.

Ses clientes fantasment sur elle, mais jamais, Lucienne ne poserait quelque geste qui lui serait si facile et que plusieurs de ses collègues posent. Ce n'est pas qu'elle ait une haute idée de

l'éthique, c'est que ses pulsions sexuelles sont quasi inexistantes, tordues et ensevelies sous sa couche de hargne. Lorsque sa libido cogne trop fort, Lucienne se tape aussi bien un homme qu'une femme, un prostitué qu'une prostituée; sa bisexualité est indifférente.

Lucienne se prépare. Quand elle reçoit une première fois, c'est toujours le même cérémonial; chaque élément de sa pièce de travail doit être à sa place ou, sinon, elle peut paniquer durant l'entrevue. Ce bureau, c'est son souffle vital. Au début de sa pratique, elle avait loué un espace dans un édifice de professionnels, mais le décor neutre de ces endroits froissait son sens de l'esthétique et les services d'entretien journalier noyaient les odeurs de peur, de rage et d'angoisse de ses clients sous des arômes d'ammoniac. Combien de soirs a-t-elle passés, solitaire, à respirer ces effluves excitants; combien de matins a-t-elle passés, frustrée, de n'y rien retrouver?

Trouver une maison qui lui servirait de résidence et de bureau avait été fastidieux. Il fallait, sans trop de frais, pouvoir préserver son intimité de sa profession. Celle qu'elle a depuis maintenant cinq ans la satisfait pleinement. Une fois franchie la porte extérieure, un portique suffisamment large et chauffé donne accès à deux entrées distinctes sous le même numéro civique : la maison ou le bureau. La partie bureau de la maison est composée d'une petite pièce avec fenêtre où peut attendre la cliente si elle arrive avant l'heure de son rendez-vous. Sur le mur opposé à la fenêtre se trouve la porte du bureau. Une fois entré, on n'entend rien de l'autre pièce, Lucienne ayant fait insonoriser le mur et capitonner la porte.

Elle a aussi longtemps cherché avant de trouver l'artisane qui lui a fabriqué des vitraux pour les deux portes intérieures. Cette dernière avait trouvé la commande passablement bizarre, Lucienne voulait douze vitraux, chacun représentant les animaux qui avaient accepté l'invitation de Bouddha. Les six animaux yang, dont le sien, le dragon, sont sur la porte de la résidence et les six yin sur la porte du bureau. Lucienne a payé très cher mais le résultat en vaut la peine.

Lucienne vérifie l'ensemble de son bureau puis tous les détails de sa mise en scène. La satisfaction se lit sur son visage et elle se donne 10/10; c'est dans les détails que se trouve la perfection.

Elle passe alors aux dernières touches de son corps; là, c'est beaucoup plus difficile et ardu. Lucienne a un corps ingrat: de belles longues jambes mais un torse trop court qui dément la première impression fusiforme; un visage à l'ovale parfait mais un nez épaté aux narines large ouvertes qui pourraient, pour un fin observateur, démontrer une soif de pouvoir trop renflé. Par chance, sa myopie la sauve; ses lunettes camouflent cet appendice hérité en droite ligne de son père. Ses yeux d'un bleu gris sont magnifiques; grossis par les verres, ils se posent, sans échappatoire aucune, sur d'autres yeux. Ses cheveux noirs, relevés en chignon, et ses tailleurs classiques, lui confèrent du... chien.

Lucienne est fin prête pour ce premier tête-à-tête. Elle attend et repasse dans son esprit les rares mots échangés lors de l'appel téléphonique avec sa nouvelle cliente. Une belle voix basse, quelque peu masculine; Lucienne avait failli l'arrêter et lui dire qu'elle ne prenait pas d'hommes. Par chance que sa prudence innée l'avait empêchée de gaffer; cette cliente aurait sûrement déguerpi vite fait et Lucienne a besoin de nouvelles têtes à sa collection. Ces derniers temps, ses clientes l'ont passablement déçue par leur manque d'originalité.

Lucienne regarde l'heure: 13:56, plus que quatre minutes. Soudainement, une intuition lui dit que cette Claude Racine ne verra pas son bureau ordonné, son tailleur gris charcoal. Il n'y aura pas de jeu, de joute, de combat. A la place vient le premier doute de Lucienne depuis qu'elle pratique et elle ne se l'explique pas. Son regard se porte sur un de ses tableaux, une scène animale des plus explicites: une aigle et sa portée dans un ciel d'orage; dans le coin bas-gauche, un aiglon blessé fixe la tribu. Lucienne est particulièrement fière de la touche humaine qu'elle y a brossée. Toute petite, elle barbouillait animal et, depuis lors, elle poursuit. Mais pourquoi, à ce moment

précis, ce tableau-là plutôt qu'un autre?

Elle entend la sonnerie, non pas de la porte, mais du téléphone. Lucienne a deux numéros de téléphone; au début, celui pour son travail était dans son bureau, mais comme la sonnerie dérangeait autant ses clientes qu'elle-même, elle l'avait mis dans le salon avec le téléphone de la maison qui a une sonnerie différente. C'est celui du travail, elle laisse la boîte vocale remplir son office.

Lucienne a toujours les yeux fixés sur son tableau. La certitude d'avoir préparé sa mise en scène pour rien l'habite maintenant entière; Claude Racine ne restera qu'une voix. Insultée, Lucienne quitte son bureau pour la cuisine. Ses mains cherchent à s'occuper à des riens; elles déplacent et replacent les petites choses de la table, exécutent un va-et-vient mécanique. Elle espère ainsi venir à bout de son exaspération. 14:15. On s'est moqué d'elle et ça lui est intolérable.

*Voyage annuel à Montréal. Je suis au parc Belmont avec ma mère et mon frère François. Ma mère semble résignée à cette journée de bruit et de files d'attente. Je veux essayer les manèges des grands comme mon frère qui a huit ans. Ma mère refuse et je fais tout pour fléchir sa décision: cris, pleurs, supplications, rage n'y changent rien; à six ans, je suis encore trop petite selon la sentence maternelle.*

*Heure du dîner, resto du parc. Je demande à ma mère de m'accompagner aux toilettes car j'ai peur de me perdre dans la foule. Ma mère m'indique la direction et me dit que je suis assez grande pour m'y rendre seule. Dans ma tête, je me passe la réflexion suivante: "je suis assez grande pour me perdre mais trop petite pour les manèges des grands". J'ai peur mais je ne veux pas donner cette victoire à ma mère.*

*J'arrive à la bâtisse où sont les toilettes: ça ressemble à un labyrinthe. Je prends le corridor de droite et j'aboutis à une ouverture; à l'intérieur, c'est plein de choses blanches au mur que je n'ai jamais vues. Ça sert à quoi ces choses?*

*Des messieurs regardent mon air ébahi et figé. L'un d'eux s'approche de moi et me demande si j'ai envie; à mon acquiescement, il m'explique que les choses au mur servent à cela. Je dis que chez moi, c'est pas pareil, il me répond qu'il y a plusieurs sortes de bols de toilette. J'hésite toujours mais mon envie est pressante. Gentiment, l'homme m'aide à enlever mon pantalon et ma petite culotte, me place debout sur l'urinoir et me tient par la taille. J'urine et ça me fait du bien. Quand j'ai fini, tous les messieurs rient, pas méchamment mais d'une façon bizarre.*

*Je dis alors au monsieur que je veux aller derrière les portes car je veux faire caca. Il me dit que je n'ai qu'à m'asseoir sur l'urinoir et faire mes besoins; les trous et l'eau qui coule feront tout passer. Je regarde les petits trous et je pense que c'est impossible. Je dis non, que je ne veux pas; l'homme me retient, pas violemment, mais il me retient tout de même et me redit que c'est comme ça que ça se passe. Il m'assoit sur l'urinoir, me soutient et attend. J'ai très envie et surtout hâte de me retrouver dehors.*

*Je fais mon besoin et me retrouve par terre; je vois bien que mon caca ne passe pas. Soudain, j'entends des rires méchants et bêtes qui éclatent. Je comprends alors qu'on s'est moqué de moi. Consternée et honteuse, je sanglote et je cours me cacher dans une toilette.*

*Je pleure longtemps et je m'en veux d'être petite. Je jure qu'on ne m'y reprendra plus. Je jure de ne plus jamais croire les grands. Ma mère, la maudite, m'a abandonnée aux méchants.*

Lucienne adulte pleure, a mal pour la petite. Pourquoi les cassures intolérables refont-elles surface quand on ne les veut pas ou qu'on s'y attend le moins?

14:25. Les images sont rapides à défiler. Dix minutes pour un petit cinéma maison mais une vie entière pour tenter de colmater la douleur liée à ces mêmes images. Depuis l'âge de six ans, la principale hantise de Lucienne est le ridicule. On lui a dit et répété souvent que le ridicule ça ne tue pas; dans son cas, c'est faux; chaque humiliation lui a arraché des parcelles d'humanité et l'a amenée où elle est présentement: dans sa cuisine à tourner en rond.

Lucienne va au salon écouter le message. Une voix lui annonce qu'elle est madame Claudine Beaulieu, la soeur de Claude, et lui dit que celle-ci est au poste de police pour un interrogatoire sur la mort de leur mère. Claude lui a demandé d'appeler pour l'excuser. Rien de plus, sauf un numéro de téléphone. Et tout cela, en un seul jet, sans flot d'émotions, comme si on narrait un fait divers.

Lucienne retourne à son bureau. Elle ouvre le dossier vierge de sa cliente inconnue, se met à écrire le peu qu'elle se souvient de leur conversation téléphonique. Ce qui l'avait intriguée était le sentiment d'urgence à prendre rendez-vous. C'était il y a trois jours. Habituellement, Lucienne fait attendre une semaine pour que la cliente mijote bien sa décision. Dans ce cas, quelque chose l'avait retenue, peut-être le fait que Claude lui ait dit s'adresser pour la première fois à une professionnelle.

La police interroge Claude. Lucienne se pose plein de questions. Est-ce la seule à être interrogée? Quelle brièveté dans les paroles de sa soeur! Qu'a de singulier la mort de leur mère pour qu'il y ait enquête policière? Claude aurait-elle commis un matricide? À cette pensée, un frisson d'excitation parcourt le corps de Lucienne. Dans les statistiques, un matricide est beaucoup plus rare qu'un infanticide.

*Matin d'été à Amos. J'ai dix-sept ans. Je suis seule à la maison avec ma mère, mon ennemie de toujours, mon ennemie de je ne sais plus combien de vies antérieures. Mon chat siamois, ma première possession véritable, me réveille sauvagement en me griffant les bras. Il s'élançe vers la porte fermée et lance des miaulements que je ne lui ai jamais entendus.*

*Comme j'ai envie d'uriner, je me lève et me dirige vers la salle de bain. Je tourne la poignée, elle me résiste, comme trop de choses et de gens me résistent. Mon chat me tourne entre les jambes et griffe la porte. Je tambourine à grands coups et je crie à ma mère de sortir ou de me répondre. Le silence m'envoie me faire foutre. Je me dirige vers l'autre porte de la salle de bain. Elle*

*s'ouvre...*

Lucienne a enfin une cliente qui semble sortir de l'ordinaire. Ne restera-t-elle qu'une voix qui ne prendra jamais forme sous son regard? Lucienne ne tient plus en place; il lui faut en savoir plus. Ce n'est pas pour rien que sa soeur a laissé un numéro où la rejoindre. Lucienne pianote le clavier d'un doigt impatient. La sonnerie résonne dans le vide, elle est sur le point de raccrocher lorsqu'une voix enfantine répond. Un arrière-fond de cris enterre la petite voix féminine au zézaïement prononcé.

\_\_ Bonjour! Est-ce que tu pourrais me passer ta maman?

\_\_ Ze peut pas! Ma maman crie après mon papa.

Lucienne, stupéfiée par tant de sincérité, perd pied quelques secondes. Une autre voix, celle-là très dure, prend le relais.

\_\_ Oui! C'est pour quoi?

\_\_ Bonjour, madame Beaulieu! Je me présente. Lucienne Berger, psychologue. Je viens de prendre votre message concernant votre soeur et j'aimerais savoir si je peux vous aider de quelque façon que ce soit. Je n'ai pas trop compris comment est morte votre mère. En passant, veuillez accepter mes condoléances.

\_\_ Merci infiniment, réplique d'une voix passablement cauteleuse, madame Beaulieu. On voit que vous prenez à cœur vos clients. J'ai été surprise quand Claude m'a fait promettre de vous appeler pour annuler son rendez-vous. Je ne savais pas qu'elle se faisait soigner, elle si méfiante des spécialistes.

\_\_ Pour tout vous dire, je n'ai pas encore rencontré votre soeur. Elle m'a appelée, il y a trois jours, pour un premier rendez-vous. Et puis, votre téléphone, inquiétant, il va sans dire. Pouvez-vous me dire en quoi la police questionne le décès de votre mère?

Lucienne appréhende une fin de non-recevoir à sa demande pour la moins curieuse; après

tout la soeur de Claude serait en droit, maintenant qu'elle sait que Claude n'est pas encore sa cliente, de la rembarrer vite fait. C'est tout le contraire qui arrive; Claudine Beaulieu toute fière de raconter le drame, ne se fait pas prier.

\_\_ Si vous saviez comment je me sens. Quel drame! Je n'y crois toujours pas. Claude m'a appelée pour me dire que maman était morte et que c'était un suicide. Je lui hurlais que ça ne se pouvait pas parce qu'elle était trop catholique pour se suicider. Vous savez ce que je veux dire, c'est que la religion la retenait; elle me disait souvent qu'on devait attendre l'heure de Notre-Seigneur. Je sais bien qu'elle broyait du noir depuis des mois, mais pour moi, c'est incroyable.

À l'autre bout du fil, madame Beaulieu pleure et répète qu'un suicide est impossible et qu'il doit y avoir une autre explication à cette mort. Après des paroles machinales en vue d'apaiser l'esprit agité de la dame, Lucienne peut lui poser d'autres questions.

\_\_ C'est tout ce que Claude vous a dit?

\_\_ Elle m'a dit qu'elle attendait la police et de vous appeler. Pour tout vous dire, la chicane a pogné entre nous. Claude n'a pas aimé que je mette en doute le suicide de maman et a raccroché vite en me disant que la merde de la procédure policière, c'est elle et non moi qui l'aurait.

\_\_ A-t-elle l'habitude d'être vive dans ses réactions?

\_\_ Franchement, elle et moi, ça n'a jamais été le beau fixe. Claude m'en veut d'avoir réussi.

\_\_ Oui, je vois.

Ce que "voyait" Lucienne était une version où l'absente avait tous les torts. De cela, elle était habituée comme thérapeute. Rien de plus facile que de porter des œillères et rien de plus amusant pour elle que de les enlever à ses clientes. Claudine et Claude! Fascinant comme prénoms. Lucienne se demande si le prénom de la mère ne serait pas de la même lignée; Claudette ou Claudia ferait bien dans ce portrait de famille où la haine dissimulée semble se boire comme du petit lait.

\_\_ En fait, Claude croit que je l'accuse de cacher certains faits. Je ne l'accuse en rien; je lui ai juste dit qu'un suicide était impossible.

\_\_ Claude était-elle seule chez votre mère?

\_\_ Oui et c'est ce qui la place comme seul témoin aux yeux de la police.

\_\_ Votre père?

\_\_ Il est mort depuis huit ans.

\_\_ Cela a dû être difficile pour votre mère?

À l'autre bout de la ligne, c'est le silence. Lucienne sent de l'hésitation. Elle entend de nouveau crier, cette fois-ci des cris d'enfants. Claudine Beaulieu lui demande de l'attendre un moment. Lucienne perçoit un bruit lointain qui ressemble à une gifle. Puis, de nouveau, la voix de Claudine.

\_\_ Écoutez! C'est pas que je ne veux pas vous parler mais ce n'est pas moi qui vous ai appelée. Quand je verrai Claude, si elle revient du poste de police, je lui dirai que vous avez communiqué. Ça vous va?

\_\_ Bien sûr, madame Beaulieu. Je vous remercie de votre aide. Encore une fois, désolée pour votre mère. Au revoir!

"Si elle revient du poste de police". Pourquoi Claudine Beaulieu a-t-elle placé cette parenthèse inutile au stade final de leur conversation? Claudine dit qu'elle n'accuse sa soeur de rien mais qu'un suicide ne se peut pas. Ça revient à dire qu'elle accuse Claude de la mort de leur mère. Il y a d'autres questions que j'aurais voulu poser, se dit Lucienne. Comme l'âge de Claude qui lui a paru proche de la trentaine. Demeurait-elle avec sa mère ou était-elle de passage? C'est loin d'être pareil.

Lucienne se dirige vers son bureau, consigne la conversation dans le dossier déjà ouvert. Elle écrit aussi les impressions qu'elle a, espérant pouvoir les confronter avec la réalité. Matricide

ou suicide? Si c'est un meurtre, elle ne verra jamais la couleur des yeux de cette cliente sauf dans les journaux. Si c'est un suicide, Claude viendra la voir et elle lui fera dire pourquoi ce n'était pas évident pour la police. Espèce d'idiote, se morigène-t-elle, tu as oublié de demander la façon dont la mère est morte. Enfin, je le saurai bien assez tôt.

La sonnette du bureau retentit. Lucienne réagit. Déjà quatre heures. C'est madame Laplante qui vient radoter sur son mari et ses enfants. Quel ennui souvent ce travail d'écoute qui ne mène nulle part ou presque. Les chèvres restent des chèvres, elles se contenteront toujours de leurs boucs. Où se cachent les louves, fières de leur portée, qui défendent leur territoire jusqu'à leur dernier souffle? Où volent ces aigles au bec acéré qui déchirent leurs proies sans aucune culpabilité? Lucienne qui a appris les mythologies commence à se demander si cette littérature n'est pas seulement du mercurochrome pour l'âme humaine, basse et servile, qui ne peut s'envoler plus haut que l'auge des cochons.

Madame Laplante ne déçoit pas la perception qu'en a Lucienne. Elle reste semblable à elle-même pendant l'heure que dure la consultation. Lucienne empoche facilement les soixante-cinq dollars qu'elle exige pour arrêter de penser pendant une heure. Trois autres clientes, du même acabit, suivent dans la soirée. Excédée par tant de banalités, Lucienne décide de se payer un plaisir privé et appelle l'agence d'escortes, un euphémisme gentil pour désigner de la prostitution de luxe. Elle demande Julia et ses gadgets. Julia coûte cher mais elle assouvit ses demandes. Lucienne, une fois les jeux sexuels commencés, aime croire que Julia prend son pied avec certains scénarios qu'elle lui impose. Lucienne, une fois Julia partie et elle revenue sur terre, sait la part de comédie liée à ce marché lucratif. Plus tu craches du fric, plus l'acteur ou l'actrice feint intelligemment le plaisir et encense la dextérité du client. C'est ainsi et ça ne la dérange pas.

On lui dit que Julia sera disponible dans l'heure qui suit; Lucienne se met à réfléchir au type de scénario qui anesthésiera son cerveau, qui permettra de décharger et de calmer ses pulsions. La

journée qu'elle vient de passer lui rappelle trop ses hantises, sa propre haine à l'égard de sa mère, son impuissance à faire taire cette femme qui lui a gâché si tôt ses espérances fragiles d'enfant. Lucienne tremble de rage. Quelqu'un devra payer, car elle n'accepte pas de prendre sur le fait sa propre faiblesse. Ce sera Julia qui monnaie ses faveurs. Elle aussi doit rire d'elle avec d'autres putains de son genre. Lucienne les imagine se narrer leurs histoires de cul, riant d'une queue qui lève difficilement ou d'un vagin qui mouille peu.

Lucienne commence à boire de petits verres de scotch sans eau ni glace; plus se vide la bouteille, plus résonne dans sa tête des centaines de rires qui emprisonnent ce qui lui sert d'âme. Ce liquide ambré gèle son cerveau malade.

Lucienne se réveille, samedi pluvieux et terne, dans un état proche de la panique. Elle se rappelle la nuit qui a tourné au cauchemar. Son nom fera le tour des agences d'escortes; les portes du plaisir de luxe lui seront fermées à jamais. Et son corps, son corps qui réclame des soins immédiats, sera objet de risée.

Ce qu'elle avait fait subir à Julia relevait d'un état pervers exacerbé par une prise de coke, sniffée en état d'urgence, pour tenter de réveiller l'état léthargique dans lequel l'avait mise l'alcool. Une perte totale de contrôle avait suivi ce cocktail Molotov. Son esprit, habituellement réglé comme une mécanique suisse, l'avait lâché et fait commettre des gestes d'une violence gratuite sur le corps entravé de Julia, puis elle avait sombré dans un sommeil de brute.

Vers deux heures du matin, des coups répétés et violents à sa porte l'avaient tirée de son hébétude. Elle avait remarqué l'inconscience de Julia. Des zébrures profondes marquaient son dos et ses fesses. Lucienne était estomaquée; jamais elle n'avait dépassé les limites établies par l'agence.

Les coups continuaient et Lucienne avait dû se résoudre à ouvrir. Elle savait fort bien qui étaient ses visiteurs. Julia n'avait pu téléphoner à ses employeurs, ceux-ci venaient aux nouvelles.

Sur le seuil se trouvaient un mastodonte, style culturiste, et un homme bien mis aux cheveux grisonnants. Sans un mot, ils avaient tassé Lucienne et pénétré dans le vestibule.

À la vue du corps torturé de leur employée et pendant que Lucienne déclamait des paroles malhabiles d'excuses et d'explications, l'homme bien mis avait chuchoté à l'oreille de son gorille puis claqué des doigts. L'homme à tout faire avait alors déchiré, de gestes secs, le justaucorps de cuir qui moulait les parties intimes de Lucienne, l'avait attachée, bâillonnée et suspendue à la poutre centrale du salon. Puis Lucienne avait entendu une voix métallique lui dire qu'elle porterait longtemps les marques de sa folie nocturne.

Lucienne avait alors appris jusqu'au tréfonds de son être comment un fouet pouvait déchirer la chair. Au cinquième coup, sa conscience s'était envolée vers son inconscience, un noir composé de points rouges l'avait happée dans une spirale sans fin jusqu'à ce samedi pluvieux et terne.

Lucienne, brisée de partout, laisse des heures interminables couler sur son esprit et son enveloppe charnelle. Pour la première fois depuis qu'elle est adulte, elle a peur comme lorsqu'elle était enfant et qu'elle n'avait aucun contrôle sur sa vie. Elle ne veut pas de cette peur incontrôlable qu'ont toutes ses clientes, de cette peur qui les tient hypnotisées comme des biches avant que le prédateur ne les attaque. Elle ne veut pas avoir tant bataillé pour en revenir au point de départ minable qu'ont été ses premiers pas et ses premiers mots, entravés et étouffés par sa mère. Lucienne, seule dans sa grande maison ordonnée, prend la mesure de sa solitude et de son sentiment d'abandon.

*J'ai cinq ans. C'est une grande sortie. Je vais pour la première fois à l'église. Mon grand frère, François, m'accompagne. Maman lui a dit de bien se conduire et de faire attention à moi. François se pavane comme un paon; il est capable de prendre cette responsabilité, il va à l'école, lui.*

*L'église est assez loin. François me tient la main. Je suis en sécurité. Pour moi, c'est toute une sortie; je ne connais que les alentours de la maison. Là, c'est du sérieux; le vaste monde est devant moi et j'ai un guide qui répond à toutes mes questions. J'ai hâte d'aller à l'école, de savoir lire et d'être une grande. François est comme mon héros car il connaît plein de choses et se débrouille, tandis que moi je ne suis encore liée qu'à un seul lieu : une maison étrange peuplée de gens étranges.*

*François me montre l'école où je vais aller. Avant d'entrer dans la grande église, il m'explique que les gars sont d'un côté et les filles de l'autre. Il me dit qu'à la fin de la messe il viendra me chercher. J'ai un peu peur, l'église est immense et il y a plein de gens. Je lui fais jurer de ne pas m'oublier. Il jure.*

*Durant la messe, ma peur se passe; François sera là pour le retour. Je regarde les statues des saints, leur splendeur me subjugue; elles n'appartiennent pas au monde que je connais. Je sens que le bien attend que je me joigne à lui; je sens ses élans de générosité baigner mon cœur d'un appel hurlé à tous vents depuis des siècles et des siècles.*

*La messe se termine. C'est la ruée vers la sortie. Que de monde! Je perds mon frère de vue mais je reste assise et j'attends comme il me l'a dit. Les rangs s'éparpillent et je ne vois toujours pas François. J'attends jusqu'à ce qu'il ne reste que quelques personnes; mon frère n'est pas de celles-là.*

*C'est gros, très gros, trop gros pour moi. Le temps passe. Je regarde les saints qui m'ont regardée; je les maudis et je me maudis.*

*Je me décide à sortir; peut-être qu'on s'est mal entendus et qu'il sera dehors. Sur le parvis, il y a du monde mais pas François. Je regarde à gauche, à droite, en avant, en arrière. Pour rien; mon frère est invisible comme le bien, comme ma mère. Je rentre de nouveau dans l'église. Je me dis qu'il doit se cacher pour me faire peur. Il n'y a qu'une seule personne et c'est moi; j'ai*

*l'impression d'être minuscule. Il m'a juré...*

*Je retourne m'asseoir sur le parvis, moi, ma petite robe du dimanche qui m'irrite le corps et mon petit chapeau de paille dont j'étais si fière il y a peu.*

*Je m'en veux d'être petite; si j'étais grande, je ne dépendrais de personne et encore moins de mon imbécile de frère, ce faux jeton. J'ai deux goûts irréconciliables : celui de sangloter à n'en plus finir et celui de me jeter dans l'immensité de la ville. Je voudrais partir, ne plus avoir besoin de personne, car je ne suis personne, sinon, on ne m'oublierait pas.*

*Une madame me demande si je suis perdue. Je réponds non, j'attends mon grand frère qui est parti faire une commission. Elle me regarde drôlement mais finit par s'en aller. Je poursuis mes idées de fuite. Soudain, le prêtre qui a dit la messe est devant moi; il veut savoir ce qu'une petite fille comme moi fait toute seule sur les marches de l'église. J'éclate d'un coup, j'ai peur, j'ai mal, je suis si petite, je ne sais pas où est ma maison, mon frère m'a oubliée. Le prêtre appelle la police.*

Personne, sauf elle, ne peut venir endiguer le flot d'émotions qui la submergent, s'insinuent sous le sang croûté de son dos. Toujours elle a réussi à cadénasser cette boîte de Pandore qui, si elle explose, mettra à nu sa vulnérabilité et laissera la folie de sa tribu prendre possession d'elle.

Il lui faut trouver l'erreur dans le parcours sans faute depuis qu'elle est une professionnelle de haut niveau et qu'elle joue des folies bêtes et inoffensives des autres. Soudain, tout en se creusant les méninges et se tordant les mains, Lucienne trouve la faille : Claude, cette inconnue qui a fait irruption dans ses pensées, nouant son histoire sans début ni fin à la sienne qui a un début mais pas de fin. Qu'ont-elles en commun? Pourquoi cette Claude remue-t-elle autant ses tripes au point de lui faire perdre son contrôle? C'est ça qu'il lui faut découvrir et vite, avant que sa vie n'éclate en mille morceaux, ne la laisse aussi perdante que la majorité de ses clientes.

Lucienne sait trop bien comment elle tient sa propre folie en laisse; cette folie retardée, elle

l'entend certaines nuits lui chuchoter sa victoire à venir. Sa folie lui dit que ce n'est qu'une question de temps, qu'elle fera éclater tout le verni de sa respectabilité, qu'elle la laissera aussi pantelante et vaincue qu'elle l'était enfant.

Pour Lucienne, certaines nuits, c'est l'enfer. Rien, aucune boisson, aucune drogue ne peuvent endormir son cœur qui s'affole, son cerveau qui galope vers des images découpées qui lui font comme un cinéma maison. Rien ne peut arrêter ses mains qui tuent elle ne sait quoi ou qui, ses pieds qui courent vers un vide qui l'appelle depuis sa première respiration et qui l'invite à la rencontre finale pour qu'elle cesse de souffrir. À ces instants, le mal de chien qu'elle s'est donné depuis trente-six ans pour happer son air lui apparaît dérisoire et inutile.

Certaines nuits, elle, qui ne croit pas que l'âme existe, concept inventé de toutes pièces, eh bien, elle sent des tourments qui ne peuvent relever que de ce principe. Son état est tel qu'elle irait cogner aux portes du premier institut psychiatrique venu, suppliant qu'on prenne en charge cette âme qui s'est emparée de son corps et dont elle ne veut pas.

Le téléphone qui sonne sort Lucienne de ces pensées aussi inertes que son corps. Elle espère que ce soit Claude Racine. Elle se lève rapidement et pousse un cri. Elle sent du sang lui couler dans le dos et des douleurs aiguës lui rappellent son état physique. Retenant ses plaintes, elle décroche et au même moment se rend compte que ce ne peut être Claude Racine puisque c'est le téléphone de la maison qu'elle tient dans sa main. Elle aurait pourtant dû reconnaître la sonnerie. Cette idée aussi de mettre les deux téléphones dans le salon et de se fier à ses seules oreilles pour savoir lequel sonne.

\_\_ Enfin! C'est pas ta boîte vocale! Tu sais comment je déteste parler à un fil de téléphone! Et pour ce qui est d'attendre que tu m'appelles, j'aurais le temps de prendre racine.

"Il ne manquait plus que ça", se dit Lucienne. Elle qui, le plus souvent, laisse la boîte vocale prendre les messages, s'est fait avoir comme une débutante. À l'autre bout du fil, sa mère

s'impaticiente de son silence comme elle s'est impatientée de tant de choses et de gens toute sa chienne de vie.

\_\_ Tu sais, Lucienne, je ne suis pas une de tes clientes à qui tu fais le coup du silence pour les désemperer. Je te connais, va! Je t'ai tricotée mais j'ai dû échapper quelques mailles en route pour que tu t'occupes plus d'inconnus que de ta propre famille. À quoi ça te sert d'être une m'as-tu-vu de la thérapie si tu sais pas ton devoir filial?

\_\_ Écoute, maman, j'ai peu de temps devant moi. Ce soir, je donne une conférence et je n'ai pas préparé mes notes. Si tu en venais au fait au lieu de me rabâcher toujours la même rengaine.

\_\_ Ma fille, laisse-moi te dire que ce que tu appelles du rabâchage est la stricte vérité. T'as beau épater les gens de Montréal avec tes airs de respectabilité mais t'es une sans-cœur qui laisserait crever ta mère dans la dèche.

À ces mots, Lucienne sait qu'elle devra, encore une fois, acheter la paix. Elle y est habituée, c'est un message qu'elle comprend bien. Acheter l'amour, acheter la paix, toujours acheter. Pas d'entente, pas de négociation, du cash qui résonne et qui enterre les cris de fureur qu'elle voudrait hurler à cette femme qui l'a si mal tricotée.

\_\_ Maman, tu sais que si tu as besoin d'argent, tu n'as qu'à me le faire savoir. J'ai toujours été claire sur ce point depuis que papa est mort en laissant si peu.

\_\_ Ah! Là, je retrouve ma petite fille toujours prête à donner. Pourquoi faut-il que tu m'obliges sans cesse à te sermonner comme quand tu étais petite et que tu oubliais tout ce que je faisais pour ton bien-être.

La voix de sa mère, cette voix dont elle joue si bien sur tous les registres, a encore le même effet sur Lucienne qui n'a plus qu'une seule hâte : mettre fin rapidement à la conversation.

\_\_ Combien as-tu besoin au juste?

Le rire hystérique qui répond à sa question vrille dans le récepteur et transperce son oreille.

Beaucoup de ses clientes névrosées ont ce même rire inhumain qui ne la touche, ni ne l'émeut plus. Celui-là, par contre, sans relâche, lui renvoie un effet de miroir des plus déplaisants si elle avait à l'analyser. Sa mère reprend la parole.

\_\_ Ah! Ça fait longtemps que je n'avais pas ri autant; j'en ai un point au côté et la vessie remplie. Si j'ai ri comme ça, Lucienne, c'est qu'il m'est venu à l'esprit que je pouvais te dire cinq mille dollars, que tu me les donnerais pour te débarrasser de moi, sans même me demander ce que j'en ferais.

\_\_ Je te les donnerais parce que je les ai et que l'argent n'a pas l'importance exagérée que, toi, tu lui attribues depuis toujours, à ce que je me rappelle.

Un échange de coups vicieux galope à toute vitesse vers elles et Lucienne s'en veut de n'avoir pu retenir ses dernières paroles. Pour elle, l'argent est un moyen, pas une fin en soi. La fin, c'est le pouvoir qu'elle veut sur les êtres, surtout les femmes, pour assouvir encore et encore sa vengeance sur la vie et sur la famille folle que Dieu ou une autre farce cosmique lui a mis sur la route. Il lui faut désamorcer le cocktail Molotov ambulante qu'est cette femme qui n'aurait jamais dû être une mère, qui n'aurait surtout jamais dû être sa mère.

\_\_ Ça me fait plaisir de t'aider. Mon argent est ton argent. Sans toi, je ne serais pas dans une profession qui me rapporte tant. Juste ce soir, maman, je reçois cinq cents dollars pour parler de l'éthique professionnelle devant de futurs psychologues. Je peux dire que ma renommée se porte bien.

\_\_ C'est bien vrai que j'ai toujours dit, contrairement à ton pauvre père, Dieu ait son âme, que les études c'est fatalement gagnant. Je t'ai vue, tu sais, à la télévision; j'ai pas trop compris; tu parlais de fantômes difficiles à déloger qui, comme les coquerelles, se multiplient et que ça prend un traitement choc pour, soit les tuer ou s'en faire des amis. Quel charabia que le vôtre! Qu'est-ce que tu voulais dire au juste?

\_\_ Maman, ça sera pour une autre fois, promis. Je suis vraiment pressée.

Lucienne a une nausée, car elle vient de découvrir des gouttes de sang à ses pieds. Son dos continue de saigner; elle doit agir vite avant de perdre connaissance comme une fillette.

\_\_ Je prends de ton temps précieux, ma fille, et je le sais. C'est mon téléviseur qui m'a lâchée et comme c'est le seul plaisir qui me reste dans la vie...

\_\_ Ok! Je t'envoie un mandat-poste de deux mille dollars. Comme ça, tu pourras t'acheter un écran géant. Tu te croiras comme au cinéma.

\_\_ Je ne sais quoi te dire.

\_\_ Alors, ne dis rien. Au revoir, maman.

Lucienne raccroche vite, elle a juste le temps d'entendre l'au revoir de sa mère.

La panique, émotion qu'elle a en horreur, la submerge de partout. "Du calme", se sermonne-t-elle. Premièrement, arrêter le sang de couler. Deuxièmement, m'occuper l'esprit en préparant la conférence de ce soir. Lucienne nettoie les taches de sang, le sien et celui de Julia. Sans analyse, elles sont pareilles à des soeurs jumelles, des soeurs qui ont subi le même traitement et qui ont mêlé leur sang. Elle touche une traînée du sang de Julia qui a coagulé; sous ses doigts, c'est comme une peau visqueuse et des images de son passé, des images prises au hasard, des images de sa propre violence lui viennent à l'esprit et la bloquent tout entière. Son cerveau cavale encore sans qu'elle puisse y faire quoi que ce soit.

*Je suis dans la chambre de François, mon frère. On est seuls dans la maison. J'ai treize ans; il en a quinze. On se chamaille et on est en sueur. L'air est suffocant; c'est l'été.*

*François veut mettre son pénis dans ma bouche. J'ai la nausée. Je ne veux pas. Il me maintient sur le lit et essaie par la force. Une émotion monte du fond de moi que je connais depuis des années. C'est de la rage, c'est un besoin de violence qui n'est pas axé sur le respect de ma personne, du genre il ne doit pas me toucher si je ne le veux pas, mais sur le fait qu'il est un ver*

*de terre qu'on doit fouler aux pieds.*

*Dans cette émotion extrême, je bascule et tout se bouscule. Je lui envoie un coup de genou; il tombe par terre et je lui porte des dizaines et dizaines de coups de pied. Il se laisse faire et ça augmente la rage incontrôlable qui m'habite.*

*Quand François comprend qu'il n'arrivera à rien par la force, il me supplie. Ça ne marche pas. Sensation de pouvoir. Il se met alors à pleurer. Ça ne marche pas non plus. Sensation de puissance.*

*Je suis de la violence, du pouvoir et de la puissance. Les vers de terre, je les foule aux pieds.*

Le rouge de sa rage est du même rouge que le sang qui est devant ses yeux. Pourquoi tout ça lui revient-il maintenant? Pourquoi a-t-elle agressé Julia? Qu'est-ce que Julia a pu faire pour réveiller en elle la chienne enragée qui y sommeille?

Lucienne termine le nettoyage de la pièce et prend une longue douche en alternant le chaud, pour calmer les frissons incessants qui l'agitent, et le froid pour anesthésier les élancements persistants du fouet qui l'a cinglée et ridiculisée. En tentant de mettre du gel sur les lacérations de ses fesses, Lucienne repense à Claude Racine, l'événement marquant de sa semaine.

Claude et sa mère morte. Claude qui l'a peut-être tuée. Lucienne prend conscience de ce qui l'irrite tant depuis son téléphone à la soeur de Claude. Elle veut avoir dans son bureau une cliente qui a réussi le meurtre parfait, l'ultime meurtre, celui de la mère, de celle qui enfante sans le savoir le bras justicier qui la renverra dans l'autre monde mûrir proprement son prochain rôle de mère. Elle veut que Claude soit ce bras ferme qui a enlevé une vie sans qu'elle ait à en payer le prix, elle veut aussi que Claude lui donne la recette. Elle veut l'entendre raconter toutes les situations entre sa mère et elle qui l'ont menée à cette solution. Elle veut une louve enragée qu'on a acculée dans une impasse et qui a foncé droit devant, vers les grands espaces, en laissant derrière elle son bourreau changé en victime. Elle veut surtout que cette Claude ne la déçoive pas.

Lucienne sait très bien que, dans le vaste monde, le meurtre parfait existe en milliers d'exemplaires, qu'on peut tuer facilement, qu'on peut berner la machine judiciaire malgré les développements rapides et croissants des technologies policières. La famille est le terrain par excellence où la confusion entre un suicide ou un meurtre laisse trop souvent les policiers pantois et inutiles.

Combien de parricides, d'infanticides ont été commis et ont échappé à la justice humaine? De l'enfant qui se noie dans la piscine familiale, de la mère qu'on retrouve tordue et recroquevillée au bas de l'escalier menant à la cave, du père qu'on découvre au bout d'une corde dans la grange; autant de scènes de personnages figés à jamais dans un silence où la vérité est difficile à dénicher. Les morts ne peuvent plus parler et les vivants peuvent mentir. Les empreintes digitales n'ont pas d'histoire particulière à raconter comme sur une autre scène de crime. Ici, elles sont à leur place et ne détonnent pas. Si le parent coupable tient bien la barre à certaines émotions, qu'il n'a pas d'antécédents et qu'il ne flanche pas à l'enquête policière, il aura réussi le meurtre parfait et sera relâché dans la nature. Est-ce le cas de Claude?

Lucienne termine de se soigner et se dirige vers sa chambre. Il lui faut trouver un habillement pas trop serré qui ne frotera pas sur ses plaies et qui épatera la galerie. Si elle pouvait, elle annulerait la conférence, d'autant plus que sa présentation n'est pas prête, qu'elle a le corps amoché et que le sujet est l'éthique professionnelle. Lucienne ricane, car elle vient de penser que même une agence d'escortes a un ensemble de règles de conduite desquelles on ne peut dévier sous peine de sanctions.

Lucienne choisit un tailleur ample et s'empresse d'enfiler ses dessous. Elle doit abandonner l'idée de porter un soutien-gorge car la douleur est trop forte. Son grand miroir lui renvoie l'image d'une femme ridiculisée, d'une femme faible qui ne peut que subir, d'une femme qui ressemble de plus en plus aux femmes qu'elle voit chaque jour dans son bureau. De penser qu'elle leur

ressemble lui est intolérable et la déchire en morceaux.

\_\_ Plutôt crever que de ramper comme elles, plutôt crever que de demander de l'aide. Tout ça va passer. Rappelle-toi tes cauchemars d'enfant; tu as toujours fini par te réveiller chaque fois et tu les as oubliés.

Voilà maintenant qu'elle se parle à voix haute. Un autre rire bête la reprend.

\_\_ Il faudrait que je pense à me prendre une chienne. J'aurais l'air moins folle quand je parle seule.

Lucienne est incapable de supporter la vue des gens qui déambulent sur les trottoirs, se font des conversations, quelquefois sur plusieurs timbres de voix, en gesticulant de manière grotesque. Elle ne peut le supporter, car ça lui rappelle trop la soeur aînée de sa mère qui se promenait sans but en soliloquant comme une actrice de l'absurde. Sur une scène, tante Cécile aurait fait fureur, sur la rue, tante Cécile faisait peur autant que le bonhomme sept heures, tante Cécile amenait une peur atroce dans l'univers déjà dément de la petite Lucienne. Tante Cécile nourrit depuis longtemps les poissons du lac Long en Abitibi.

À moitié nue, les cheveux emmêlés, les yeux hagards, Lucienne entend sonner le téléphone. Elle écoute attentivement, c'est bien le téléphone de son bureau. Il sonne rarement le samedi et quand il sonne, elle ne répond jamais. Aujourd'hui, contrairement à ses principes, Lucienne se précipite, s'empare du récepteur d'une main avide, priant pour que ce soit Claude Racine. Elle affermit sa voix.

\_\_ Bureau de Lucienne Berger. Que puis-je faire pour vous?

Un silence lui répond et ce silence lui dit que c'est enfin la personne qu'elle souhaitait tant. Elle entend un souffle si ténu qu'il pourrait lui échapper à jamais. Elle doit créer rapidement le lien sinon Claude raccrochera.

\_\_ Est-ce que je parle à Claude Racine?

Lucienne a mis dans sa voix la magie qu'elle sait avoir pour inciter ses clientes aux confidences les plus intimes. Ce coup-ci fonctionne comme les autres. Elle entend à l'autre bout du fil, si loin et si près en même temps, toussoter. On se prépare à parler.

\_\_ Je suis Claude Racine.

\_\_ Je suis heureuse de vous entendre. Votre soeur m'a dit pour votre mère et pour l'enquête. Vous êtes donc chez vous?

\_\_ Chez ma mère. Je demeurais avec elle depuis quelques mois. Est-ce que... est-ce que je peux vous rencontrer le plus vite possible? Moi, je peux n'importe quand, même demain si vous pouvez. Trop de choses arrivent et j'ai besoin de les confier à quelqu'un. Dites-moi oui, je vous en prie.

Lucienne flaire l'urgence dans la voix de Claude et décide que ce n'est pas le moment de poser les nombreuses questions qui lui viennent à l'esprit. Mieux vaut lui donner rapidement un rendez-vous.

\_\_ Demain, c'est dimanche. Je ne fixe jamais de rendez-vous le dimanche, mais comme je vous sens fébrile et compte tenu de votre situation douloureuse, je vais faire une exception et vous rencontrer à quatorze heures. Est-ce que ça vous va? Vous avez toujours mon adresse?

\_\_ Oui, oui. Merci.

Lucienne sent du soulagement en Claude. C'est si petit et simple le soulagement, ça peut se donner si facilement qu'elle en est chaque fois étonnée. En thérapie, elle n'adoucit jamais la souffrance morale des femmes qui viennent lui demander de les secourir, d'élargir leur cage pour qu'elles respirent mieux. Elle les regarde plutôt patauger dans ce maelström d'émotions et de sentiments, là où la contradiction humaine prend toute sa force, là où la haine et l'amour se baisent mutuellement. C'est pour elle, chaque fois, un plaisir inégalé de voir les ravages d'une telle bataille sur le physique d'une cliente; les yeux s'affolent et cherchent une échappatoire qui

n'existe plus, la chair tremble à laisser évacuer tant de mots tus et bâillonnés des années durant, la parole cherche à ravalier le torrent de phrases qui se bousculent à la sortie enfin trouvée. Captivant est le mot qui convient pour qualifier cette représentation dantesque où l'actrice paie cher pour avoir une spectatrice.

\_\_ Alors, à demain quatorze heures. Au revoir.

Lucienne a juste le temps d'entendre un au revoir timide, qu'elle a déjà raccroché. Un changement subit s'est produit en elle depuis qu'elle sait que Claude viendra lui remettre en totalité des pans de sa vie, qu'elle viendra dépouiller sa peau ancienne pour muer en une nouvelle. Les idées fixes qui ont nourri sa vie, Claude les lui remettra et Lucienne saura si la graine de folie, qu'on porte tous en soi, a culminé en un geste destructeur, un geste que Claude ne peut plus reprendre et qu'elle doit confier au secret professionnel. C'est elle qui a utilisé le terme confier; elle a dit : "J'ai besoin de les confier à quelqu'un" et non : "J'ai besoin d'en parler à quelqu'un". Pour Lucienne, la différence est là; on parle de soi mais ce sont des secrets qu'on confie.

Son bureau sera un confessionnal, un isolement dans lequel l'esprit de Claude déversera tous ses rouages et elle, Lucienne, sera le confesseur qui absout ou qui châtie. Elle jubile déjà à la pensée des heures qu'elle passera en compagnie d'une possible meurtrière, du temps et de l'énergie qu'elle mettra à lui faire cracher les mécanismes psychiques et émotionnels qui l'ont travaillée insidieusement jusqu'à l'acte fatal.

"Manquerait plus que ce soit seulement une biche effarouchée par le suicide de sa mère et qui a juste besoin de réconfort."

Lucienne retourne s'habiller, décide de manger ailleurs. Quand elle pense que son salaire, pour une conférence qu'elle ne veut plus donner, ira à sa mère, un goût de vomir la prend et elle s'élance vers la salle de bain. Rien ne sort que des crachats dégoûtants qui lui laissent le cœur en marmelade et de la morve au nez. Lucienne se lave les dents et là, ça y est, des coulées de bile

s'échappent qui se mêlent au dentifrice et salissent le lavabo. Des larmes de dépit, d'impuissance et de rage vont rejoindre ce mélange horrible, annihilent sa volonté. Lucienne décide de déclarer forfait pour ce soir, de tenter plutôt de reprendre le contrôle qui l'a quittée depuis deux jours. En plus de se sentir moche, elle a l'impression de commencer une migraine carabinée qui la tiendra recroquevillée toute la soirée.

Lucienne nettoie pour la deuxième fois de la journée; elle qui a en horreur les tâches ménagères. Elle éprouve, une fois encore, de l'humiliation. "Mieux vaut annuler, se dit-elle. Dans l'état où je suis, je crois bien que je réussirais en plus à me rendre ridicule et ça je ne pourrais vraiment pas le supporter."

Martin, l'organisateur de la soirée, est en rogne lorsque Lucienne lui apprend qu'elle ne peut donner sa conférence.

— Je t'ai déjà vue, Lucienne, faire une conférence avec 102° de fièvre et là tu annules pour je ne sais quel virus qui te fait frissonner. Écoute, tu me places dans une situation difficile. Fais un effort, voyons!

La dernière phrase de Martin fait exploser Lucienne. Cette fichue phrase, combien de fois sa mère la lui serinait quand elle voulait l'obliger. Et voilà que ce jeune morveux, qui lui doit d'être rendu président de l'Ordre des psychologues, veut l'obliger! C'est la goutte qui fait écumer Lucienne et grimper sa voix de plusieurs octaves.

— N'importe quel con, à commencer par toi, peut me remplacer, surtout sur le sujet de ce soir qui prête facilement à des échanges. En plus, je ne suis pas en état d'accepter des remontrances de quelqu'un qui m'a suppliée plusieurs fois de lui sauver la mise et qui a la gratitude plus mince que le trou de cul! Débrouille-toi comme tu peux, je m'en fous!

Lucienne raccroche si violemment que le récepteur tombe à terre. Elle entend Martin lui crier des excuses mais ne s'en préoccupe pas. Elle ramasse le récepteur, le fracasse sur le

téléphone. Le résultat n'est pas joli à voir; la ligne est morte comme est morte la hargne qu'elle vient de manifester, qui la laisse vide en dedans et en dehors. Elle en sera quitte pour s'acheter un nouvel appareil. Elle éclate d'un rire imbécile quand elle prend conscience que c'est le téléphone de la maison et non du bureau et qu'elle vient ainsi de sceller la bouche de sa mère pour au moins une semaine et peut-être même plus, pourquoi pas.

Et Martin, parlons-en de Martin! Quelle déception! Pour la première fois qu'elle lui demande un service, elle en est pour ses frais. Un novice qu'elle a eu sous ses jupes une année durant et à qui elle a tout appris. Une belle gueule qui le sait et qui sait comment en jouer quand il le faut; un bisexuel comme elle. Combien de fois a-t-il servi de pis-aller quand sa libido cognait trop et demandait une décharge immédiate? Elle ne le sait plus. Leur baise animale se passait souvent après les séances d'évaluation. Le petit cul disponible de Martin lui a ainsi valu son diplôme de psychologue.

Lucienne décide de faire prendre de l'air aux émotions entremêlées qui l'habitent. Elle enlève son tailleur, enfile une vieille salopette. Marchant lentement d'un pas mesuré, elle tente de retrouver le contrôle sur elle-même dont elle a payé chèrement le prix au long de sa vie. Passant devant une église, elle entend un chant en latin qui la stoppe net comme jadis elle a stoppé net et tanné sa mère pour entrer écouter ces paroles incompréhensibles. Elle avait quatorze ans et elles étaient en visite à Montréal. Cette musique, à nulle autre pareille, lui avait apporté un effet apaisant jamais trouvé autrement, sauf peut-être dans les bras de sa grand-mère morte trop tôt. Revenue à Amos, la jeune Lucienne avait fait partie d'une chorale de chants religieux. C'est ainsi qu'elle avait, pour la première fois, pris conscience de l'envoûtement de sa voix.

Lucienne gravit les marches. Ça fait plus de vingt ans qu'elle a déserté les églises. Elle s'assoit sur le dernier banc, telle une étrangère qui n'est pas à sa place, qui s'attend à tout moment d'être chassée. Elle remarque, à sa grande surprise, que la chorale est imposante. Les membres

pratiquent des chants grégoriens; certains passages sont repris plusieurs fois jusqu'à la perfection. Lucienne baigne dans un temps suspendu où son passé, son futur n'ont plus d'importance, où seul compte l'instant, la révélation qui en est faite. La musique religieuse continue toujours à lui transpercer le cœur, exaltant en elle le caractère mystique qui lui a fait choisir la profession de psychologue.

Le secret de la confession avait très tôt intrigué la petite Lucienne quand le reste de la religion la rebutait à tous crins. La remise des péchés du pénitent par l'absolution la fascinait. Aujourd'hui la fascine le pouvoir qu'elle a, en tant que psychologue, d'absoudre ou non ses clientes des pensées qu'elles ont ou des gestes qu'elles posent.

C'est simple de détruire un être humain, pense Lucienne, en écoutant la chorale chanter le Te Deum et son esprit s'en retourner vers une confession de son passé.

\_\_ *Mon père, je me confesse d'avoir de méchants mots dans la tête.*

\_\_ *De quelles sortes, mon enfant?*

\_\_ *Des méchants mots contre mon papa et ma maman, surtout ma maman. Ils viennent dans ma tête partout : je les entends à l'école, à l'église. J'ai peur de m'endormir parce qu'ils sont aussi dans mes rêves. Aidez-moi mon père à enlever les méchants mots avant qu'ils sortent de ma tête. Dites-moi quoi faire pour que les mots partent.*

\_\_ *Priez, mon enfant, la prière vient à bout des pires pensées humaines et nous rapproche du Seigneur.*

\_\_ *J'ai essayé mon père et rien n'y fait.*

\_\_ *C'est que vous ne priez pas assez fort mon enfant. Priez, priez, c'est la seule solution à votre âme tourmentée. Priez, sinon je ne pourrai pas vous donner l'absolution.*

\_\_ *Mon père, je promets de prier plus fort mais donnez-moi l'absolution.*

*J'ai huit ans, je pleure de désespoir à l'idée de ne pas être absoute par ce prêtre. Il jubile de me*

*voir ainsi humiliée par son seul pouvoir et je suis prête, dans la détresse qui me déchire, à le supplier de ne point m'abandonner dans ce désarroi sans nom. Il me brosse l'enfer vers lequel je me dirige si je n'obéis pas à ses ordres venus de Dieu.*

*Je n'ai que huit ans et j'ai aussi envie de tuer ce prêtre d'avoir assassiné en moi le plaisir de la confession, le bonheur qu'elle me procure, la sensation de propreté qu'elle m'apporte.*

*J'ai huit ans et une envie de tuer tant de gens qui me tenaille.*

Le Te Deum achève, Lucienne se secoue, essayant de chasser d'autres images de même acabit qui remontent à la surface en jets successifs. Un simple prêtre, par maladresse ou par obéissance aveugle aux rites de la confession, avait rejeté la jeune Lucienne sur la rive terrestre, l'éloignant à tout jamais de ses aspirations vers le divin. Pourtant, l'enfant ne demandait qu'une main tendue pour l'aider à échapper à l'enfer des émotions violentes qui grandissaient en elle. La chorale avait été la dernière tentative d'éloigner les démons fous qui voulaient la posséder et la faire danser sur leur musique macabre.

À dix-sept ans, elle avait fui le seul milieu qu'elle connaissait à fond et elle avait jeté dans l'inconnu les dernières forces à vivre qui lui restaient. Lucienne avait choisi des études en psychologie, non pour comprendre sa propre vie et les méandres tortueux qui la rendaient inapte à tout bonheur terrestre, mais pour les enterrer sous les masses nécessaires de rationalité qu'il faut pour devenir thérapeute. Et jusqu'à maintenant, elle avait réussi. Si Claude Racine n'est pas la femme sauvage et indomptée qu'elle croit, elle songera sérieusement à se tourner vers la recherche clinique.

Lucienne sort de l'église, décide d'aller manger dans un petit resto français, espérant qu'il y ait des ris de veau au menu. Sa relation à la nourriture est le seul élément stable de sa vie. Manger seule ne la rebute pas; bien au contraire, ce plaisir qu'elle se donne en solitaire la comble chaque jour davantage et lui apporte de plus belles surprises que si elle était accompagnée; beaucoup de

ses rencontres d'un soir ont débuté par un repas qu'elle prenait seule.

Le restaurant qu'elle préfère a une table libre et un garçon de table qui la reconnaît l'y conduit. Lucienne sent une hésitation quand le garçon détaille sa tenue, elle sait pourquoi. Après quelques remarques d'usage, il se précipite vers les cuisines et Lucienne voit apparaître le chef Didier qui est aussi le propriétaire des lieux. Celui-ci connaît bien Lucienne, une cliente fidèle, exigeante, mais sans excès, qui apprécie la bonne nourriture riche de la Haute-Savoie, sa région natale.

Lui qui a toujours vu Lucienne dans des tailleurs stricts ou des robes signés par des designers québécois a l'air embarrassé par sa tenue. La vieille salopette, le chemisier ample de Lucienne, de même que son absence de maquillage le choquent mais il n'ose pas lui rappeler que son établissement exige la tenue de ville obligatoire. Lucienne est consciente du débat intérieur de Didier, elle guette la suite; elle n'a pas l'intention de lui venir en aide. C'est à lui seul de juger si une entorse vestimentaire vaut la peine de perdre une cliente assidue.

"S'il ose m'humilier de la sorte, je fais un esclandre qu'il ne sera pas près d'oublier. Après ce que j'ai subi la nuit dernière sans pouvoir rien faire, ce n'est pas un vulgaire marmiton savoyard devenu chef au Québec qui va me ridiculiser!" Lucienne relève bien droit son dos et une douleur entre les deux omoplates la fait grimacer, grimace qui est perçue comme un rictus de mauvais augure par Didier.

\_\_ Très chère Lucienne, j'ai vos abats préférés au menu, liés dans une crème qui, je l'espère, saura satisfaire vos exigences. Me permettez-vous de vous offrir un kir comme apéritif?

La voix de Didier est mielleuse, Lucienne ne s'y trompe pas. Il préférerait, et de loin, lui désigner la sortie mais ce serait un mauvais calcul; son âme de commerçant l'a emporté sur ses convictions concernant l'habillement des gens. Lucienne calque le ton de sa voix sur la sienne.

\_\_ Vous ne changez pas, Didier! Toujours aussi prévenant et serviable envers moi, je vous en sais

gré. Excusez ma tenue insolite. Ça ne se reproduira plus, je vous le promets. Et préparez-moi vos merveilleux ris de veau avec un blanc de votre choix. Pas d'entrée et pas de dessert, ce soir, juste le plat principal.

Didier arrête un garçon et lui commande le kir. Il est content de ne pas s'être emporté. Il y aurait eu des mots qu'aucun des deux n'aurait pu reprendre et cette cliente qu'il soupçonne d'avoir un caractère de chien lui aurait sûrement fait du tort devant toute la salle.

— Je vous laisse tranquille, je m'en retourne à mes fourneaux. Je vous souhaite bon appétit de même qu'une belle soirée.

— Quand je m'abandonne entre vos mains créatrices, je ne crains jamais pour mon appétit, Didier. Quant à la soirée, votre délicatesse comme votre tact l'ont sauvée.

La dernière réplique de Lucienne conforte Didier qui repart satisfait. Lucienne sirote lentement son kir et se félicite de sa tournure d'esprit; aussi bien elle que Didier ont évité de commettre un impair qui ne pardonne pas. De plus, personne n'a perdu la face. Match nul.

Lucienne, des yeux, fait le tour de la petite salle; les gens qu'elle observe sont en couple ou en groupe, elle est la seule à manger en solitaire. C'est souvent ainsi le samedi soir. Elle a l'impression que Didier a apporté des transformations dans la décoration mais elle n'arrive pas à trouver lesquelles. Elle qui a tant le sens de l'observation pour les motivations cachées des gens se change en une amateur peu éclairée quand vient le temps de décrire l'agencement d'une pièce.

Le garçon arrive avec l'assiette et le verre de vin. Lucienne entreprend la dégustation des ris de veau. Didier est un créateur hors pair dès qu'il s'agit d'abats. La crème qui les nappe se promène dans sa bouche et lui procure une sensation d'un velouté tel qu'elle ne peut que la renouveler. Les légumes, pommes de terre rissolées et épinards, procurent un mélange parfait, où le farineux des premiers se marie bien avec le goût ferreux des seconds.

Tout à ce moment d'équilibre parfait des aliments, Lucienne entend une note discordante

venant d'une table près d'une fenêtre : une femme s'adresse à une autre et c'est loin d'un dialogue d'amour. Quand elle avait survolé la salle de son regard d'aigle, Lucienne avait cru à un couple d'amoureuses.

\_\_ Arrête de regarder ton assiette quand je te parle. Déjà petite, tu avais cette maudite habitude de te défiler ainsi quand maman ou papa te parlaient de choses que tu ne voulais pas entendre. Ma question est pourtant simple.

La femme qui parle a des gestes brusques qui, pour Lucienne, ne trompent pas; elle n'est pas loin de la crise de nerfs. Son visage est crispé et sur son cou dénudé se dessinent de vilaines plaques rouges; de sa table, Lucienne voit parfaitement poindre vers l'avant un menton agressif. D'autres clients ont regardé vers cette source de possible querelle, mais s'en sont vite détournés par gêne ou par désintérêt.

Ce début de querelle l'empêche de tourner à vide dans ses propres pensées et procure à Lucienne une forme de loisir qu'elle déguste aussi lentement que la merveille culinaire de Didier. Elle aurait bien voulu entendre la question qui a précédé cette sortie fracassante. Cette question, pourtant simple, paraît complexe pour l'autre femme.

Lucienne se dit qu'une simple question n'est jamais simple, qu'elle dépend toujours du point de vue où on la regarde. On lui demanderait ce soir comment elle va, elle serait en peine d'y répondre véritablement. C'est la question qu'on pose de façon mécanique plus d'une dizaine de fois par jour et c'est pourtant la plus compliquée quand on s'y arrête vraiment. Le garçon vient demander à Lucienne si tout va comme elle le désire.

\_\_ Je prendrais un autre verre de vin. Dites aussi à Didier qu'il s'est surpassé et a atteint les sommets de son art.

Lucienne repose à nouveau son regard vers la table. Rien ne s'y passe sauf un silence lourd qui semble se frayer un chemin jusqu'à elle. Elle tente de mieux voir l'autre femme mais y

parvient mal; seul un profil, étonnant de perfection, trace une idée de la beauté qu'aurait le visage s'il daignait se tourner vers elle. Mais le visage demeure immobile comme les mains; le plat, Lucienne a l'impression que c'est le même que le sien, est quasi intouché. Didier va être offusqué. Il déteste les gens qui chipotent. Il répète souvent que le mot gourmet est de la même famille que gourmand et qu'une bonne assiette, ça se torche.

Lucienne remarque aussi les nattes africaines sur des cheveux châtain mi-longs. Elle admire l'audace de cette coiffure, elle pour qui le moindre changement à sa chevelure prend des allures de bataille épique entre sa coiffeuse et elle.

— *Viens ici! Je vais te le régler vite ton problème.*

*C'est ma mère qui parle pendant que je m'applique à dessiner la photo d'une hyène à partir d'une revue. C'est un devoir que la maîtresse nous a demandé : choisir un animal et tenter de le reproduire. J'ai sept ans. Ma grand-mère est assise près de moi et me regarde travailler.*

*Je suis si prise par mon ébauche que je n'entends pas ce que ma mère a dit. Elle s'approche derrière moi et me tire une tresse; de surprise, ma main s'agite et barbouille toute la tête de l'hyène. Je regarde le dégât ne pouvant y croire. Ma mère qui a vu le résultat de son geste ne s'excuse pas.*

— *La prochaine fois, tu m'écouteras quand je te parle. A-t-on déjà vu un enfant semblable qui fait toujours à sa tête? Et c'est à moi que ça arrive!*

*Cette volée de mots acides entre dans mon cerveau comme sont entrés tant d'autres mots avant sans que j'y comprenne grand-chose. C'est ainsi que ma mère attaque toujours et après, juste après, je sais enfin ce qu'elle me reproche.*

— *La directrice vient de m'appeler encore une fois à ton sujet. Il paraît que tu as frappé une élève parce qu'elle t'avait tiré les tresses. J'en ai assez des téléphones de cette femme sur tes coups pendables.*

\_\_ *Mais maman, c'est la deuxième fois que la même fille me tire très fort les tresses. Je l'avais avertie la première fois de ne pas recommencer parce que ça fait très mal mais elle ne m'a pas écoutée. C'est pour ça que je l'ai frappée. C'est pas moi qui ai commencé, je n'ai fait que me défendre.*

\_\_ *J'ai pas envie de savoir qui a raison. J'ai envie d'avoir la sainte paix mais avec toi c'est jamais possible.*

\_\_ *La petite a de bonnes raisons. Moi aussi je n'aimerais pas qu'on me tire les cheveux. Elle n'a pas tous les torts, Juliette.*

*C'est ma grand-mère qui vient de parler et qui essaie de temporiser sa fille.*

\_\_ *Vous, maman, ne vous mêlez pas de la façon dont j'élève mes enfants. Si Lucienne avait les cheveux courts, tout ça ne serait pas arrivé.*

*Les derniers mots de ma mère, ceux-là, je les ai parfaitement compris, ils annoncent un lourd châtiment.*

*Ma mère va chercher des ciseaux, une brosse et mon bol de soupe préféré. Elle dénoue mes tresses avec deux mains impatientes, me brosse les cheveux, m'applique le bol sur la tête et coupe tout autour en des gestes saccadés. Ma grand-mère est scandalisée.*

*Mes cheveux, en tombant, ne font aucun bruit. Ce n'est pas comme ma haine qui, elle, me martèle le crâne.*

*C'est seulement rendue à Montréal que Lucienne avait laissé ses cheveux repousser. Durant des semaines, sa coupe de cheveux avait été l'objet de risée de toute l'école.*

\_\_ *Reste donc dans ton silence! J'aurais dû savoir qu'en t'invitant à souper, je perdrais mon temps. Je me suis même chicanée avec Charles qui ne voulait pas garder les enfants. Et tout ça pour avoir ta face de carême devant moi.*

*Lucienne revient dans le présent. La voix de crécelle provient de la même table que tout à*

l'heure. Le rouge de la colère a remplacé les plaques au cou. La femme se lève avec fracas, jette des billets sur la table et se précipite dehors.

Les conversations, un moment suspendues, reprennent leurs bruits de fond. Lucienne n'est plus la seule à être seule. L'autre femme se décide à boire de ce vin qu'elle a à peine touché, ignorant les regards furtifs de certains clients. Lucienne voit son corps reprendre vie comme s'il avait attendu le départ de l'autre corps pour retrouver son naturel et se mouvoir dans l'espace.

Lucienne admire la façon de réagir de la belle inconnue qui partira sous peu se perdre dans le dehors printanier. Une envie d'entrer en contact lui vient qu'elle rejette aussitôt; elle n'est pas au mieux de sa forme et n'a pas plus envie que cela d'entendre des confidences.

Lucienne fait signe au garçon de lui apporter l'addition et se rend aux toilettes. Quand elle en sort, elle fait un détour pour se rendre à sa table et ainsi voir de plus près la femme. Elle remarque la chaise vide, en est quelque peu dépitée. "C'est comme ça les hasards, ils disparaissent aussi vite qu'ils apparaissent et nous laissent sur ce qu'ils auraient pu être si nous les avions changés en destin."

Lucienne retourne chez elle à pied, profitant d'un vent doux dans son dos, vent qui traverse le chemisier ample et la salopette, qui apporte aux plaies un semblant de baume. Ce qu'elle souhaite, c'est que les lacérations du fouet guérissent sans qu'elle doive consulter; elle a bien une amie médecin mais elle imagine mal une histoire crédible qu'elle pourrait lui raconter. Juste de penser à montrer son dos meurtri et la honte, ce sentiment qu'elle n'a jamais réussi à cacher, fond sur elle au point qu'elle vacille sur le trottoir. "Plutôt risquer l'infection", se dit Lucienne, tournant le coin Laurier-De L'Épée et se hâtant pour enfin arriver chez elle.

En déverrouillant sa porte, Lucienne revoit le profil parfait de la femme; c'est plus rare qu'on ne le croit un beau profil où les yeux, le nez, la bouche et le menton forment un tout symétrique; habituellement, un des quatre éléments vient tout défaire et c'est le seul sur lequel les

regards s'attardent au grand dam de la personne.

Ça fait longtemps que Lucienne sait que son nez est la partie faible de son visage. Elle pense quelquefois à la chirurgie pour le corriger, mais au moment de s'informer, la peur d'être l'exception qui rate la fait reculer. Elle ne supporterait pas que l'intervention donne un résultat pire que ce qu'elle vit tous les jours en se regardant dans le miroir.

Elle a beau sortir à ses clientes, qui ont des seins tombants avant la trentaine ou un menton double qui triple, une panoplie de mensonges du genre : "Vous savez bien que la vraie beauté réside à l'intérieur de votre cœur et que tout le reste n'est que du tape-à-l'œil" ou : "Apprenez plutôt à mettre en valeur d'autres attributs qui vous distingueront de la masse"; Lucienne sait fort bien que ce sont des mots inutiles jetés en vue d'apaiser un désespoir réel. Elle continue quand même de les énoncer en y mettant suffisamment de vérité pour que le leurre agisse. Elle est un gourou qui connaît la puissance de l'illusion et qui s'en sert comme de sa meilleure arme.

Lucienne regarde l'heure à la pendule du vestibule; les dix coups ont encore vingt minutes à attendre. Elle se sent lasse de ce samedi qu'elle a commencé seule entourée de son sang et qu'elle finira seule entourée de ses fantômes de petite fille. Elle décide de se coucher, d'avalier un somnifère assez puissant pour l'assommer, bâillonner les voix intérieures des derniers jours.

*... J'entre par l'autre porte. Ma mère est debout près du lavabo. Elle se retourne et je vois deux yeux exorbités qui me fixent, des yeux où toute lueur de lucidité est absente. Je vois une lame de rasoir et des gouttes de sang dans le lavabo.*

*Je comprends tout en une fraction de seconde et je suis enragée. Je lui jette à la figure que ça ne me dérange pas qu'elle se tue mais que ce n'est pas avec une petite lame de rasoir qu'elle va réussir.*

*Elle me dit qu'elle veut réussir à se tuer, que ce n'est pas facile. Elle me demande avec quoi ça irait mieux. Je ricane, c'est tout; un ricanement qui dénote la folie qui me guette aussi.*

*Je vais dans la cuisine, je reviens avec un paire de ciseaux et je dis à ma mère qu'avec cela elle ne pourra pas manquer son coup. Je dépose les ciseaux dans le lavabo et me retourne pour quitter la pièce. Ma mère me touche l'épaule, je me dégage rageusement de cette main qui m'a toujours été étrangère.*

*\_\_ Aide-moi. Je ne peux y arriver seule. J'ai déjà essayé de me jeter devant une voiture, mais au dernier moment, j'ai été incapable de franchir l'espace.*

*Pour la première fois, sa voix est larmoyante, elle ne m'émeut pas; je n'ai que dix-sept ans et plus rien d'émotif ne m'atteint. Si cette femme m'a déjà émue, le souvenir s'en est allé rejoindre mes autres espérances dans le désert quotidien qu'est le mien.*

*Je sais qu'un seul geste d'amour de ma part pourrait renverser la vapeur. Je suis tout aussi incapable de le poser qu'elle d'aller au bout de la décision de se tuer.*

*Je suis pourtant son enfant mais je ne suis plus une enfant avec des réactions inconditionnelles d'amour parental. Je la hais depuis trop d'années et ma vie je la sens foutue par sa faute. Alors qu'elle fasse de la vie qui lui reste ce qu'elle voudra et qu'elle ne me prenne pas pour sa complice.*

*Je m'apprête à lui dire qu'elle gère mieux son départ définitif qu'elle a géré mon arrivée en ce bas monde quand je lis dans ses yeux tant de haine à mon endroit que je reste saisie par l'ampleur de ce sentiment commun qui nous lie.*

*Un affrontement silencieux a alors cours dans ce lieu d'aisances qui sert habituellement à satisfaire des besoins naturels. Nous, c'est notre haine qu'on expurge. L'air est saturé.*

*\_\_ Aide-moi. S'il faut que je t'en supplie, je t'en supplie.*

*Ma mère et sa haine me redisent, à intervalles réguliers, ces mêmes mots comme un motif en musique, un trait en peinture, un thème en écriture ou une formule en mathématiques.*

*Dans ma tête passent et flottent de nombreuses réflexions. J'ai souvent rêvé de la tuer. À ma*

*façon pas à la sienne. Je pense à un meurtre qui passerait pour un suicide. Je pense aux deux portes de la salle de bain. Je pense.*

*Je n'entends plus très bien ce qu'elle dit, il me semble qu'elle ne me supplie plus, qu'elle change de registre.*

*Je cesse de penser pour mieux écouter la nouvelle variation. C'est ma haine qu'elle attise.*

*\_\_ T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça!...*

Lucienne se réveille dans une humeur moite qui n'est pas celle qui précède l'orgasme libérateur, mais qui est plutôt celle de la condition affective qui la domine depuis près de vingt ans.

Chaque fois que ces images tentent de galoper vers leur conclusion, c'est toujours la même chose qui arrive : Lucienne est incapable de déverrouiller son subconscient pour qu'émerge à la lumière la dernière scène de ce film qu'elle sait vrai. Chaque fois, il ne subsiste qu'une phrase qui martèle son crâne et appartient à l'adolescente qu'elle était : "Espèce de maudite salope, trop, c'est trop!"

Lucienne se lève, va boire un verre d'eau. Le somnifère qu'elle a pris aurait dû abrutir un cheval et, pourtant, elle est éveillée à trois heures du matin regardant par la fenêtre un ciel qui lui renvoie sa petitesse. Quelques étoiles percent la densité montréalaise, ramènent dans sa tête un des rares souvenirs de bonheur qu'elle ait eu avec sa mère. C'est même risible qu'il remonte maintenant à la surface surtout après le réveil brusque qu'elle vient d'avoir.

*J'ai quatre ans, ma mère me montre pour la première fois la Grande et la Petite Ourse et je lui demande si on est les seules à les voir. Elle rit gentiment puis m'ébouriffe les cheveux.*

*\_\_ Tous les gens d'Amos, qui sont dehors et qui lèvent la tête, voient eux aussi les étoiles .*

*À quatre ans, je suis contente de partager les étoiles avec ma mère, d'autres mères et d'autres*

*enfants. Je me serre contre elle et je veux la posséder tout à moi.*

*Je veux être une étoile qui brille. Je veux être.*

Son premier rêve, être l'étoile qui brille, guide les égarés vers le chemin qui les amène vers la naissance de leur véritable nature, vieillit aussi mal que son corps qui ne réagit plus à l'effet d'une pilule.

Son deuxième rêve, celui d'échapper à sa folie en s'occupant de celle des autres, Lucienne le sent soudain aussi vain et futile que l'enfant qui croit que l'amour qu'il porte à ses parents suffit à combler leur vie.

"J'ai tout fait pour fuir la débâcle intérieure qui me grugeait lorsque j'étais jeune et me voilà rendue, à l'aube de la quarantaine, avec les mêmes émotions extrêmes. J'ai tant de rage et de haine qu'à moi seule je pourrais déclarer une guerre. Toutes ces années, où j'ai joué à débusquer l'ombre chez mes clientes en riant de leur frousse d'en faire sortir un monstre, ont allongé mon ardoise et je vois bien cette nuit que le prix à payer est à venir."

Ne pouvant se recoucher, Lucienne décide de peindre. La pièce qui lui sert d'atelier est un fourre-tout où se retrouvent des peintures d'animaux qui paraissent attendre de prendre vie sous ses traits de pinceaux. Où que ses yeux se posent, ils ne distinguent que l'inachevé des toiles : un chaton noir se languit d'être panthère, un raton décapité guette le moment où la peintre choisira entre la tête de rat ou la tête de souris, un singe en épouille un autre et ploie sous le fardeau de sa gueule de gorille, une tête de perroquet regarde son corps de pigeon.

Lucienne prépare ses huiles et ses pinceaux pour achever une toile. Mais laquelle? Comme elle a le goût de faire en traits multicolores la petite aube qui s'annonce, Lucienne met sur le chevalet la toile du perroquet, peint les plumes et le bec acéré. Elle finit le corps sans grâce du pigeon puis entreprend de terminer les yeux sans vie du perroquet.

Il est plus de six heures lorsque Lucienne retourne sous son édredon de plumes d'oie; le

visage du perroquet marque encore ses pupilles. Le beau volatile si majestueux regarde avec horreur ce que la peintre a fait de lui. Ses yeux dégagent une blessure humaine aussi grande et insoupçonnée que celle de sa créatrice. Lucienne s'endort à nouveau, mais cette fois-là, entourée d'un zoo humain inachevé qui cherche à retrouver ses membres éparpillés.

Elle se réveille fripée. Dans le miroir qui la fixe, Lucienne s'observe sans ménagement; elle voit le travail qu'elle aura à faire avant d'entrer dans son bureau, de présenter à cette Claude une professionnelle de haut calibre. Elle n'a que deux heures pour donner à manger à son corps et le nettoyer à fond.

La femme qui sort de la chambre de Lucienne a rapatrié son identité; un maquillage léger, un chignon strict, un tailleur bleu foncé affichent l'assurance adéquate nécessaire pour donner le change.

Il reste quinze minutes et Lucienne les passent dans son bureau. Elle sort de son classeur le dossier de Claude Racine, réfléchit au meilleur moyen de mettre en confiance cette nouvelle cliente lorsque retentit la sonnette d'entrée du bureau qui a un carillon différent de celui de la maison.

Lucienne se lève et va à la porte. À travers les vitraux, elle discerne un profil qu'elle reconnaît aussitôt; la femme qui regarde les animaux devant la porte d'entrée de la résidence est celle-là même qui subissait hier soir les assauts verbaux d'une autre femme. Oui, c'est bien elle; les tresses africaines, le nez moyen bien dessiné le lui prouvent nettement. L'autre femme du restaurant pourrait donc être sa soeur Claudine?

Lucienne se recompose vite un visage neutre et ouvre la porte. Au bruit, la femme se tourne. La cliente et la thérapeute se fixent un long moment; elles semblent étudier leurs premières impressions, celles qui précèdent la parole ou l'acte à venir. "M'a-t-elle vue au restaurant?", se questionne Lucienne. C'est Claude qui, la première, de paroles brèves et d'un air

sérieux, brise le silence.

\_\_ Je suis Claude Racine.

Lucienne s'avance vers elle, sourit.

\_\_ Je m'en doute un peu, vous savez. Vous êtes la seule cliente que j'attendais aujourd'hui. Enchantée de vous rencontrer.

Claude lui serre la main. Lucienne sent la fraîcheur et la douceur des doigts entremêlés aux siens, pense à toutes les mains moites qu'elle a serrées jusqu'à maintenant, qui dégageaient tellement de crainte que celle-ci leur collait aux mains et au visage. Le visage de Claude est aussi lisse et uni qu'est la main dans sa main. "Elle n'a donc pas peur. C'est déjà ça. Reste à découvrir le besoin qu'elle a de consulter."

\_\_ Je tiens de nouveau à vous remercier de me recevoir un dimanche. J'ai pensé à vous appeler hier soir pour vous dire que je ne sentais plus autant d'urgence à vous voir aussi rapidement et j'ai décidé, puisque notre rencontre était fixée, de n'en rien changer. Je me sens mieux, au point que je me demande ce que je pourrais vous dire. Je crois bien que c'est de vivre une procédure policière qui m'a chamboulée. Vous devriez entendre toutes les questions qu'ils posent.

Lucienne n'en revient pas de cette volte-face. À écouter parler ainsi Claude, elle pourrait croire qu'aucun drame familial n'est survenu et que c'est elle, Lucienne, la cliente qui cherche des réponses et Claude, la thérapeute qui les lui fournira. Du jamais vu dans sa carrière.

\_\_ Écoutez! Commençons par entrer dans le bureau et nous allons regarder de plus près la ou les raisons que vous aviez lorsque vous m'avez appelée la première fois. Ça vous va ainsi?

Claude fait signe que oui et suit Lucienne. Elle parcourt du regard le vaste bureau inondé de soleil, semble surprise d'y trouver autant d'espace inoccupé. Lucienne est déjà assise et regarde Claude, debout au milieu de la pièce, fixer intensément les tableaux puis s'approcher d'un en particulier : celui des aigles.

\_\_ C'est bien votre signature que je vois là?

Lucienne ne répond pas immédiatement, examine sa cliente. Elle remarque son allure androgyne; un jean serré dessine clairement le peu de hanches. Claude se retourne, attendant la réponse à sa question, tout en enlevant sa courte veste de cuir style aviateur. Lucienne peut alors constater le buste adolescent sous le T-shirt. Malgré l'absence de formes féminines, sa cliente dégage un charme certain qui tient et retient le regard.

\_\_ Oui, c'est bien moi qui ai peint tous les tableaux que vous voyez.

\_\_ C'est très particulier. En avez-vous ailleurs que dans le bureau? J'ai une amie qui a une petite galerie, vous pourriez lui en montrer quelques-uns.

Claude s'est enfin assise dans le fauteuil et semble vouloir amorcer une discussion sur la peinture; on dirait une personne en visite chez une autre. Lucienne décide de la ramener sur le terrain thérapeutique; après tout, c'est pour ça qu'on la paie.

\_\_ Écoutez, Claude, la voix de Lucienne est ferme, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour échanger des points de vue sur l'art. Je vois que vous vous y connaissez et je suis ravie que mes tableaux vous plaisent mais il serait temps qu'on touche au pourquoi de votre venue.

Le corps de Claude se tasse dans le fauteuil, elle devient silencieuse. Un temps précieux, chargé de minutes perdues, se déroule alors dans ce bureau où les mots, de même que l'absence de mots, se monnaient en espèces trébuchantes et sonnantes. Lucienne voit hésiter sa cliente, juge préférable de prendre la parole à sa place, car elle sent Claude prête à fuir, à confier à l'air du temps, plutôt qu'à elle, le secret qu'elle semble détenir.

\_\_ Vous venez de vivre une épreuve difficile en perdant votre mère, une épreuve doublement pénible puisque votre soeur m'a dit que vous aviez été mêlée à la procédure policière de mise lors de circonstances où la cause de la mort n'est pas claire. Ai-je bien compris ou me suis-je trompée? Votre soeur Claudine m'apparaissait, je dois vous le dire, passablement ambiguë dans

les remarques qu'elle m'a faite sur ce drame.

La dernière phrase fait réagir Claude. Avant que Lucienne ne mentionne sa soeur, Claude contemplait ses pieds, chaussés de fins mocassins de cuir, paraissant se désintéresser de ce que pouvait dire Lucienne. Maintenant, ses traits si harmonieux se sont durcis, ses minces sourcils ont froncé, vieillissant son allure juvénile. "Quel âge peut-elle donc avoir en réalité?", se questionne Lucienne.

\_\_ Dites-moi, quel âge avez-vous? Cette question toute simple a l'art de tirer Claude des réflexions qu'elle semble loin d'être prête à partager.

\_\_ Je vais avoir vingt-huit ans à l'automne. Et vous?

Lucienne fait celle qui n'a pas entendu, note l'âge de Claude dans son dossier, se rend compte qu'elle n'avance en rien avec cette cliente. Pire, il lui vient le doute que Claude se moque d'elle. Elle lève les yeux de la feuille et cherche dans le regard qui lui fait face une trace de malice qui lui prouverait le bien-fondé de son impression mais n'en trouve aucune. Claude l'observe et reste dans l'expectative.

\_\_ Vous avez de l'argent?

Là, Lucienne marque un point; Claude est étonnée et cherche quel lien peut avoir cette question impromptue.

\_\_ Je ne manque pas d'argent, si vous voulez le savoir. Pourquoi? Vous craignez que je ne vous paie pas? On m'accuse de beaucoup de choses mais on ne m'a jamais encore accusée de manquer d'honnêteté. Je trouve insultant ce que sous-tend une telle question; on dirait un marchandage vulgaire.

Claude se lève et commence le geste de vouloir prendre sa veste.

\_\_ Et vous avez le culot de vouloir m'aider! Commencez par vous y prendre autrement!

\_\_ Enfin! Vous avez l'air offensé. C'est bien! Je me demandais si vous étiez habitée par des

émotions et je vois que vous en avez. Je ne savais pas comment vous sortir de votre mutisme, vous faire parler d'autres choses que de ma peinture. Nous allons enfin pouvoir débiter et cesser de jouer au chat et à la souris.

Lucienne, qui a enfin capté l'attention de Claude, poursuit pour mieux ferrer la personne qui excite tant sa curiosité et qu'elle veut comme cliente. Elle laisse quelques secondes dérouler leur temps pour que Claude se pénètre bien de ses dernières paroles et regarde le soleil jouer sur les murs. Pendant ce temps, Claude s'est rassise et ne dit plus un mot.

Lucienne fixe ses plantes, surtout des aloès. Ils se portent à merveille; leurs larges feuilles charnues, qui fournissent de la résine, s'étirent en tout sens. Lucienne, qui a entendu parler de plusieurs propriétés de ce liliacée, s'interroge sur le produit semi-liquide de cette plante. Ne conviendrait-il pas à aider la cicatrisation de ses plaies? Elle prend note mentalement de s'informer à son fleuriste et revient à Claude, toujours enfermée dans son mutisme, mais assez intriguée pour demeurer sur place.

\_\_ Si je vous ai posé cette question, c'est pour vous dire que votre silence vous coûte cher. À la vitesse que vous sortez les mots, vous ferez de moi une femme riche et ce n'est pas le but que j'ai dans la vie. Claude, je me répète, je suis là pour vous aider mais je ne peux parler à votre place.

\_\_ Je ne sais même pas par où commencer. De plus, je me méfie de tous les psys. J'ai l'impression qu'ils veulent sortir les mots de notre cerveau pour nous rentrer les leurs.

\_\_ Vous regardez trop de films américains!

Claude éclate de rire. Son rire, en cascade, magnifique à entendre, entraîne celui de Lucienne. La première glace est enfin rompue.

\_\_ Je regarde effectivement beaucoup de films ces temps-ci et ils ne m'apportent rien de bien, sinon le sentiment que je deviens une coquille vide. Mais c'est vrai que je ne sais pas du tout par où commencer. C'est vrai aussi que je suis un peu butée; ma soeur pourrait vous en écrire des

chapitres là-dessus.

\_\_ Tantôt, juste l'énoncé de son nom a semblé vous déplaire.

Claude se lève, va s'appuyer contre la fenêtre. Ses longs bras, juste assez musclés, ont de petits tressaillements nerveux qui n'échappent pas à l'acuité visuelle de Lucienne.

\_\_ Est-ce la seule famille qui vous reste?

\_\_ Oui. Vous savez, on peut avoir le même sang dans les veines et se demander par quelle aberration on se retrouve lié à un type de personne plutôt qu'à un autre. C'est la question que je me suis souvent posée pour ma soeur et moi et, à part le karma, je ne vois aucune autre réponse. Le jour et la nuit, c'est nous!

\_\_ Rien ne vous oblige à l'aimer et...

\_\_ Oh si! Je m'excuse de vous interrompre. Tout m'a obligée à aimer la soeur que j'ai eue, surtout mes parents. Il y a six ans d'écart entre nous, c'est l'aînée, mais mon père et ma mère auraient voulu qu'on s'entende comme si on avait un an ou deux de différence, ce qui est impossible, trop d'années nous séparaient. Claudine m'a toujours prise pour une poupée qui devait lui obéir et c'est encore ainsi aujourd'hui.

Lucienne se félicite intérieurement; sa cliente parle enfin d'elle et, ce faisant, laisse deviner certaines des émotions qui agissent en elle.

\_\_ Vous savez, poursuit Claude, que même la société nous dit encore maintenant que le seul véritable noyau qu'on a est notre famille, et cela, malgré le fait indéniable que la famille traditionnelle n'existe à peu près plus. On peut choisir ses amis comme ses ennemis mais on est enchaîné pour la vie aux premiers visages qui ont tourné autour de nous. C'est d'un ridicule!

"Si je versais dans l'ésotérisme, je pourrais penser que j'ai devant moi une vieille âme, tellement elle m'apparaît sensée", pense Lucienne. Elle est viscéralement d'accord avec ce que vient de proférer Claude mais ne peut le lui mentionner.

\_\_ Alors, moquez-vous-en ou agissez! Qu'est-ce qui vous empêche d'envoyer promener votre soeur? Votre père est mort et votre mère s'est enlevée la vie... Vous ne m'avez pas encore dit comment elle s'y est prise et pourquoi, selon vous, elle a choisi cette extrémité?

Lucienne, tout en parlant, observe Claude. Elle a lâché les questions qui lui tiennent tant à cœur mais comprend aussitôt qu'elle a été trop vite. Tel un lièvre poursuivi, Claude est aux aguets et Lucienne s'empresse de s'expliquer.

\_\_ Comprenez-moi bien. Ce que je voulais dire, c'est que maintenant vous êtes seule juge de la suite et de l'importance à donner au reste de votre vie.

\_\_ Encore là, c'est vrai et faux à la fois, répond Claude en enfonçant de nouveau son corps dans le fauteuil. Même la famille, une fois éliminée, il faut compter avec les autres, tous les autres, qu'on les connaisse ou pas. Il faut compter avec le regard qu'ils posent sur vous et, s'ils sont de mauvaise foi, ou malhonnêtes, ou manipulateurs, ils vous déstabilisent. Vous vous retrouvez donc la dupe d'un jeu dont vous ne connaissez pas les règles car vous, vous n'êtes pas de cette trempe-là. J'en suis à me dire que la pire jungle n'est pas celle des bêtes sauvages mais celle des relations humaines.

Claude n'a rien raconté sur le décès de sa mère. "Elle fait comme si je ne lui avais pas demandé d'éclaircissements sur les circonstances de sa mort", se dit Lucienne.

Elle inscrit le mot éliminer dans son dossier pour y revenir plus tard. Pourquoi sa cliente a-t-elle choisi ce mot-là à ce moment précis? Pourquoi après a-t-elle philosophé sur la vie en général, tenant bien loin d'elle sa propre vie. Claude a peu élaboré sur sa soeur. Pourtant elle est là, si tangible, que Lucienne pourrait la toucher.

Le courant est-il passé entre elles? Lucienne l'espère ardemment, car sa cliente éveille en elle un plaisir aussi bien intellectuel que, son corps doit l'admettre, physique.

Lucienne regarde le cadran sur son bureau; il ne reste que vingt minutes à l'entrevue. Trente

minutes ont été perdues par sa cliente en nombreux faux-fuyants et en atermoiements inutiles. Claude paraît cultivée, honnête et méfiante; c'est à peu près tout ce que retire Lucienne, elle constate que c'est fort peu, d'autant plus qu'elle doit réfréner sa hâte d'en savoir plus. Elle ne sait plus trop comment conduire la suite de l'entrevue et c'est en regardant son unique feuille et les noms qu'elle y a inscrits que Lucienne sort du malaise dans lequel la met Claude.

\_\_ Il y a une autre question que je me pose, celle-là n'est pas très importante. J'aimerais juste savoir si une hypothèse que je me suis faite est bonne. Quand votre soeur m'a téléphoné, qu'elle m'a dit son nom, Claudine, j'ai pensé que votre mère pouvait s'appeler Claudette ou Claudia et j'ai opté pour Claudette. Ai-je eu raison?

Le beau rire cristallin de Claude résonne à nouveau et Lucienne y joint encore le sien. Un instant magique, de ceux qu'on voudrait mettre en capsule, illumine le regard des deux femmes qui n'étaient pas sûres au départ de se rejoindre dans une communion commune.

\_\_ Vous avez tapé dans le mille. Les prénoms, c'est la marque distinctive de ma famille. Mon père qui s'appelait Claude aimait tendrement une Claudette et les deux ont donné au monde une Claudine puis une Claude. J'ai fait la demande à l'état civil pour changer Claude en Claudia parce que j'ai une voix si basse qu'elle me pose quotidiennement des problèmes d'identification de sexe.

\_\_ Pourquoi, selon vous, vos parents vous ont-ils donné ce prénom? Avaient-ils une raison?

\_\_ Ils ne m'ont jamais caché qu'ils auraient voulu le duo, pourtant je tiens à vous prévenir que jamais mes parents ne m'ont culpabilisée d'être une fille.

Claude éclate d'un rire moqueur.

\_\_ Vous savez, moi aussi, je vous entends penser et chercher des bibittes où il n'y en a pas. Vous êtes bien tous pareils! Pas capables de vous contenter de ce qu'on vous dit. Finalement, je pense que je suis moins méfiante que vous.

Lucienne s'abstient de répliquer parce qu'elle ne sait comment réagir à la vérité que cette

femme a le culot de lui envoyer avec un sourire en coin.

\_\_ Mes parents ont toujours été des gens bien. Ce doit être rare que vous entendiez cela de la part de vos clientes, mais je ne suis pas venue ici faire le procès d'un de mes parents ou des deux. Je suis venue mettre de l'ordre dans ma tête pour demain et les autres demains et laissez-moi vous dire que ça va me suffire amplement. Le reste, mon enfance et mon adolescence, je ne les donnerai en pâture à personne; on m'a trop souvent dit que de chercher un gagnant et un perdant, ça finissait par deux perdants. Ouf! Que je respire! Que pensez-vous de ma tirade?

Claude se lève, tourne autour de son fauteuil, s'y rassoit; le cuir rembourré du siège fait un bruit de succion des plus comique. Claude soulève ses fesses et recommence le même manège; on dirait une petite fille qui joue seule, qui refait cent fois le même geste avant de s'en lasser.

\_\_ Est-ce que ça répond à votre question?, poursuit-elle, d'une voix encore plus basse, plus masculine, voulant narguer Lucienne et bien lui faire comprendre que le sujet de son prénom comme d'autres sujets sont clos.

Lucienne, qui n'est pas dupe du message, en prend bonne note, décide cependant de revenir à la charge sur le décès de la mère. Pourtant, elle sent bien qu'elle ressemble de plus en plus à ces commères de village qui veulent tout savoir sur le moindre scandale qu'elles reniflent.

\_\_ Comment votre mère s'est-elle suicidée? Votre soeur ne m'en a rien dit et tantôt vous avez fait l'autruche. Vous vous êtes mise à philosopher sur les méchants autres et, de plus, vous m'avez presque sommée de ne pas toucher à votre passé. Que me reste-t-il donc? Avec vous, j'ai l'impression de jouer aux devinettes. Que me voulez-vous en fait?, rajoute Lucienne avec un peu plus d'agressivité dans la voix qu'elle n'aurait voulu y mettre.

\_\_ Qu'est-ce qui vous déstabilise ou qui vous déstabilise? Êtes-vous prête à m'en parler?, poursuit-elle, radoucie.

Claude regarde longuement Lucienne comme pour la jauger ou estimer si le temps des

confidences est bien venu. Pendant ce moment de réflexion dont Lucienne est très consciente, Claude tapote le sol de son pied gauche et triture de deux doigts sa lèvre supérieure. Le tout prend bien deux minutes avant qu'elle ne reprenne parole.

\_\_ Pourquoi, dites-moi, est-ce si important pour vous le suicide de ma mère quand ce même suicide est postérieur à mon appel pour vous rencontrer?

Lucienne constate, encore une fois, qu'elle a été trop vite et persister n'amènerait rien de bon dans la relation thérapeutique qu'elle cherche à créer. Elle décide une deuxième fois de faire marche arrière et amende honorable pour le faux pas qu'elle a fait.

\_\_ Vous avez tout à fait raison. Je n'ai pas à mener l'entrevue comme j'ai cherché à deux reprises de le faire et j'ai été trop directe. À ma décharge, je pourrais dire que votre silence et vos dérobades m'ont conduite à cela. Mais mon aide doit se borner à embarquer dans votre barque au moment où vous le voudrez. Je vous laisse donc aller où vous désirez aller et je me tais.

\_\_ Vous faites bien de me laisser aller à mon rythme; c'est ce que ma mère faisait souvent et elle réussissait à me faire entendre raison ou changer de point de vue. Elle m'a toujours respectée et, jusqu'à sa fin, je lui ai gardé mon respect. Je ne peux en dire autant de ma fichue relation avec Ginette, termine Claude.

Lucienne attend la suite en dessinant de petites figures géométriques sur une feuille blanche; faire cela l'empêche d'avoir la tentation de meubler les vides par des remarques apprises à l'université et auxquelles elle n'a jamais adhéré, comme de reprendre la dernière phrase de la cliente pour l'inciter à continuer. À ses débuts, elle avait essayé cette méthode et avait eu la désagréable sensation d'être un perroquet ou un écho discordant. Elle avait donc décidé de trouver sa propre technique plutôt que de suivre tous les courants changeants et ça lui avait réussi. Tout en crayonnant, Lucienne surveille Claude du coin de l'œil.

\_\_ Ginette, c'est la raison de mon appel; ma relation avec elle a perturbé tellement de mes valeurs

que je sens le besoin de les récupérer en cherchant à comprendre pourquoi je lui ai abandonné autant de moi.

Claude paraît ébranlée et recommence à mordiller sa lèvre supérieure. "Encore une histoire de relation, se dit Lucienne qui ne peut empêcher son crayon de tracer un grand X rageur sur sa feuille. Encore une victime de l'amour, cette pluie acide à laquelle tout le monde veut se mouiller."

Pour Lucienne, Claude vient de perdre des points dans son estime. Elle regarde sa montre; ne reste plus que cinq minutes au calvaire qu'elle endure. Elle prend conscience de sa quête inutile à vouloir trouver de l'originalité chez ses clientes. Quelle conclusion dérisoire à l'échafaudage qu'elle avait construit de la vie de Claude. Rien de bien transcendant dans son histoire. "Pas de quoi fouetter un chat", marmonne Lucienne en retournant la feuille pour ne plus voir son geste de colère étalé devant elle.

\_\_ Vous dites? Je n'ai pas entendu.

"Merde, j'ai encore pensé à voix haute, se sermonne intérieurement Lucienne; il faut que je me surveille sinon je vais dérailler".

\_\_ Rien. Je reprenais simplement vos derniers mots.

\_\_ Ah bon!, déclare Claude en se penchant et en regardant Lucienne dans les yeux. Je me demande si je n'ai pas une facilité à m'oublier; ma mère me disait souvent de faire attention de ne pas attirer à moi le style vautour, murmure-t-elle à la manière de confidences intimes. Vous savez, ma mère était quelqu'un de bien, je vous l'ai déjà dit et je vous le redis; elle était au-delà de la banalité humaine et des qu'en dira-t-on.

La voix de Claude est enflammée, elle semble prête à discourir longuement. Lucienne lui coupe son élan.

\_\_ J'ai le regret de vous informer que la séance est terminée pour aujourd'hui. Peut-être

pourrions-nous fixer une autre date dès maintenant, conclut Lucienne en prenant son agenda.

Pendant qu'elle l'ouvre à la bonne semaine, elle entend un bruit, pour elle, reconnaissable entre tous. Claude pleure. Ce n'est pas du chiqué; de gros sanglots la secouent.

\_\_ Vous ne comprenez donc pas! Et moi qui croyais qu'un bon psy lisait entre les lignes et entre les mots. Je commençais tout juste à parler de ma mère. C'est pourtant ce que vous vouliez : connaître ce qui lui est arrivé.

Claude cafouille, bégaille, s'enrage et le reste de ce qu'elle tente de dire se perd en reniflements. Lucienne commence le geste de se lever et le retient. Prendre Claude dans ses bras ne serait pas la solution à sa détresse enfin visible. "Joue-t-elle et à quoi joue-t-elle? De quoi veut-elle véritablement me parler : de Ginette ou de sa mère?", se demande-t-elle.

\_\_ Écoutez-moi! Je sais combien c'est dur, lorsqu'on est sur le point de parler, de se faire arrêter et remettre à un autre rendez-vous. Malgré le désir que j'ai de vous aider, je ne peux déroger à ma façon de procéder. Si je le faisais pour vous, je devrais le faire pour mes autres clientes et ça deviendrait vite impossible à gérer. Comprenez-vous pourquoi je dois refuser?

\_\_ On est dimanche! s'exclame Claude d'une voix enfantine en se levant. Et les règles sont créées pour qu'il y ait des exceptions. Ma mère s'est fichée une seringue d'insuline dans les veines. C'est ma seringue, mon insuline qu'elle a pris! Comme elle n'était pas diabétique, c'était la mort à coup sûr. Vous voulez savoir pourquoi? Vous voulez savoir ce que m'a fait cette mort et comment je devrai continuer à vivre avec cet événement, crie-t-elle, battant l'air de ses mains et donnant un coup de pied rageur au bureau.

\_\_ Oui, je veux savoir pourquoi et je veux savoir comment vous vous sentez avec le geste qu'elle a posé. Oui, vous avez raison; pour certaines règles, il faut des exceptions mais pas dans une relation thérapeutique.

Lucienne se lève pour que Claude comprenne bien qu'elle ne prolongera pas la rencontre.

L'air dépitée de celle-ci la décide à mettre les pendules à l'heure.

\_\_ Au début de la rencontre, vous avez fait le choix de demeurer silencieuse. Vous aviez, je suppose, vos raisons, des raisons que je ne connais pas encore et qui vous appartiennent en propre comme m'appartiennent en propre les raisons que j'ai de travailler de la sorte. Il me semble que, logique comme vous avez l'air de l'être, vous devriez comprendre que ce qui est valable pour l'une doit l'être pour l'autre. Si ça peut vous consoler, dites-vous qu'on n'est pas dimanche, que c'est lundi et qu'il y a une cliente en route vers ici.

\_\_ Excusez-moi. Je n'aurais pas dû me laisser aller de la sorte. Je dois vous avouer que c'est la première fois de ma vie que j'entre dans un bureau de psychologue et je viens de décider, il y a dix minutes plus ou moins, d'avoir confiance en vous. C'était la raison de mon silence jusqu'à maintenant: être sûre de vous. Venir en thérapie pour moi, c'est un peu comme aller au confessionnal, l'acte de contrition en moins et le temps pour dire correctement qui on est et comment on se sent en plus.

\_\_ Je trouve intéressante votre comparaison thérapie et confessionnal; pour plusieurs personnes, nous sommes les nouveaux prêtres, pénitence et morale manichéenne en moins. Je suis ravie de la confiance que vous me faites car la suite de notre travail va en être facilitée.

Claude paraît apaisée; les pleurs et les mouvements désordonnés de son corps ont cessé.

\_\_ Est-ce que je peux vous demander que le prochain rendez-vous ne soit pas trop loin?

\_\_ Le jour ou le soir? Au fait, travaillez-vous?

\_\_ Oui, dans un centre d'accueil pour personnes âgées. J'ai un horaire de jour.

\_\_ Mardi soir prochain, dix-neuf heures. Ça vous va?

\_\_ Parfait.

\_\_ Les personnes âgées, ça ne doit pas être facile tous les jours, poursuit Lucienne, en notant sur une carte de visite la date et l'heure de la prochaine rencontre. Voulez-vous un reçu pour vos

assurances?

Claude est penchée sur le bureau et rédige le chèque. Lucienne sent une odeur de musc si subtile qu'elle aurait pu ne pas la humer. Discrète est l'adjectif qui lui vient pour qualifier sa cliente; ce n'est pas comme madame Bertrand qu'elle flaire à des milles avec son parfum de chez Jean Coutu. Madame Bertrand qui lui fait penser à une oie caquetante et qui croit qu'un parfum fait office de savon comme à l'époque de Louis XV.

\_\_ Par chance que vous me rappelez que j'ai des assurances, sinon je n'y aurais pas pensé. Pour répondre à votre question sur mon travail, j'adore m'occuper des vieilles personnes. Je trouve impardonnable l'attitude de notre société envers les gens âgés qui ont encore beaucoup d'énergie. Si on ne valait plus rien après soixante ans, expliquez-moi alors pourquoi tant de chefs d'État, de présidents ou de premiers ministres ont plus que cet âge et ont l'air de faire l'affaire?

Lucienne s'aperçoit que le sujet des personnes âgées tient Claude à cœur, beaucoup plus à cœur que la moyenne des gens. Pourquoi?

Finalement, même si elle a peu parlé d'elle, Claude s'est dévoilée indirectement par les propos qu'elle a tenus; la psychologue qu'est Lucienne a ainsi fait la connaissance d'une personne altruiste, idéaliste, qui semble posséder une droiture bien à elle qu'elle ne doit surtout pas mettre en doute. Avec cette cliente, sa façon de procéder devra être différente.

Lucienne prend le chèque, le dépose dans un tiroir puis se lève et accompagne Claude vers la sortie.

\_\_ Il doit tout de même y avoir de sacrées chipies dans le lot. Moi, je sais bien que je n'y arriverais pas, que je m'emporterais vite. Quelle est votre tâche au juste?

\_\_ Les laver, les faire manger. Je suis préposée. Vous savez, c'est surtout les préposés qui connaissent véritablement les souffrances que vivent les vieilles personnes.

Claude a dit cela dans le portique, regardant à nouveau les vitraux.

\_\_ Bien. Je vous vois donc mardi.

\_\_ Votre animal, c'est lequel?

Claude voyant Lucienne hésiter à répondre se dépêche de poursuivre en riant.

\_\_ C'est seulement pour savoir qui j'affronte.

\_\_ Vous affrontez un dragon, rien de moins, lui rétorque Lucienne avec un sourire en coin.

\_\_ Hou la la!

Ce sont les derniers mots qu'entendra Lucienne en ce dimanche.

Mardi, 10:30. Le corps de Claudette Racine est fin prêt pour l'incinération. Une courte cérémonie pour la paix de son âme a eu lieu; famille proche et amis se dirigent vers la sortie. Claude, méconnaissable, entend d'une oreille distraite les paroles de condoléances qu'on lui adresse. La douleur est si visible sur son visage que plusieurs personnes n'osent l'approcher.

Sa soeur Claudine, qui a tout dirigé depuis que le corps a été remis à la famille, trouve que sa soeur lui a abandonné trop aisément ses prérogatives et que ça ne lui ressemble pas. C'est ainsi depuis leur rencontre au restaurant; Claude ne veut rien lui dire, fait comme si elle n'existait plus.

\_\_ J'ai le droit de savoir ce qui s'est passé avec maman. Si Claude nous cache quelque chose, elle devra me le dire, tu peux me croire. Que penses-tu, toi, de sa façon de se comporter?

Son mari, Charles, à qui elle s'adresse, semble dépassé par la situation. Depuis vendredi, sa femme ne parle que de la curieuse attitude de sa soeur, oubliant ses enfants, l'oubliant lui et oubliant même la mort de sa mère. Depuis cette journée fatidique, ce qui lui sort des yeux ne sont pas des larmes mais des lames dirigées vers Claude. C'est comme si elle avait décidé que le suicide de sa mère était impensable et cachait un drame familial beaucoup plus noir.

Charles sait que sa femme ne comprend pas sa soeur. Son choix homosexuel, son manque d'ambition, sa façon de penser la vie autrement qu'elle l'offensent profondément. Il la regarde

fixer durement Claude, se dit que la fin d'une famille va se jouer sous peu. Il en est triste pour Claude chez qui il admire nombre de qualités qu'il n'a pas.

Les dernières personnes sont parties et Claudine, qui n'attendait aucune réponse de son mari, se dirige d'un pas militaire vers sa soeur. Claude la voit venir et son corps se tasse comme s'il se préparait à subir un assaut.

Ginette l'avait appelée au petit matin pour lui dire combien elle était désolée pour sa mère mais qu'elle ne pouvait se libérer pour assister à la cérémonie de prières. Cinq ans de vie commune qui se résumait à un dernier affront, c'est comme ça que Claude avait reçu ce téléphone. Qu'avait-elle donc pu espérer de cette femme qui l'avait perturbée au point de sentir le besoin d'une thérapie?

Et voilà maintenant que sa soeur s'apprête, elle aussi, à lui infliger un affront. La présence et l'amour de sa mère lui manquent terriblement et la dernière promesse qu'elle lui a faite commence à lui peser sur les épaules. Peut-être est-il temps de confier son lourd secret à cette thérapeute. Sa relation avec Ginette est la raison de consulter, mais là, toutes les cartes ont changé.

\_\_ Écoute Claude! Tu viens à la maison avec moi et tu me dis ce qui s'est réellement passé vendredi. Je sais que tu caches des informations et si tu penses t'en sortir aussi facilement, tu te trompes de personne.

\_\_ Tu sais, Claudine, les policiers, comparés à toi, c'étaient des tendres. À t'entendre me parler comme tu le fais, à voir comment tu me sondes, j'ai l'impression de regarder un procureur de la Couronne et douze jurés qui se préparent à m'accuser de meurtre.

Claude se dirige vers Charles et les enfants, les embrasse puis se retourne vers sa soeur.

\_\_ Toi et moi, c'est terminé, mais comme ça n'a jamais vraiment commencé, on ne vivra donc pas un deuil trop long.

Claude, à la suite de ses paroles, sent un soulagement immense la parcourir. Elle vient de prendre une décision importante et elle le sait. Pour ce soir, elle en aura une autre tout aussi considérable à prendre.

Claude, à ce moment précis, décide de faire totalement confiance à Lucienne et de soulager sa conscience. Déjà que le hasard ou le destin les avait placées, sans qu'elles se connaissent, dans le même restaurant. Elle décide d'y voir là un signe et de s'y fier.

Mardi, 17:30, Lucienne mange un bout de brie et de la baguette; bien souvent, ses repas de semaine se résument à de petits riens qu'elle mastique machinalement, obligée qu'elle est de se sustenter. Hier, elle a reçu cinq clientes aussi peu intéressantes les unes que les autres, de pauvres névrosées sans colère ni haine, ombres parmi les ombres.

C'était la journée de madame Bertrand, lundi 11 heures, cela depuis deux ans. Lucienne avait suffoqué pendant cinquante minutes et avait dû aérer son bureau en ouvrant les fenêtres toutes grandes; elle ne pouvait littéralement plus supporter l'odeur que dégageait cette blonde fadasse déguisée en groupie. Chaque lundi, elle lui racontait des affabulations érotiques si saugrenues que Lucienne en avait compris rapidement l'irréalité.

Il y a près de trois ans, son mari avait eu un ACV qui l'avait laissé paralysé d'un côté et aphasique; la vie facile de madame Bertrand avait alors basculé dans le pire du mariage. "Je supporte un poids mort. Il faut me comprendre; s'occuper d'un grand malade est une tâche d'autant plus ingrate que Léo n'est même plus en état de me parler. Tout ce qui sort de sa bouche est de la bouillie."

Se plaindre lui est facile, pense Lucienne, en découpant soigneusement son brie en petites pointes. Le plus triste de leur histoire, c'est que son mari, tout aphasique qu'il soit, entend et comprend le mépris dont il est l'objet. S'il s'exprimait, peut-être lui demanderait-il de l'aider à

mettre fin à sa vie. Peut-être espère-t-il de sa femme un comportement teinté de compassion, celui qui accompagne le véritable amour. Quand on aime vraiment, il paraît qu'on ne peut laisser souffrir l'autre; nombre de films et de livres nous le disent. Mais l'histoire des Bertrand ne se prête pas à une forme de scénario autre que celui qu'ils vivent.

Lucienne tente de ne plus réfléchir à ces femmes sans colonne vertébrale qui envahissent son bureau et qui la laissent perplexe lorsqu'elle médite sur ses lendemains. De savoir que ses collègues ont eux aussi une basse-cour de poules et de dindes sans cervelle ne console plus Lucienne; de savoir aussi que ce sont ces mêmes poules et dindes qui la font vivre grassement ne compense plus l'immense défaite qu'elle ressent chaque fois qu'elle écoute caqueter un de ces volatiles. Il lui semble parfois que les murs de son bureau n'entendront jamais autre chose que des battements d'ailes désordonnés, des piétinements affolés et des coups de bec aveugles. Son imagination des derniers jours lui fait entrevoir un futur aussi vide que son présent, ce qui n'est pas pour remettre son moral au beau fixe.

Lucienne secoue la torpeur qui veut s'emparer de son corps et se concentre sur le cas de Claude. Comme le scoop est la démonstration du vrai journaliste, Lucienne a besoin que cette femme soit le cas original qui la révèle en tant que psychologue de haut niveau. Elle en a besoin plus que tout, d'autant plus que ses propres fantômes la cernent de si près qu'il lui arrive quelquefois de sentir leur souffle de vieux cadavres sur sa nuque.

"Et pourtant, je n'en sais presque pas plus qu'avant notre première rencontre. Pourquoi Claude a-t-elle utilisé le mot éliminer quand elle a parlé de sa famille? Tant d'autres termes plus adéquats et surtout moins choquants auraient fait l'affaire. Hier, j'ai eu beau jongler sur la façon qu'elle a eue de s'exprimer ainsi, le seul résultat que j'ai obtenu a été une migraine.

Pourquoi m'a-t-elle craché à la toute fin que sa mère avait pris de l'insuline, son insuline, comme moyen de se suicider? Là, elle a presque réussi à me faire allonger la séance. Une

seringue et de l'insuline, c'est assez particulier comme façon de s'expédier *ad patres*. Mais qui la tenait cette seringue? C'est ce que je veux savoir car tout est là. Après tout, je lui prête peut-être des intentions qui n'ont pas été les siennes, je me la figure probablement autrement qu'elle ne l'est puisque sa principale raison à me consulter est une rupture amoureuse qui n'a comme seule originalité que d'avoir été vécue par deux femmes. Pour le reste, où est la différence?"

Lucienne ramasse son peu de vaisselle, l'empile sur le comptoir, elle la lavera plus tard. Elle va à la salle de bain se brosser les dents puis se rend dans son bureau. Elle enlève l'aloès, amputé d'une feuille dont la résine a servi de cicatrisant pour son dos et l'emporte dans le corridor. Son fleuriste lui a confirmé les propriétés calmantes de la plante et lui a expliqué comment en extraire le lait. Le plus difficile a été de s'en badigeonner seule le dos mais le résultat est tangible. Ses plaies l'irritent beaucoup moins. " Les cicatrices, c'est une question de temps comme tout le reste. Bientôt, je redeviendrai celle qui agit sur les autres et non un pantin ballotté par les vents. Des vacances, c'est ce qu'il me faut; je n'en prends jamais assez et voilà le résultat : un écoeurement aigu qui viendrait à bout des plus forts."

Lucienne ouvre le dossier de Claude. Son corps dégingandé d'adolescente donne une impression d'inachevé comme plusieurs de ses toiles et c'est justement cette impression qui l'a embrouillée dans un trouble qu'elle n'a jamais eu jusqu'à présent, un trouble plus sensuel que sexuel. Un trouble qui l'a fait fantasmer, la nuit passée; elle voyait en Claude une compagne de vie et non l'objet de ses jeux sexuels habituels. "Il ne me manquait plus que ça!"

Lucienne se demande si ce soir sera le soir des confidences entières sur le décès de sa mère ou une rencontre banale avec une femme laissée pour compte par sa conjointe et qui paie pour qu'on écoute sa désespérance. La sonnerie du bureau la tire de ses réflexions. Claude a dix minutes d'avance; d'une main nerveuse, Lucienne vérifie si son chignon est bien ajusté, s'en veut aussitôt pour ce geste de coquetterie inhabituel qui démontre l'état d'esprit dans lequel elle est.

C'est donc passablement perturbée que Lucienne ouvre la porte sur une Claude méconnaissable. L'être androgyne de la première rencontre fait place à une jeune femme épanouie que beaucoup de revues de mode embaucheraient. Cette métamorphose se résume à presque rien : une simple robe de coton indien, suffisante pour allonger son corps, le parer de nombreux atouts que convoitent tant de femmes mal loties. Les yeux de Lucienne ne cessent de balayer Claude et un long moment de gêne passe entre les deux femmes. C'est la cliente qui reprend pied dans la réalité la première.

\_\_ De la façon que vous me regardez, on dirait que vous voyez un fantôme. Ce n'est que moi avec dix minutes d'avance.

Lucienne tente de reprendre contenance lorsque sonne le téléphone du bureau. Comme elle a besoin de temps pour se remettre du malaise dans lequel l'a plongée la vue de Claude, Lucienne décide de se servir de cette excuse.

\_\_ Si vous voulez bien vous asseoir dans la salle d'attente, je réponds et nous pourrons commencer à l'heure dite.

Lucienne ouvre la porte de la partie maison, la laisse ouverte et se dirige précipitamment vers le téléphone avant que la boîte vocale ne se déclenche.

\_\_ Bureau de Lucienne Berger. Que puis-je pour vous?

\_\_ Ce que tu peux pour moi, tu ne l'as pas encore fait!

Lucienne est abasourdie, regarde le téléphone. C'est pourtant bien celui du bureau; de toute façon, c'est le seul en fonction puisque l'autre est fracassé. Alors, comment se peut-il que ce soit sa mère à l'autre bout du fil? Un ricanement méchant lui vrille l'oreille.

\_\_ Hé! Hé! Ma fille, je te sens penser. Je t'ai toujours senti penser. Là, tu te demandes comment j'ai bien pu avoir le numéro de ton bureau puisque jamais tu ne me l'as donné et, comme tu as l'esprit tordu des psys, tu cherches plus compliqué que ça ne l'est. As-tu besoin que je t'aide ou tu

vas y arriver seule comme la grande fille que tu es.

"Vieille salope!, si tu savais ce que je donnerais pour t'exploser la figure, se dit Lucienne. Il faut que je m'en débarrasse au plus vite. Le plus chiant, c'est qu'elle a raison et que je n'arrive pas à comprendre pour le numéro, mais c'est parce qu'elle a toujours réussi à me faire sentir une moins que rien et à me geler le cerveau".

\_\_ Hé! Hé! Ma fille est trop fière pour demander de l'aide. Je vais donc te laisser chercher. Dis-moi plutôt comment ça se fait que la ligne de la maison est morte?

\_\_ Un accident stupide et je n'ai pas eu le temps d'acheter un autre téléphone. Écoute maman, j'ai une cliente qui vient d'arriver mais je vais t'appeler immédiatement après la rencontre. Ça te va?

\_\_ Non, ça ne me va pas. J'ai beaucoup de choses à te dire et tu vas les écouter, même si tu préfères entendre les problèmes d'une inconnue plutôt que les ennuis réels de ta mère.

Une rage ancienne et connue enserre la gorge de Lucienne et celle-ci éclate dans un torrent d'imprécations où la vulgarité prend le pas sur la bienséance filiale.

\_\_ Tes putains d'ennuis, tu peux te les enfoncer où je pense et y mettre un bouchon! Est-ce assez clair ou s'il te faut un dessin en plus?

En crachant ces mots, Lucienne se rend compte qu'elle n'a pas fermé la porte qui donne sur le portique. Claude a peut-être entendu sa violente répartie. Un poids énorme, celui de son destin personnel, s'abat soudainement sur elle, la laissant sans voix. À l'autre bout du fil, des pleurnichements venus d'Amos retentissent à Montréal. On dirait que sa mère est dans son salon.

\_\_ J'aurais jamais cru entendre cela de mon vivant, hoquète sa mère; je préférerais être morte.

\_\_ Reste en ligne, je reviens, ce ne sera pas long.

La voix de Lucienne est maintenant éteinte, est éteinte aussi sa rage subite; avec sa mère, ça toujours été ainsi. Lucienne va fermer la porte et s'aperçoit que celle qui donne sur la salle d'attente est également ouverte. Il aurait fallu que Claude soit sourde pour ne pas entendre. "Que

va-t-elle penser de moi? Comment va-t-elle me juger?, se demande Lucienne; il faut que je répare cette gaffe immédiatement. Mais de quelle façon?"

Lucienne passe la tête, cherchant les bonnes phrases pour Claude, se disant qu'elle improviserait selon le visage de cette dernière. Peut-être panique-t-elle pour rien. Claude n'est pas dans la salle d'attente. Elle court ouvrir la porte de son bureau. Ses talons hauts résonnent sur le bois franc, chaque pas qu'elle fait est un coup de poignard au cœur. Sa mère serait là, debout devant elle, qu'elle l'étriperait.

Dans le bureau, pas de Claude. Son absence est une gifle pour Lucienne qui perd alors tout contrôle et se précipite à l'extérieur. Elle a beau regarder, Claude n'est nulle part. Perdant complètement la tête, Lucienne galope vers la rue Laurier; il lui faut absolument rattraper Claude, s'en faire une alliée, quitte à parler d'elle et de sa mère pour que Claude lui parle enfin de la sienne.

Lucienne ne ressemble plus à une professionnelle de la santé mentale, elle est semblable à une femme folle qui n'a plus qu'un but, une idée fixe qui sous-tend tous ses gestes et qui la fait agir en automate, sans recul, sans analyse, sans rien.

La rue Laurier croule sous les milliers de pas qui l'envahissent en cette belle fin de journée. Lucienne, dont le chignon s'est défait en courant, cherche avidement, d'un regard malade, des tresses africaines dans la foule bigarrée qu'elle heurte par ses gestes saccadés. Quelques personnes, agacées par son agressivité, l'arrêtent, l'invectivent, mais Lucienne n'en a cure. Il lui faut retrouver sa cliente. Claude doit lui faire part de ses démons pour que se taisent les siens. Claude doit l'empêcher de sombrer dans la nuit sans fin et sans repos de sa folie.

Les hantises des femmes qui viennent dans son sanctuaire sont autant de hantises en moins pour elle. Les haines qu'elle entend calment sa propre haine et l'ensevelissent au plus profond d'elle-même, là où elle doit être, inactive et sans danger.

C'est au coin de l'avenue du Parc que Lucienne aperçoit enfin Claude qui attend l'autobus 80, direction sud. Elle fume nerveusement en jetant des regards impatients vers le nord. "Dieu, qu'elle est belle et hors-norme, se dit Lucienne. À côté d'elle, j'ai l'air d'une moins que rien, d'une moins que rien comme ma mère, d'une moins que rien comme mes clientes. Quelle trouille elle me fout cette femme à l'air équilibré!

Brusquement, Lucienne se rappelle qu'elle a laissé sa mère à l'autre bout du fil, leur cordon ombilical depuis plusieurs années. Elle se dit qu'elle a dû depuis longtemps raccrocher en la maudissant. "Ce ne sera qu'une fois de plus". Elle s'approche de Claude. Deux autres personnes sont à l'arrêt.

— Écoutez, Claude, dit-elle d'une voix qu'elle veut assurée, il ne vous faut pas tenir compte de ce que vous m'avez entendu dire. C'est à ma mère que je parlais, nos relations sont tendues; pour mettre fin à ses plaintes, je n'avais que cette solution. Vous pouvez la trouver outrancière et vous auriez raison, mais si vous revenez avec moi, je pourrais mieux vous expliquer ce qu'il en est et vous comprendriez vite ma situation.

Claude est totalement surprise de cette apparition. Sa psychologue est devant elle en pleine rue, se donne en spectacle à tous, les cheveux défaits, l'air hagard. Elle dévisage longuement cette femme.

Le visage de Claude est de marbre. Lucienne espère la gaver de mots qu'il faut pour que les yeux qui la fixent prennent une transparence autre que celle qu'ils ont. Ces yeux lui transmettent un jugement qu'aucune de ses clientes n'a jamais osé lui renvoyer.

— Claude, ce que j'essaie de vous dire ne m'est pas facile, croyez-moi. J'ai une mère folle qui me poursuit, mais ce qu'elle me fait ne m'empêche pas d'exercer une profession en laquelle je crois et dans laquelle j'ai des compétences reconnues. Revenons ensemble vers mon bureau, ne laissons pas cet incident jouer sur ce que nous avons construit si difficilement à notre première rencontre.

Je veux parler de votre confiance à me confier vos secrets les plus intimes. Allez, venez, termine Lucienne sur une note optimiste, prenant le bras de Claude.

Claude se dégage sauvagement de l'emprise de Lucienne, regarde si l'autobus arrive. Elle voit un taxi, hésite. Quelqu'un de plus rapide a levé la main. Trop tard! Elle décide de faire front à la psychologue de haut calibre qu'elle croyait avoir. Une amie lui avait confié qu'elle l'avait déjà consultée. Claude se rappelle ses paroles : "Beaucoup de professionnalisme, et surtout, une éthique à toute épreuve et ça, ça ne court pas les rues aujourd'hui. Je te la recommande vivement." Son dépit est visible et ne trompe pas Lucienne.

— Vous vous imaginez vraiment qu'après ce que je vous ai entendu dire que je vais retourner avec vous! Ou bien vous vous croyez tellement forte que rien ne vous résiste et que tout doit passer par votre volonté ou vous êtes aussi folle que vous me dites que votre mère est folle. Je n'ai pas envie de trancher et ce n'est pas à moi de trancher.

Claude pointe son index vers Lucienne.

— La seule chose dont je sois sûre, c'est qu'à mon avis vous avez plus besoin d'aide que moi. Vous n'avez jamais pensé à consulter?, termine-t-elle en se frappant la tempe du bout de son index. De quoi avez-vous l'air à me courir ainsi après? On dirait quelqu'un en manque!

Lucienne n'en revient pas. Claude la tarabuste de la même façon qu'elle tarabuste une cliente. Claude la picosse comme sa mère. Pourquoi est-ce elle qui lui fait si mal à l'âme ou de ce qui en tient lieu depuis tant d'années? Pourquoi est-ce Claude qui la tue ainsi, fait ressortir la chienne enragée qui sommeille en elle? Pourquoi est-ce Claude?

Lucienne décide de faire une dernière tentative, même si elle sait profondément qu'elle est vouée à l'échec de même que toutes les tentatives de rapprochement que, petite, elle faisait pour récupérer de sa mère dingue un semblant de mère.

— Claude, vous vous méprenez sur moi. Ma mère est peut-être malade, je suis peut-être moi-

même malade, mais qu'avez-vous à me dire de votre mère? Son geste n'est-il pas le geste de quelqu'un qui n'a pas su tenir la route, son geste n'est-il pas l'ultime façon de démontrer sa folie? Je crains bien que le suicide ne soit le geste des lâches et que tout ce qu'on pourrait en dire après n'y change rien.

Claude est abasourdie de tant d'audace. "Mais de quoi est donc capable cette femme qui me poursuit jusqu'ici? Jusqu'où peut-elle aller?"

\_\_ Laissez ma mère en dehors de la vôtre, voulez-vous. Je l'ai enterrée ce matin, elle est bien où elle est. Elle a voulu en tout état de cause son dernier geste. Êtes-vous capable de comprendre l'amour qui nous liait, vous qui semblez jouer d'un tout autre registre vis-à-vis de votre propre mère? Réglez donc votre histoire personnelle avant de chercher à régler celle des autres et le monde ne s'en portera que mieux. J'ai souvent dit à mes amis que je ne croyais pas trop aux gens de votre sorte parce vous êtes pareils à nous et que c'est là votre problème. Vous charriez votre charge, je trimbale la mienne. Le danger est là; celui de mélanger nos charges respectives. Vous n'êtes même pas capable de vous soigner. Alors, pour ce qui est de me soigner, vous pouvez vous rhabiller!

Claude se retourne, l'autobus arrive. C'est le temps de mettre fin à cette danse à deux qui ne mène nulle part.

\_\_ Ce que vous tentez de faire, et vous l'avez essayé à plusieurs reprises à notre première entrevue, c'est de rabaisser ma mère à un geste de folie au lieu d'attendre que je vous raconte l'ensemble qui l'a menée là. Il y avait chez vous une espèce de curiosité malsaine à me précéder plutôt qu'à me suivre et cela je ne l'ai pas apprécié.

L'autobus, dans un crissement de pneus, s'immobilise. Plusieurs personnes descendent; Claude, d'un geste de la main, fait signe aux autres personnes de passer avant elle.

\_\_ Je vous ai remarquée au restaurant de Didier samedi dernier et quand je vous ai revue à votre

bureau, je me suis dit que c'était un signe du destin, que je devais le laisser me mener où il le voulait. Eh bien, je vais vous dire, notre destin s'arrête ici à cet arrêt de bus. Bonne chance à vous, madame la psychologue, achève Claude sur une note moqueuse, en montant sur le marchepied.

Puis se retournant une dernière fois.

\_\_ Pourtant, j'avais pris la décision ce matin de vous faire confiance parce que ma mère partie, Ginette avec une autre femme, il me fallait bien faire de nouveau confiance à quelqu'un.

Lucienne, consternée, les bras pendants, la regarde disparaître au fond de l'autobus. C'est une femme ridicule qui retourne chez elle, une femme abandonnée qui va, tête basse, se frayant difficilement un chemin sur le trottoir bondé. La coupable de tout, la seule coupable, c'est sa mère et ce qu'elle lui a légué de sa tribu de dégénérés; elle, elle n'est que la résultante d'une addition simple qui ne peut tromper même l'élève le plus cancre d'une classe. C'est une femme chienne à la raison vacillante qui retourne à sa niche.

Dès qu'elle est chez elle, Lucienne va au téléphone. Sa mère a effectivement raccroché même si c'est elle qui paie la plupart de ses factures. Elle compose son numéro; chaque chiffre est gravé comme autant de pierres polies par le temps et qui lui ont rendu le cœur si insensible. Elle attend d'entendre la voix qui lui dictera la marche à suivre; une recette cuisinée mille fois.

\_\_ Allo!

Lucienne tente d'élaborer la meilleure entrée en matière; elle aurait dû réfléchir un peu plus sur ce qui convenait de faire et se sermonne.

\_\_ Allo! Allo!, crie sa mère. Qui que vous soyez, sachez que vous ne m'effrayez pas! Si vous ne parlez pas immédiatement, je raccroche.

\_\_ C'est moi.

\_\_ Ma fille. On peut vraiment dire que tu m'as laissée tomber! As-tu fini ta rencontre?

\_\_ À cause de toi, je ne l'ai même pas commencée. Tu as fait fuir ma cliente et...

\_\_ Je t'arrête ma fille! N'essaie pas de me mettre sur le dos tes sautes d'humeur, ce n'est pas moi qui ai hurlé le tas de méchancetés que tu m'as hurlé et qui sont suffisantes, à mon avis, à faire fuir n'importe qui de sensé.

\_\_ Bon! Bon! Laissons ça de côté, veux-tu et dis-moi pourquoi tu m'appelais? Je suppose que c'est parce que je ne t'ai pas envoyé l'argent pour le téléviseur.

\_\_ Je vais te surprendre mais ce n'est pas pour ça. En ce moment, j'aurais de la difficulté à me rendre acheter un téléviseur. Imagine-toi que j'ai consulté parce que j'avais des vertiges et mon médecin a diagnostiqué une labyrinthite. Je ne savais même pas que ça existait. Il me semble qu'on n'avait pas ce genre de maladies dans mon temps. Aujourd'hui, c'est fou les bobos qu'on nous trouve. La fille de madame Laframboise, tu te rappelles d'elle, Nicole, elle s'est déchirée le plantaire grêle et on lui a dit que c'est pas tout le monde qui en avait un. Et moi qui croyais qu'on était tous faits pareils.

"Et blablabla. Et blablabla. C'est fou ce qu'elle jacasse. Pas moyen que je place un mot." Lucienne soupire, se prépare à entendre la litanie des malheurs de sa mère et ceux de ses voisins.

\_\_ Dis-moi, même si tu n'as pas fait d'études en médecine, une labyrinthite et un plantaire grêle, ça se situe où dans le corps?

"Elle me met encore au défi de répondre. C'est reparti comme d'habitude", se dit Lucienne.

\_\_ Oui, je connais. La labyrinthite est un problème d'inflammation de l'oreille interne et le plantaire grêle, il me semble que c'est dans le pied.

\_\_ 10 sur 10; ça m'aurait bien surpris que ma savante de fille ne le sache pas. C'est pas comme ton frère qui pensait qu'une labyrinthite c'était un muscle et qui m'a dit de ne pas m'en faire parce que l'oreille a moins d'importance qu'un tendon. C'est bien de François; rien dans le tête, tout dans les muscles, termine-t-elle en se mettant à rire méchamment.

Ce rire atteint Lucienne une fois de plus. Elle se rend alors compte que sa mère n'aime pas

plus François qu'elle. Elle hait l'un d'avoir peu de cervelle et l'autre d'en avoir trop. "Rien ne la satisfera jamais". Sa mère poursuit avec une voix de martyr qu'elle possède bien à fond, qu'elle pratique mieux que quiconque.

\_\_ Mais lui, il prend soin de moi même s'il a des moyens limités à cause de sa famille. Lui au moins, il ne fuit pas ses responsabilités familiales.

Lucienne fait la sourde; sa journée l'a tuée et commencer un autre conflit est au-delà de ses forces. Elle doit faire bifurquer la conversation.

\_\_ François fait-il toujours du body-building?

Elle et François se visitent une fois par année et ça suffit amplement à Lucienne qui n'a aucun atome crochu avec son frère. Il vit sa folie en misant sur le culte du corps; les seuls neurones qu'il connaît sont ceux qui transmettent les ordres aux muscles de ses jambes et de ses bras. Leur seul échange touche à des appareils de musculation ou à des revues qui traitent de ce sujet. Lucienne en a fait le tour comme elle a fait le tour des seuls sujets que possède à fond Élisabeth, sa femme, qui se résument à la mode, la coiffure et l'esthétisme.

Lucienne, quand il lui arrive de penser aux vivants de sa famille et d'avoir pitié, c'est à Frédéric, son neveu de quatorze ans, qu'elle réserve ses pensées de commisération. La seule façon qu'a trouvé son inconscient pour fuir la réalité d'un père acharné de culturisme et d'une mère Barbie a été l'obésité. "Le prochain suicidé de ma si noble famille, c'est lui, et dans pas grand temps. Je me demande même comment il a pu tenir si longtemps." La réponse de sa mère ne la surprend pas.

\_\_ En ce moment, François en fait une surdose, il prépare les championnats régionaux, il espère les gagner une deuxième fois et aller aux nationaux.

\_\_ À part ça, comment vont Élisabeth et Frédéric?

\_\_ Parle-moi en pas! J'ai dit à François qu'il devrait parler à sa femme. Pour quelqu'un qui

dépense une fortune à soigner son apparence, elle laisse son fils se gaver autant qu'il peut au lieu de l'obliger à avoir une vie saine. Ça pas de sens! À son âge, cet enfant a déjà vingt kilos de trop et Élizabeth fait comme s'il n'y avait pas de problème. Je l'avais bien dit que c'était pas le genre de femme qu'il fallait pour François, mais on sait bien, c'est aux murs que je parle.

Une envie forte prend Lucienne de demander à sa mère pourquoi c'est seulement Élizabeth qui est la fautive de l'état de Frédéric, mais sachant d'avance la réponse qui lui sera faite, elle préfère s'abstenir.

\_\_ Je cesse de parler d'Élizabeth sinon tu vas encore dire que je fais des commérages de bas étage. Ce sont mes vertiges qui me donnent des craintes parce qu'ils me prennent à l'improviste. Imagine-toi que l'autre nuit, en descendant à la salle de bain, un vertige m'a pris et j'ai déboulé les escaliers. J'ai bien cru que ma dernière heure avait sonné. Juste de t'en parler, j'ai des frissons partout. Si ton père aussi avait construit une salle de bain au deuxième comme je lui ai souvent demandé, mais non, monsieur disait qu'une seule, c'était assez pour une famille de quatre. Lui et ses économies de bout de chandelle! Tu te rappelles la fois que...

Lucienne se dépêche de mettre fin à la diarrhée d'insultes que sa mère se prépare à cracher.

\_\_ Pourquoi tu ne couches pas dans l'ancienne chambre de François qui a l'avantage d'être au premier?

\_\_ Jamais! Ma fille, tu sauras que j'ai toujours couché dans le même lit que ton père et c'est pas parce qu'il est mort que je vais désertier le lit conjugal. C'est pas mon genre! Moi, je respecte les morts.

Lucienne doit se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire; c'est à croire que sa mère n'analyse jamais aucune des phrases qui sort de sa bouche.

\_\_ Tu viens me voir quand? Attends-tu que je sois chez Leblanc et Fils pour venir?

Leblanc et Fils étant les croque-morts d'Amos, c'est encore pour elle une raison de rire

sournoisement. Lucienne attend patiemment que s'éteignent les derniers hoquets.

\_\_ Peut-être plus vite que tu ne crois. J'ai besoin de souffler un peu. Je vais regarder si je peux, cette semaine, annuler ou déplacer des rencontres et je t'appellerai. On ira acheter ton téléviseur ensemble. Ça te va?

\_\_ Tu ne me donnes pas de date.

\_\_ Parce que je ne peux pas ce soir t'en donner une. C'est pas plus compliqué que ça.

\_\_ J'ai peur de tomber à nouveau.

\_\_ Alors, fais ce que je te dis ou installe-toi chez François le temps que ça aille mieux.

\_\_ J'ai jamais rien demandé à personne, je vais pas commencer à mon âge.

\_\_ C'est faux, maman! Tu ne demandes jamais rien directement mais tu obliges indirectement. C'est ce que tu es encore en train d'essayer de faire avec moi.

\_\_ Tes grandes théories, garde-les pour celles qui te paient. Moi, je suis ta mère et si tu étais une fille dans le vrai sens du terme, je n'aurais même pas à te solliciter un petit service.

Lucienne est outrée. Sa mère appelle un petit service le fait d'avoir à arrêter de travailler.

\_\_ Si tu penses que ma vie t'appartient parce que tu m'as sortie de tes entrailles, eh bien, tu te trompes, rétorque-t-elle d'une voix dure. Je t'ai dit que je réfléchirais cette semaine à une possibilité de partir, c'est ce que je vais faire, un point c'est tout. À moins que tu ne préfères que je laisse tomber? Bon, je dois aller travailler sur quelques dossiers avant de me coucher, termine-t-elle d'une voix plus adoucie.

\_\_ C'est toi qui le sais, Lucienne. Je te laisse et j'attends ton appel. Bonne nuit.

Les derniers mots sont sur le mode d'une petite fille qu'on a réprimandée mais Lucienne n'en tient déjà plus compte, accoutumée qu'elle est aux reculades de sa mère quand elle sent que la soupe du bol de sa fille déborde et qu'il y a risque de s'y brûler. C'est ainsi depuis son suicide raté; à croire que ce geste, qu'elle n'a pas été fichue de faire correctement, lui a inculqué des

signaux d'alarme dans le cerveau concernant les limites à ne pas dépasser avec sa fille.

Lucienne n'a qu'une hâte, celle d'être sous son édredon, espérant que l'oubli, dans le sommeil, efface la dernière heure. Elle voudrait l'avoir rêvée mais elle ne l'a pas rêvée; elle a bien couru après une cliente.

\_\_ Bonne nuit à toi aussi.

La toilette est minimale. "À quoi bon et pour qui ces soins journaliers que je me donne mécaniquement? Il n'y a que moi avec moi. Mieux vaut que j'avale un double scotch si je veux arriver à dormir." Son esprit survolté tourne au maximum, une foule de pensées aussi déprimantes les unes que les autres prennent place avec elle dans son grand lit blanc immaculé, tel un lit de jeune mariée.

Le sommeil qu'elle recherche tant ne vient pas, Lucienne retourne prendre un deuxième double scotch qu'elle boit d'un trait. Ce faisant, elle se souvient de tant d'autres nuits semblables à celle-ci, ces nuits où le sommeil bienfaisant la fuyait, lui refusant l'accès au repos comme si elle n'y avait pas droit. Durant les heures interminables de ces nuits, soit que Lucienne masturbait rageusement son corps pour le décharger de toute la colère qui l'habitait, soit qu'elle tentait d'amener son esprit en ondes alpha, cet entre-deux qui lui offrait des scènes oubliées, son cinéma maison qu'elle l'appelait.

\_\_ *T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça!*

"Espèce de maudite salope, trop c'est trop!" Lucienne répète indéfiniment ce jugement de l'adolescente qu'elle était, comme un mantra, une phrase sacrée qui lui apporterait le pouvoir d'ouvrir enfin les vannes de ce souvenir sans conclusion. Elle sent viscéralement que celui-ci va changer son proche avenir. Elle doit l'appeler de la même façon qu'elle appelait sa grand-mère, sa seule alliée dans ce monde de déséquilibrés dans lequel elle avait gravité, subi les effets pervers.

*\_\_ T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça! T'es même pas capable de faire ça!*

"Espèce de maudite salope, trop c'est trop!" Le père de Lucienne, revenu par hasard, avait trouvé sa femme, les veines ouvertes, couchée dans la baignoire et du sang partout. Le médecin lui avait dit que dix minutes plus tard, le suicide aurait réussi. Lucienne se promenait sur la rue principale d'Amos durant ce dernier été qui la verrait dans cette ville.

Lucienne se rappelle et fait revenir à elle l'odeur et le poids des deux haines qui s'affrontaient dans la salle de bain familiale où elle s'enfermait souvent. L'odeur du sang, qu'une chienne bien dressée perçoit mieux qu'un humain, Lucienne la hume enfin aux petites heures du matin et ça la mène tout droit vers les dernières images de ce cauchemar qu'elle traîne depuis près de vingt ans.

*... Je n'entends plus ma mère qui excite la chienne en moi. Elle a réussi; surtout, ne jamais me dire que je suis incapable. Je suis dans un état second où je n'ai plus qu'une seule idée : celle de faire taire à jamais cet ersatz de mère.*

*Je lui dis de s'étendre dans la baignoire. Je mets le bouchon et je fais couler de l'eau. Je lui tranche l'artère de la main gauche. L'eau se colore mais ça ne gicle pas tout partout car je lui tiens le bras sous l'eau. Je comprends que ça va être long. Elle semble le comprendre aussi et me montre son bras droit. Je reprends les ciseaux et tente de recommencer mais la colère meurtrière m'a quittée aussi rapidement qu'elle est venue et je n'ouvre que quelques veines.*

*Ce que je veux maintenant, c'est partir, ne plus regarder, ne plus participer à ce carnage. Ce que je veux maintenant, c'est qu'elle crève sur-le-champ. Je la laisse dans ce sang qui n'a jamais été le mien.*

Immobile, telle une gisante, Lucienne revit enfin la scène complète et les mêmes émotions violentes la secouent de partout. Elle a voulu tuer sa mère et elle aurait réussi si le hasard ne s'en

était pas mêlé. Mais pourquoi a-t-elle oublié un geste de cet ampleur? Et sa mère? Se souvient-elle que sa fille désirait tant l'effacer définitivement de son monde ou ne se remémore-t-elle que sa seule envie de mettre elle-même fin à ses jours?

La psychologue sait combien la force d'une haine peut tout balayer sur son passage effaçant la mémoire comme certaines drogues psychotropes le font. Les salles d'audience sont remplies de coupables qui ne se rappellent rien sauf un trou noir dans lequel ils ont été aspirés.

Maintenant qu'elle sait réellement ce qui s'est passé, Lucienne en veut à son père d'avoir été le grain de sable dans l'engrenage. Pourquoi a-t-il réagi rapidement, lui, si lent d'habitude? Sûrement pas par amour. Ce mot n'a jamais existé dans le vocabulaire de la famille; interdépendance, oui, mais amour, non.

Lucienne trouve la réponse : son père était un faible et, comme tous les faibles, il rêvait la vengeance plutôt que de l'assumer. S'il avait attendu avant de contacter des secours, il aurait été incapable d'affronter les autorités et aurait passé aux aveux, leur avouant qu'elle était encore vivante à son arrivée mais qu'il avait tardé à les appeler. Son père aurait été dans la merde jusqu'au cou. Lucienne appelle cela de l'honnêteté inutile qui ne fait du tort qu'à la personne qui s'y adonne. Les autorités ne s'encombrent pas de nuances; elles n'en ont pas le temps ou elles n'en voient pas l'intérêt. C'est ainsi. Un dix minutes à attendre avant d'agir et c'est une charge au criminel pour négligence; que la victime ait voulu se tuer ne change rien.

Elle avait donc réussi le meurtre parfait, et cela, sans le savoir. Ces journées où elle aurait pu se dire qu'elle avait berné le monde, en exterminant aussi facilement sa mère, sont autant de journées qu'elle a perdues pour la paix de son âme.

Lucienne ne tient plus en place; il lui faut bouger et faire n'importe quoi pour empêcher son cerveau d'atteindre le point de rupture fatal. Quand elle était petite et se vivait ainsi, elle s'automutilait sur les bras ou le ventre, préférablement le ventre parce que ça ne se remarquait

pas. Mais ça fait longtemps qu'elle ne recourt plus à cette solution enfantine pour dévier la douleur de son esprit.

Lucienne va à son atelier, espérant trouver une peinture à finir qui lui permettrait d'évacuer les émotions emprisonnées. Son cœur pompe de petits coups saccadés. Elle fait le tour de ses esquisses, ne trouve pas celle qui retient assez longtemps son regard pour qu'elle puisse extirper ce qui bouillonne en elle.

De dépit, Lucienne se rend dans son bureau, s'assoit dans le fauteuil qui a comblé son orgueil des années durant. Elle tente de forcer sa mémoire à lui redonner des images de sa puissance comme thérapeute. La frustration la gagne d'être incapable de faire taire les pensées immondes dont sa tête est imprégnée.

Deux visages tournent autour de Lucienne: celui de sa mère et celui de Claude. Le dernier regard et les dernières paroles de Claude se confondent dans sa tête avec le regard et les paroles de sa mère. Le "T'es même pas capable de faire ça" de sa mère se change en "T'es même pas capable de me soigner" de Claude, et le regard que les deux femmes portent sur elle est chargé de mépris.

La rage, l'impuissance et le ridicule, tous ces états dont elle a la chienne reviennent l'ébranler. Elle est incapable de les chasser et doit supporter le ramdam qu'ils font dans son corps, charriant leur poison à plus de deux cents battements minute. Lucienne, affolée, cherche une échappatoire autour d'elle.

Elle se dirige vers le mur de droite, décroche le tableau qui représente la famille d'aigles. Elle l'apporte dans son atelier, prend un pinceau, prend ses couleurs de base et commence à en mélanger quelques-unes pour retrouver au mieux les couleurs d'origine de l'aiglon blessé, celui du coin qui fixe la tribu auquel il appartient.

Cet aiglon impuissant, ridicule et qui n'a que le regard pour contenir sa rage, Lucienne lui

dessine un envol superbe qui mène directement son bec et ses pattes à l'attaque de la mère qui l'a abandonné. Ayant ainsi déversé ce qui l'habite, Lucienne rapporte le nouveau tableau à sa place et retourne se coucher avec ce qu'il faut de tranquillité pour dormir enfin. L'acte de peindre, de donner forme à l'informe l'a empêchée une fois de plus de déraiper. Mais pour combien de temps encore?

C'est le lendemain, après deux séances ennuyeuses de thérapie avec des clientes quelconques, dont madame Rielle, une manipulatrice de bas niveau, envieuse à souhait, Lucienne la surnomme madame Ruelle, que la décision de partir lui vient, immédiate, impérieuse et sans délai.

Pour où? Lucienne ne le sait pas trop, mais c'est en écoutant la Ruelle déverser son fiel et son hypocrisie que le besoin de revoir la maison familiale, et surtout, la salle de bain, s'est fait sentir. Elle saurait alors si tout est vrai ou une invention de son esprit de plus en plus épuisé. Oui, elle pourrait se rendre à Amos et de là aller plus au nord jusqu'à la Baie James. Elle qui aime tant conduire sa Mercedes pourrait rouler des heures durant et s'efforcer dans ces solitudes désertées depuis des années de reprendre possession de ce contrôle que plusieurs de ses collègues lui envient et qui lui fait maintenant cruellement défaut.

Lucienne, excitée par son proche départ, termine sa journée et appelle ses clientes pour remettre leur rendez-vous à la fin mai, ce qui lui donne une dizaine de jours bien à elle. Deux jours avec sa mère seront suffisants; elle ira avec elle lui choisir un téléviseur. Une fois ses obligations familiales remplies, elle prendra le champ pour ne plus revenir dans cette petite ville qui ne lui a laissé que de l'amertume et de la rage au coeur.

Après avoir soupé de sushis qu'elle commande par téléphone, Lucienne termine tranquillement sa bouteille de saké en écoutant du chant grégorien. Son corps imbibé d'alcool chaud lui envoie des signaux qui ne la trompent pas. À travers sa petite culotte, son majeur

s'active sur son clitoris et lui procure une satisfaction rapide mais qui la laisse sur sa faim, au point qu'elle se demande si elle n'appellera pas Martin. Mais avant tout, elle doit appeler sa mère pour la prévenir de son arrivée prochaine.

La sonnerie s'éternise. Sa mère aurait-elle pour une fois suivi son conseil et être allée chez son frère?

\_\_ Oui...

La voix de sa mère est ensommeillée; Lucienne regarde l'heure à sa montre, s'aperçoit avec stupéfaction qu'il est près de minuit. C'est vrai qu'elle a mangé vers dix heures.

\_\_ C'est moi.

\_\_ T'as vu l'heure qu'il est, ma fille! J'ai encore failli tomber dans l'escalier tellement je croyais qu'il était arrivé un accident à François.

\_\_ Pourquoi seulement François? À moi aussi, il pourrait arriver quelque chose.

\_\_ Il t'arriverait une urgence que je ne sais même pas si tu t'arrangerais pour me le faire savoir.

\_\_ Quand même! Je trouve que tu exagères. Mais laissons cela de côté. Je t'appelle pour te dire que je serai à Amos vendredi. J'ai besoin de repos et j'ai réussi à remettre des rendez-vous.

\_\_ Là, tu me fais plaisir, surtout que tu seras là pour mes soixante-huit ans. François m'a invitée comme à chaque année et me fera le repas que je veux. Cette année, j'ai choisi du lapin aux pruneaux.

Heureusement que sa mère parle de son anniversaire car Lucienne l'aurait oublié. Elle calcule rapidement, ça tombe dimanche, la journée où elle voulait partir vers le nord.

\_\_ Ne prévoyez rien pour moi, je pensais vous quitter dimanche.

\_\_ Si je comprends bien, c'est un aller-retour comme d'habitude. Il me semble t'avoir dit que j'avais des vertiges et besoin d'aide. On dirait que je m'adresse à un mur.

\_\_ Écoute, maman, on discutera de tout ça quand je serai sur place. En attendant, va te recoucher

et essaie de te rendormir. À bientôt.

C'est une fin de non-recevoir et c'est ainsi que le reçoit sa mère. Elle laisse transparaître toute sa hargne dans sa voix.

— C'est ça! Tu me réveilles sauvagement puis tu me dis de me rendormir comme si ça allait de soi à mon âge. À cause de toi, ma nuit est fichue; pour me dire ce que tu m'as dit, tu aurais pu attendre jusqu'à demain matin, il me semble, mais non, tes désirs sont des ordres comme ça a toujours été.

Lucienne en a assez, décide de mettre fin à cette conversation stérile.

— Le Québec est grand, j'ai presque envie de me diriger ailleurs. Qu'en penses-tu?

— Tu arrives vers quelle heure vendredi?

— Vers le milieu de l'après-midi. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

C'est facile maintenant de lui clouer le bec, ça m'était impossible avant, se dit Lucienne en ramassant son peu de vaisselle sur la table du salon. On joue à qui aura le dernier mot ou la flèche la plus empoisonnée mais je l'ai eue comme professeur et je suis une élève douée qui retient bien les leçons, eh bien, c'est moi maintenant qui mène le jeu. Et le jeu va se jouer à ma façon!

Il est huit heures lorsque Lucienne se réveille. Il fait beau, une journée idéale pour conduire. Elle va chercher les trois quotidiens sur sa galerie et se prépare un déjeuner consistant. À la une de La Presse et du Devoir s'étale un autre scandale politique dont les parties d'opposition font leurs choux gras. Pendant plusieurs jours, les journalistes seront occupés et noirciront leurs colonnes de faits, d'aveux, d'analyses et d'opinions; ils referont le monde jusqu'au prochain scandale.

Lucienne tasse les deux journaux et regarde la une du Journal de Montréal qui ne fait jamais dans la dentelle : les gros titres, quand ils sont écrits sans fautes, accrochent l'œil et tirent

des lecteurs diverses réactions qui vont du rire aux larmes.

La photo de la première page la fige sur place; Claude Racine est encadrée par deux hommes. Lucienne lit le titre :

### **Sa mère enterrée, elle vient avouer l'avoir aidée à se suicider**

Claude Racine, jeune femme de vingt-huit ans, s'est rendue hier aux policiers qui avaient enquêté sur le décès de sa mère, Claudette Racine Deschamps. Ceux-ci avaient conclu au suicide après l'avoir interrogée.

Vendredi dernier, Claude Racine, en entrant chez elle, a trouvé sa mère morte et a appelé le 911. Les détectives Paul Chassé et Louis Raté sont allés sur place et ont trouvé une seringue encore fichée dans le bras de la victime.

La fille a dit aux enquêteurs que sa mère, âgée de cinquante-six ans, souffrait depuis neuf mois de la maladie de Charcot, une affection fatale. Enseignante à l'université et à la retraite depuis un an, madame Racine Deschamps ne cessait de dire que c'était comme si elle avait reçu un verdict de mort. Elle s'est mise à lire sur la sclérose latérale amyotrophique en ne retenant que le pire.

Il y a un mois, sa fille Claude, après une rupture amoureuse, est retournée vivre avec sa mère. Durant ce mois, la santé de sa mère s'est détériorée et celle-ci lui a demandé à plusieurs reprises de ne pas la laisser amoindrie et dans l'incapacité d'agir s'il survenait une crise soudaine.

Vendredi dernier, au retour d'un rendez-vous, Claude, qui a le diabète, a trouvé sa mère dans sa chambre avec une de ses seringues remplie d'insuline à la main. Elle a tenté de la convaincre de renoncer à poser le geste fatal en lui disant qu'elle l'aiderait jusqu'à la fin mais sa mère ne voulait rien entendre; des rires et des pleurs spasmodiques, liés à la maladie, secouaient fréquemment son visage et elle répétait sans arrêt que c'était

assez.

C'est alors qu'elle a tenté de s'injecter l'insuline mais sans y parvenir à cause de spasmes dans la main. "Aide-moi", ne cessait-elle de supplier sa fille; "Si tu m'aimes comme je sais que tu m'aimes, tu vas poser le geste que je ne peux pas faire. Personne ne le saura; mon médecin sait comment je suis déprimée et il le dira aux policiers."

Claude a donc posé le geste pour sa mère et c'est effectivement ce qui s'est passé, l'enquête a conclu au suicide. Alors pourquoi se rendre aux policiers? Remords ou autre chose? C'est ce que le procès nous dira. "J'ai agi par amour" ont été les derniers mots de Claude aux enquêteurs.

Lucienne est estomaquée, d'autant plus qu'il y a un encadré où la soeur de Claude affirme que sa mère n'aurait jamais posé ce geste parce qu'elle était catholique. Assez vache comme coup bas, se dit Lucienne qui regarde longuement le beau visage de Claude; tu aurais mieux fait de te la fermer, c'est ta soeur qui va te couler.

Le peu que sait Lucienne de Claude est suffisant pour qu'elle sache que celle-ci raconte les faits comme ils se sont réellement passés. Claude saura bientôt que l'honnêteté a peu de poids dans un procès et que la justice n'est plus qu'un mot qu'on apprête à toutes les sauces. Si elle était Claude, elle jouerait la carte politique du suicide assisté et amènerait le procès sur la place publique. Claude le fera-t-elle? Lucienne en doute et croit plutôt qu'elle était incapable de vivre avec ce secret. C'est la seule raison qui l'a amenée au poste de police. Et moi qui lui avais mis l'envergure d'une meurtrière! Mardi dernier, elle m'aurait sûrement avoué son geste en pleurant, me demandant quoi faire. Que lui aurais-je suggéré? De se taire bien sûr, de ne pas courir après les ennuis qui viendraient forcément si elle révélait son rôle dans le suicide de sa mère. Après tout, c'était le souhait de cette dernière qui était incapable de poser le geste et c'est l'amour, non la haine, qui a enfoncé l'aiguille dans la veine. Moi, Claude, c'est la haine qui a tranché l'artère ce

matin si lointain maintenant, trop lointain.

Lucienne regarde une dernière fois le visage qui l'attirait tant. Elle ne le verra plus que dans les journaux. Elle termine son café, range rapidement la cuisine, fait ses bagages et prend la route.

Rien ne la presse et dès Saint-Jérôme, Lucienne quitte l'autoroute pour les chemins de campagne. Dans l'habitacle retentit des quatre haut-parleurs "Carmina Burana"; ces chants profanes ont toujours conduit Lucienne à l'extase, surtout le chant "Estuans interius" (Dévoré de rage) qu'elle chante en latin. Plus défile la bande blanche de la route, plus elle est habitée des dernières paroles de ce chant : morte est mon âme, ma peau seule m'importe.

Arrivée en fin d'après-midi à Mont-Laurier, une ville qu'elle a toujours appréciée, Lucienne y fait halte. À cette période de l'année, elle n'a aucune difficulté à trouver un bed and breakfast. Elle s'y inscrit pour une nuit et repart aussitôt pour Ferme-Neuve jusqu'à un bistrot au bord d'une magnifique rivière. Lucienne est surprise d'y voir tant de monde, elle questionne la femme qui semble être la propriétaire.

\_\_ C'est grâce au camp de créativité à Mont-Laurier. On y donne des ateliers de peinture et d'écriture. Tous les gens que vous voyez ici sont peut-être de futurs artistes, qui sait?

Lucienne, qui cherche le calme par-dessus tout, hésite à rester. À la table la plus proche de la sienne, on parle de toutes les émotions que dégage un simple dessin et comment, d'un déclencheur, mûrit une idée. S'ils savaient comme ils ont raison, un rien du tout peut profondément changer une vie. Une serveuse passe tout près et Lucienne lui fait signe.

\_\_ Je vais prendre un petit pichet de sangria.

Lucienne paie, laisse un généreux pourboire et la serveuse s'épanche en remerciements qui la laissent de marbre. Ne va-t-elle pas sous peu acheter à sa mère, qui lui bouche l'horizon, un téléviseur de plus de mille dollars? N'est-elle pas une bonne fille? Ne va-t-elle pas, par ce voyage,

récupérer le pouvoir et la puissance qu'il faut pour mener le troupeau qui ne cesse d'envahir son bureau?

Lucienne sirote tranquillement sa sangria et note que c'est l'une des meilleures qu'elle ait bue. La rivière qui coule devant ses yeux lui rappelle son Abitibi, une des plus belles régions du Québec. De ne plus y revenir lui fera mal. Lucienne quitte le bar plus éméchée par sa décision sans retour que par la sangria. À Mont-Laurier, elle passe une soirée où la bonne chair la comble et une nuit où le sommeil l'énergise.

Lucienne, après des kilomètres de route, stoppe sa toute nouvelle Mercedes devant la maison de son enfance; sa mère, qui a entendu le bruit du moteur, est à la fenêtre du devant et applaudit au spectacle de la voiture de luxe de sa fille. Elle sort en trottinant trop vite, Lucienne la voit tenir la rampe, se passer la main devant les yeux comme si elle cherchait à retrouver son équilibre. Sa mère ne lui a pas menti sur sa condition physique.

\_\_ Ma fille, viens m'aider à retourner dans la maison, j'ai encore un de ces vertiges qui m'as pris. Quelle belle voiture tu as, tu vas épater le voisinage.

Lucienne la soutient jusqu'au salon et ressort chercher ses bagages. Il est deux heures et ce qu'elle voudrait serait d'amener souper sa mère à Rouyn et lui acheter son téléviseur. Mais le voudra-t-elle dans l'état où elle se trouve? Lucienne doit la convaincre à tout prix que ce sera une belle soirée. Elle pense y arriver en jouant sur son orgueil de se promener dans une voiture de luxe, de choisir elle-même le modèle et la grosseur de son téléviseur.

\_\_ Que dirais-tu d'une soirée à Rouyn pour ton anniversaire. Je t'invite à souper, des fruits de mer, toi qui en raffoles.

\_\_ Tu n'as pas l'air de comprendre mon état. Tu as bien vu pourtant que je suis déséquilibrée. Je n'ai pas sorti de la maison depuis que j'ai cette foutue maladie. C'est François qui s'occupe de tout. Une chance que je l'ai celui-là.

Lucienne va pour lui répliquer qu'une inflammation de l'oreille n'est pas une maladie mais elle se retient. Elle décide de ruser.

\_\_ C'est à ta convenance. On va rester ici. Je me faisais un plaisir de t'amener choisir un téléviseur et le faire livrer ce soir même. Mais je comprends ta crainte à sortir; même si je t'accompagne, on ne sait jamais ce qui peut t'arriver comme accident. Mieux vaut jouer de prudence, tu as raison. C'est moi qui m'emballe trop. Je vais aller voir ce que je peux préparer à manger.

Lucienne se dirige vers la cuisine mais n'a pas le temps d'y entrer que sa mère est sur ses talons.

\_\_ Au diable la peur! Je ne suis quand même pas grabataire. Tu es venue spécialement de Montréal pour me fêter. C'est pas gentil pour toi, on dirait que j'ai perdu mes grandes manières. Si tu le veux toujours, on y va et tu me serviras de garde-fou.

Un rire saccadé jaillit de la bouche de sa mère. Lucienne s'attend à une vacherie qui ne tarde pas à venir.

\_\_ Garde-fou, ça te connaît bien ma Lulu!

Lucienne, quand elle entend ce surnom qu'elle a toujours détesté, demeure interdite. Les mains lui démangent d'étrangler le cou décharné qui tremblote. Pour être sûre de bien les retenir, elle les cache dans les poches de son pantalon et se force à rire comme seule réponse à sa mère.

\_\_ Tu me laisses le temps de me pomponner un peu?

Lucienne, qui a peur de parler et d'entendre sa haine se déverser par le seul truchement de sa voix, fait signe que oui et se dirige vers le salon. Rien n'y a changé, les mêmes choses aux mêmes places; ce soir, le vieux téléviseur sera remplacé par un neuf et témoignera de l'affection de Lucienne pour sa mère.

Celle-ci revient, pue le Coty, son visage est trop maquillé. Lucienne, redevenue très calme,

ne fait aucune remarque. Elle aide sa mère à descendre les marches, à monter dans sa voiture. Pour éviter son verbiage, elle a apporté un CD d'Édith Piaf et le fait jouer.

Au magasin, sa mère est aux anges; elle a le téléviseur qu'elle veut, un Sony grand écran. Un problème de livraison se pose car selon le vendeur, la livraison se fera lundi. Pendant que sa mère est dans la salle de montre, Lucienne argumente avec le vendeur en lui disant que c'est un cadeau de fête. Rien n'y fait jusqu'à ce qu'un billet de cinquante passe d'une main à l'autre.

Au restaurant, elles commandent, l'une des langoustines, l'autre des cuisses de grenouille qu'elles se partagent. Lucienne écoute avec une patience d'ange les commérages, les critiques et les commentaires de sa mère sans faire de vagues et se félicite intérieurement de son attitude.

Une fois à la maison, Lucienne enlève le vieux téléviseur, fait de la place pour l'autre. Elle termine tout juste lorsqu'arrivent les livreurs; deux billets de vingt convainquent les deux hommes d'installer l'appareil et le tour est joué. Sa mère, qui a enfilé sa vieille jaquette de nuit, s'amuse à zapper comme une possédée. Lucienne se perd dans ses pensées. Elle examine le long escalier qui mène au premier, se rappelle les nombreuses chutes qu'elle y a faites, enfant. Avant de se coucher, elle offrira à sa mère de la réveiller s'il lui faut descendre l'escalier. Un sourire fugitif illumine son visage.

Un bien-être l'envahit qu'elle a rarement eu. Elle est soudainement fortement secouée par les mains impatientes de sa mère et quelques secondes s'écoulent avant qu'elle ne reprenne pied dans le présent.

— Tu dors ou quoi! Je dois aller dans ma chambre prendre quelque chose. Depuis que nous sommes revenues, tu flottes dans tes nuages comme quand tu étais petite. Il serait grandement temps que tu reviennes au sol. Tu dois m'aider à monter et à redescendre l'escalier. Dépêche-toi, voyons!

Les prunelles de sa mère sont comme celles d'antan et sont posées, sans échappatoire

aucune, sur le visage de sa fille. Un bref moment, la crainte que Lucienne a toujours eue de cette femme refait surface et la paralyse. Puis, elle se lève, docile.

Pendant que Lucienne lui tient le bras, sa mère ne cesse de l'asticoter sur son inutilité. À chaque marche qu'elles montent, madame Berger rabâche son insatisfaction. Sur le palier, elle décoche une autre flèche.

\_\_ Ton respect pour ta pauvre mère se résume à ta capacité de payer qui est énorme, je dois le dire, mais t'es même pas capable d'un geste tout simple comme celui de me tenir correctement le bras. T'es même pas capable...

Sa mère n'a pas le temps de finir que Lucienne la fait pivoter brusquement, la regarde féroce dans les yeux. L'aiglon blessé fixe sa proie et s'apprête à la déchiqueter.

\_\_ Je suis capable de beaucoup mieux que ça. Regarde bien les dernières choses que tu verras de ce monde. Je ne suis venue que pour faire ce geste. Espèce de maudite salope, trop c'est trop!

D'une forte poussée dans le dos et d'un croc-en-jambe, Lucienne catapulte sa mère dans l'escalier. Elle la retrouve en bas, le cou désarticulé comme un vulgaire poulet. Elle a envie de lui cracher dessus, mais elle a mieux et plus urgent à faire : concocter une rapide mise en scène crédible et téléphoner à la police. Onze coups sonnent à la vieille pendule du salon pendant que Lucienne ouvre les draps du lit de sa mère et les éparpille pour faire croire à une levée brusque et soudaine. Cela fait, elle compose le 911 et, en sanglotant, raconte le terrible accident.

Les journées suivantes sont éprouvantes pour les nerfs de Lucienne, surtout lorsque François, en aparté, exige d'en savoir plus.

\_\_ Que veux-tu que je te dise, François? Tu connaissais notre mère autant que moi, son entêtement à faire les choses à sa manière et sa difficulté à avouer ses besoins. Je lui avais pourtant conseillé de coucher dans une chambre du bas ou d'aller vivre chez toi jusqu'à ce que se résorbe l'inflammation de ses oreilles, mais je m'adressais à un mur. Que pouvais-je faire de plus?

François semble douter, mais comme son père, il ne va pas plus loin et accepte ces explications. De plus, Lucienne pressent que la mort de leur mère l'arrange tout autant qu'elle, mais pour d'autres raisons. Elle sait aussi qu'ils cesseront de se fréquenter. Qu'ils soient comme deux étrangers est écrit depuis leur naissance et rien ne pourra y changer.

Une enquête rapide conclut à une mort accidentelle et la famille procède aux arrangements funéraires. Dès le mercredi suivant, madame Berger est mise en terre et va engraisser les asticots. Lucienne accepte sans broncher tous les tracassas qu'amène une mort. Sur la tombe, elle verse même des larmes pour la femme qui n'a pas pu être une mère et s'en retourne vite à Montréal. Sa part de la vente de la maison familiale, Lucienne la laisse à Frédéric, son neveu, en espérant que cet argent puisse l'aider à se sauver du Ken et de la Barbie qu'il a comme parents.

Dès qu'elle ouvre la porte de chez elle, Lucienne entend le téléphone de son bureau sonner, elle se dépêche d'y répondre.

\_\_ Bureau de Lucienne Berger, bonjour.

Sa voix a un ton professionnel. À l'autre bout du fil, elle n'entend que des sanglots saccadés et adoucit sa voix, tel un prêtre qui peut tout entendre.

\_\_ Que puis-je faire pour vous?

\_\_ Aidez-moi, s'il vous plaît, je n'en peux plus. Sinon, je vais éclater et je vais tuer ma mère. Trop, c'est trop! J'en suis aux dernières extrémités.

\_\_ Je comprends ce que vous voulez dire. Lucienne feuillette son agenda. Venez me voir lundi à quinze heures, on en discutera. Ça vous va?

## JE SUIS UN CHIEN QUI RONGE L'OS

---

Je suis un chien qui ronge l'o  
En le rongant je prends mon repos  
Un tems viendra qui nest pas venu  
Que je morderay qui maura mordu.  
(légende franco-québécoise)  
(Le chien d'or, 1736)

## Prologue

\_\_ Nous, membres du jury, reconnaissons l'accusée, Marthe Savoie, coupable de fraude.

Je retiens difficilement le cri de rage qui éclate dans mes entrailles. Je regarde les douze personnes qui viennent d'envoyer ma mère aux enfers et je leur souhaite de vivre un jour un calvaire semblable au mien.

La procureure de la Couronne, une donzelle sortie tout droit d'un magazine de mode, a le sourire carnassier du prédateur qui vient de saisir sa proie et se prépare à l'achever. Elle a requis trois ans ferme pour faire exemple. Elle joue avec son crayon, attendant que le juge prononce la sentence; je le lui enfoncerais bien dans le cul.

Ma mère, debout à la gauche de son défenseur, est prise de tremblements convulsifs. Son avocat, un supposé as des cas de fraude, doit la soutenir pour qu'elle ne s'effondre pas. En la regardant, je comprends pourquoi tant de condamnés à mort font dans leur froc; ma mère n'est pas loin de se liquéfier sur place.

Le juge, un pédant de la pire espèce, a souvent déclaré aux médias que si les femmes exigent d'être les égales des hommes, elles assumeront des peines équivalentes, qu'il n'aurait ni la pitié, ni la compréhension envers le sexe faible qu'avait démontrées son père dans les années quarante.

Nous attendons tous, famille et adeptes de procès, qu'il mette un terme au cérémonial qu'il nous afflige avant de prendre la parole : toux sèche pour s'éclaircir la gorge, jeux de doigts sur sa monture de lunettes, regard arrogant vers l'accusée. Son verdict tarde, il jouit des derniers moments du procès. Ce salaud de juge fait de la salle 3.41 le théâtre de son sacerdoce, il vaut mieux, pour le public comme pour les avocats, se soumettre à sa toute-puissance.

Selon le nouveau Code pénal, les sentences pour fraude sont énoncées immédiatement par le juge.

\_\_\_ Je condamne l'accusée Marthe Savoie à vingt-six mois d'emprisonnement, décrète-t-il enfin. La Cour est levée.

Ce que je craignais le plus vient d'arriver; ma mère sera envoyée à la prison de Kingston en Ontario et non celle de Tanguay à Montréal. Toute une différence pour cette femme de cinquante-six ans qui ne s'est jamais aventurée plus loin que son quartier de la Petite-Patrie. Elle se retrouve au banc des accusés à l'âge et au moment où la plupart des femmes s'occupent de leur carrière, leur ménopause, leurs petits-enfants, leur physique vieillissant, et caetera.

Maman a fraudé ce que l'on appelle maintenant la Solidarité sociale, une atténuation pour ne plus dire BES, BS, aide sociale. Dans d'autres pays, on appelle autrement ce dernier recours qui dépouille insidieusement la personne de sa dignité humaine, qui la renvoie, telle un vulgaire déchet, dans un dépotoir qui menace de déborder.

Le nouveau gouvernement québécois, de droite et majoritaire, a voté une nouvelle loi pour traquer les fraudeurs de la sécurité du revenu; toute fraude qui excède 5,000\$ est jugée au Criminel. Une nouvelle forme de chasse aux sorcières est née de cette économie mondiale qui ferait pâlir les inquisiteurs de Salem.

Cette femme, ma mère, a été conçue sur le modèle des années quarante du Québec. En ces temps-là, la famille validait ton existence en tant qu'individu. Sans famille, pas mariée, tu ne valais pas tripette; il te fallait une colonne vertébrale solide, une grande gueule ou un anticonformisme qui relevait de la démence pour te fichier de ton image sociale.

Ma mère n'avait pas cette colonne, était de la majorité silencieuse à cause de son analphabétisme qui lui faisait honte et tenait en bride sa folie en espérant ainsi ne pas me la léguer.

Enfant unique, née après trois fausses couches successives, j'étais son joyau, sa revanche sur la vie, sa réparation d'avoir marié un des nombreux alcooliques violents de cette époque, finalement mort d'une cirrhose du foie, rongé par sa propre histoire délirante qui l'a rejoint et dévoré.

Dans cette salle, à l'énoncé de cette injustice, en regardant ma mère qui a baissé les bras -- a-t-elle pu jamais les lever, sauf pour me prendre? --, je sens combien je suis la somme de deux histoires mortifères qui se sont enchevêtrées pour enfanter un monstre que l'humanité voudra vomir de sa mémoire collective. Je suis ce monstre et je vous donne ici accès à ce journal de bord que j'écris au fur et à mesure de la vengeance que j'ourdis en silence.

Ma mère quitte la salle, menottée, soutenue par deux matrones. Son regard vient se poser sur moi, c'est le dernier, nous le savons toutes les deux. Regard d'éternité des perdants, des moins-que-rien qui crient "chute" pour qu'on les laisse en paix. Elle ne fera pas appel, moi non plus. Dans la balance de la justice, nous n'avons pas les kilos superflus pour la faire pencher de notre côté.

De mes yeux qui la regardent une dernière fois, je la remercie d'avoir été, même si elle a peu été; je me prépare à l'indicible vengeance qui sera la mienne. Je quitte le Palais de Justice.

Je m'appelle Élise Savoie. J'ai trente-trois ans. Depuis l'âge de vingt ans, je travaille comme agente de bureau à la RAMQ, le régime d'assurance-maladie du Québec. J'entre les données personnelles des assurés dans le système. Je vois défiler des milliers de noms, d'adresses, de dates de naissance. Tous ces gens à qui j'attribue des codes deviennent des lettres et des chiffres, ceux qu'on a déniés à ma mère. C'est par eux que j'aurai ma vendetta.

Quand j'arrive dans mon 3 1/2, je nourris ma colocataire à quatre pattes d'une boîte de Fancy Feast. J'ai trouvé cette chatte un soir où la solitude me pesait comme jamais. Elle avait la queue brûlée, sûrement un petit con qui deviendrait psychopathe. Je n'ai jamais compris le plaisir qu'ont certaines personnes à faire du mal à un animal. Il y a tant de choses encore que je ne comprends pas. Ma mère, je la comprends, les jurés, je ne les comprends pas. J'ai soigné la chatte; elle a tellement raffolé des premières boîtes de nourriture que je l'ai appelée Fancy.

Ce même jour, je m'étais fait violence et j'avais abordé un nouveau collègue, tenté de le séduire par des propos décousus, le genre de discours qu'on sort quand on est subjugué par une personne, au point de se vendre à rabais. J'avais raté mon coup et j'étais ridicule, j'en suis sûre. Et le ridicule, côté relations humaines, ça me connaît depuis longtemps! Le nombre de fois où j'ai tenté des aventures a toujours fini en queue de poisson; mon air godiche y est pour beaucoup.

Je devrais pourtant le savoir, je ne plais pas au type de gars qui me plaisent, ceux à la parole facile, à la présentation soignée, ceux qui ne resteront pas longtemps agent de données, qui vont grimper deux par deux les échelons du pouvoir, ceux qui savent jouer dans la cour des grands. Ce n'est pas pour rien que je suis toujours assise sur la même chaise, j'ai cessé de rêver il y a longtemps et je me contente de peu.

J'ai, si on peut dire, le physique des quartiers populaires de Montréal, un physique qui n'est pas facilement interchangeable. C'est mon visage qui ne passe pas, pour les autres, pour moi aussi. Je n'ai qu'un seul miroir; je me regarde rapidement le matin pour m'assurer que rien ne cloche avant de faufiler ma voiture dans le trafic. Le fond de dignité qui m'habite encore, c'est dans les vêtements que je le mets, c'est fou combien je dépense pour allonger mon corps d'un centimètre, lui donner l'allure chic que mon faciès dément.

Mon visage est aussi ingrat que certaines des pensées nocturnes qui cernent mes yeux et mangent mes joues. Moi, qui bois avec modération, ai quotidiennement l'air d'une ivrogne qui relève du verre en trop. Mes paupières tombantes n'ont pas le mystère, l'invite sexuelle qu'elles recèlent chez d'autres, mes cheveux sont revêches à quelque autorité de brosse que ce soit. Mes yeux sont d'un gris délavé, mouchetés de vert : ni verts, ni gris, vert-de-gris. Poids normal, taille normale, pas de cicatrices; tout pour me fondre dans une foule. Anonyme à souhait, je suis. C'est à cause de mon physique ingrat que j'ai appris le détachement par rapport aux gens, à ma vie.

Après m'être servie un espresso de grains jamaïcains, je m'installe à l'ancienne table de cuisine qui me sert de bureau. C'est le fouillis le plus total : les relevés d'impôt voisinent les factures, les nombreux pense-bêtes me rappellent mes rendez-vous et crayons plumes entassent les espaces libres. Des citations que je relève au gré de mes lectures et que je recopie à la va-vite sur des bouts de papier ou d'enveloppe expriment chacune une parcelle de connaissance de l'humanité. Un de mes murs est tapissé de ces pensées qui ne sont pas de moi mais que j'adopte le temps d'en trouver une autre; sous certaines, l'année où je l'ai lue est inscrite. On dirait le parcours d'une personne qui se cherche par les autres ou qui se perd dans les autres, je ne saurais dire.

Je prends le journal de bord que je tiens depuis la journée de mes trente ans, le 17 octobre 1999. Je relis les journées du procès. Dans cette addition de mots, qui amènent des phrases, se dessine déjà un fil conducteur. C'est étonnant comment les mots qu'on aligne devant les

événements qu'on craint. Une partie de moi devait savoir que ma mère paierait pour tous les paumés qui se démènent au travers l'écheveau de leur vie.

*Les douze jurés ne regardent plus ma mère. C'est comme s'ils faisaient abstraction de qui elle est, a été et sera. Pourtant, tous autant qu'ils sont, ils pourraient être à sa place car la vie est une chienne qui peut mordre sans être attaquée. Ils détournent la tête de l'effet miroir qu'ils n'ont surtout pas l'intention d'analyser. Elle est la mauvaise réponse au tableau dont un chiffon, une brosse, effacera rapidement.*

*De huit hommes, de quatre femmes dépend ce qui reste de ma mère. Vu de cette façon, c'est terrible, et le mot est faible. Toute la journée, je les ai eus en point de mire; j'ai vu leur gestuelle, elle ne m'a pas plu, j'ai senti leur prétention de ne pas être de la même engeance inutile qu'est ma mère, j'ai reçu leur dédain pour cette femme brisée qui leur est une épine au pied.*

*Dans leur tête, les neurones suivent une ligne droite; dans la tête de ma mère, les neurones ont toujours chevauché des vagues en dents de scie qui l'ont menée où elle est...*

*Dans ma tête, c'est un tonnerre qui cherche comment jeter sa foudre.*

Je me relis et me rappelle combien ma mère était fière de me voir tracer mes premières lettres, de me voir lire mon premier livre. La victoire sur sa vie, privée du code langagier, était de me voir triompher des signes écrits qu'elle n'avait pu apprivoiser, devant faire comme tous les autres de sa famille et aller travailler en usine.

Elle a mené sa plus dure bataille à propos de mes études contre mon père qui lui débitait sans cesse que je me marierais, que mon mari s'occuperait de ces choses-là comme lui s'en occupait pour elle. Quand je pense à tout le pouvoir que ça lui a conféré sur ma mère, s'il n'était pas mort, j'aurais tué cet analphabète qui jouait si bien à ne pas l'être.

Il lisait, oui, mais laborieusement, je l'ai compris un soir où je lui ai demandé de l'aide pour mes devoirs, un soir où il était moins soûl que d'habitude. J'avais huit ans, ses excuses faciles

m'avaient convaincue qu'il était pire que ma mère parce que lui était malhonnête. Ça fait mal de savoir si jeune ce que vaut ton père.

Dès mon entrée à l'école, ma mère m'a expliqué combien les suites de lettres lui posaient plein d'inconnus mais qu'elle serait à mes côtés pour que ces lettres deviennent miennes, m'ouvrent au monde, me donnent le pouvoir de choisir en connaissance de cause. Elle m'a toujours accompagnée, assise près de moi, silencieuse, inutile, mais présente. J'ai aimé les mots, adopté les phrases, compris les paragraphes pour elle, pour réparer l'injustice qu'elle avait subie sans être en mesure de donner son avis. L'analphabétisme est un assassinat légal.

*C'est bien beau d'écrire que je cherche comment jeter ma foudre, mais ces mots devront avoir un sens, prendre forme, prendre vie. Ils devront endolorir. Cherche Élise, cherche bien ta vengeance pour qu'elle ne soit pas inutile, qu'elle pénètre l'esprit des gens obtus jusqu'à ce qu'ils comprennent dans leur douleur la plus intime qu'on ne rit pas impunément des plus faibles, que ceux-ci ont une dignité et qu'ils demanderont un jour réparation pour toutes les insultes reçues en silence.*

"Sois sage, ô ma douleur, tu réclamais le soir. Le voici, il descend. (Baudelaire)

*Ma mère n'a jamais pu savoir qui était Baudelaire, ce poète maudit, cet écorché des mots. Moi, j'ai pu, grâce à elle, à son désir de réparer par sa fille. Je ne dois pas trahir sa CONFIANCE.*

*Pourquoi ai-je écrit ce mot en majuscules? Pourquoi? Est-ce déjà la foudre qui me mène?*

*Je demande réparation, mais comment. Cherche Élise, cherche, tu n'as pas encore trouvé.*

*Ces huit hommes, ces quatre femmes, il m'est impossible de les retracer. Je n'ai aucun moyen de savoir leur nom. Je me vois mal me rendre au Palais de Justice demander leurs coordonnées.*

*Quand je pense que, sur mon écran, j'ai accès à toute la population adulte du Québec, que je n'ai qu'à taper un nom pour obtenir plusieurs informations, je rage de me sentir aussi impuissante.*

*À quoi me sert de les avoir vus, de les reconnaître sur la rue si je les croise? Vais-je devoir m'en remettre à la chance pour trouver les douze coupables? La chance, cette salope qui n'a jamais voulu coucher dans mon lit, ne se mettra pas soudainement de mon bord. Si je pouvais retracer ces huit hommes et ces quatre femmes, ces vrais coupables, c'est eux que je punirais.*

*Non, ce qu'il me faut, c'est une solution de remplacement qui contentera ma vengeance.*

*Cherche Élise, cherche, toi qui a tant cherché dans les mots l'explication de ta petite vie, renais à autre chose qui comblera ta soif d'absolu. Deviens la rage de ta mère, deviens le marteau de la justice, abats-le sur douze têtes, qu'il n'en reste que de la bouillie.*

Fancy vient d'atterrir sur mon journal et couvre de son derrière mon dernier paragraphe. Je la pousse à un autre endroit de la table, elle revient se placer, cacher les mots que j'ai écrits avec tant de difficultés, comme s'ils appartenaient à une autre que moi. Elle me regarde sans ciller. Je peux échapper à des yeux humains qui clignent constamment, mais je ne peux fuir les yeux d'un chat. Ils sont indéchiffrables, car ils sautent toutes les étapes, vont directement à l'âme, la baignent d'une lueur surnaturelle qui la mollifie, la rendant apte au pardon, ce que je ne veux surtout pas. Je dépose Fancy à terre, lui donne la petite tape qui l'insulte, la fait s'éloigner de moi. Je reprends mon journal.

*Me voilà en train de pleurer toutes les larmes de mon corps; c'est toujours ainsi lorsque je me prépare à une mauvaise action, je la pleure d'avance, ainsi, lorsque je la commets, plus rien ne m'atteint.*

*Assez pour ce soir, journal, il me faut dormir si je veux finir cette semaine qui a si mal commencé.*

Les jours suivants, je m'abrutis à marteler mon clavier, à entrer 60 mots/minute dans la gigantesque Tour de Babel qu'est l'assurance-maladie. Plusieurs fois, j'ai l'impression d'éclater en fragments de shrapnel, ces fragments vont se ficher dans douze paires d'yeux et les énucléent.

Avant le procès, ces gestes répétitifs n'allumaient en moi aucune lueur de rébellion; c'était comme respirer, me laver, me vêtir. Tout a changé, ce procès a tout changé, une ligne directrice se dessine, ne me lâche plus, ne me laisse aucun répit. Mes collègues constatent ce retournement; je ne tends plus la main pour un coup de pouce, un dépannage, un conseil, une écoute. Je me referme sur un monde de visions, cherchant dans celles-ci une réponse à la question que rien ni personne ne peut venir interrompre. Comment faire payer à douze sales gueules les maigres milliers de dollars que ma mère a soutirés d'un système qui change au gré des ministres qui le chapeaute? Ils l'ont rejetée sans même essayer de comprendre sa situation, comme si elle les avait personnellement dévalisés, personnellement insultés.

L'insulte, c'est maintenant moi qui la porte et elle ne paraît pas sur mon visage; elle est si profonde, cette insulte, qu'elle a atteint mon ombre. C'est mon ombre qui répondra au monde, qui cherchera réparation à l'injustice. Ma mère m'a transmis un legs que j'honorerai; je suis de ces femmes qui croient qu'il n'y a pas que les biens qu'on transmette.

De quelques touches, j'extirpe les bénéficiaires, nés le 08 mars, qui devront renouveler leur carte sous peu. Une pensée folle, venue de nulle part, effleure mon esprit, se fraie un chemin. Je l'arrête aussitôt, la bloque dans ma mémoire, la met en réserve pour plus tard, pour le week-end qui viendra dans quelques heures, pour mon journal qui attend patiemment la plume de sa propriétaire.

Je jubile, j'exulte. Je tiens ma réponse.

*Je suis si bien. J'ai soupé à la chandelle : tartare de saumon, vin du Languedoc, indulgent au praliné. L'indulgence, c'est terminé, je viens de la dissoudre dans ma bouche. Fancy va bien aussi, elle se prostituerait pour du saumon. Regardez comment un chat abdique son indépendance devant certains aliments de luxe et vous verrez jusqu'où un humain peut se vautrer pour quelques onces d'amour.*

*Ma mère a perdu son âme dans la fange de mon père parce qu'elle ne pouvait espérer que cela, l'amour de quelqu'un. L'autonomie, l'indépendance, on les lui avait sciées. Grâce à maman, je suis autonome et indépendante. Je ne peux l'oublier; l'oublier, c'est lui cracher dessus, c'est devenir un treizième juré.*

*J'aime noircir mon journal; je fais languir les mots avant de les écrire, je les visualise, je les mélange aux nuages du dehors ou à ceux dans ma tête. J'en suis maître, ils sont mes disciples obéissants. Ils n'ont de chronologie que celle dont je décide, ils n'ont de description que celle que j'imagine, ils n'ont de réalité que celle que j'active.*

*Et c'est bientôt, très bientôt que je trouverai une chronologie, que je vous décrirai, j'espère bien, des scènes où, l'enfer, comparé à cela, vous paraîtra un paradis.*

*C'est bientôt, très bientôt que j'activerai ma réalité. J'ai deux tâches préparatoires à effectuer avant de déchaîner ma foudre.*

*Même le ciel de ce soir est de mon côté : enténébré comme une peinture de Bosch.*

J'ouvre mon ordinateur, me branche sur Internet, vais sur Google et fais une recherche sur le mot vengeance; ce que je trouve me satisfait pleinement. Chaque fois que je navigue, je suis étonnée par cet univers d'informations rapides; Internet, c'est le vrai et le faux confondus, c'est l'intelligence pointue mêlée à la bêtise la plus crasse. L'utilisateur peut choisir, chaque fois qu'il surfe, la vague qu'il prendra. Manès, lui-même, ne saurait où donner de la tête.

Cette fois-ci, la spirale internet sert mes ambitions. Une heure durant, j'imprime et copie; je devrai classer, trier les résultats, j'ai tout le week-end devant moi, je ne doute pas qu'il sera profitable à mon dessein.

*Prends ton temps, Élise, la vengeance est un plat qui se mange froid, un anonyme l'a déjà écrit, le site Citations du Monde te l'a confirmé, petite phrase enchâssée parmi soixante et onze autres contenant le mot vengeance. Un autre a écrit que le plat de la vengeance se mangeait chaud;*

*envoie-les promener tous les deux, conserve le plat, ne t'occupe pas des degrés. Toi, qui t'échinais à traquer dans les livres l'humanité en quelques mots, Internet te les fournit pour la sueur de quelques heures de travail par mois. Vive la technologie!*

*Prends ton temps, Élise, maintenant que tu as trouvé le signifiant douze : deux fois douze heures en une journée, douze apôtres, douze tribus d'Israel, douze jurés, douze...*

*Douze vies en moins sur des milliards, douze grains de sable en moins dans le cosmos, douze étoiles qui ne brilleront plus, douze fils qui seront coupés, douze âmes qui seront jugées pour douze autres que je ne peux atteindre.*

*C'est la loi de la vengeance, mon arme. Ce sera maintenant ma loi. jusqu'à ce qu'on m'arrête.*

*"Le riche a la vengeance, et le pauvre a la mort". C'est Agrippa d'Aubigné qui l'a écrit. Qui était-il? Je n'en ai aucune idée. Je pourrais retourner sur Internet mais je suis trop fatiguée et ça n'a pas d'importance.*

*Sous peu, ce ne sera plus sur un mur que j'écrirai mes citations.*

Le lendemain, samedi, je déjeune en lisant le Montréal du Jour. J'aime bien ce quotidien, ses chroniques, les paroles des témoins de scènes de crimes; j'ai l'impression d'y être, de participer à l'émotion morbide que dégage le drame.

Un article me fait sursauter : le procès d'un chauffard ivre, qui a tué une grand-mère qui faisait sa promenade du soir, s'est terminé avec une sentence de six mois de prison et un permis retiré pour cinq ans. Je suis tétanisée d'indignation; Fancy en profite pour me rafler mon dernier morceau de bacon.

La journée s'écoule lentement, minute après minute, je trace dans ma tête un plan complet dont j'entrevois le point final. Comme en rêve, je visualise le tournant que prendra ma vie; cet article a été le déclencheur que j'attendais pour embrayer, en première vitesse, ma vengeance.

Je suis arrivée au travail une demi-heure avant les autres; ce que je fais ne doit pas être vu par des collègues curieux qui pourraient m'interroger sur la légitimité des demandes que je soumets au réseau de données. J'ai terminé; entre mes mains, je tiens ma vengeance. Ne me reste plus qu'à avoir le même air que d'habitude pour ne pas éveiller de soupçons.

Si je m'écoutais, je commencerais aussitôt. "Pas de précipitation, me dis-je, ton heure viendra. Tiens bon la rampe, la pirouette finale n'en sera que plus réussie." Ma journée se passe comme des milliers d'autres avant se sont passées.

J'ouvre mon journal dès que mes pieds foulent le sol de mon salon.

*N'oublie pas, tu rentres des données, tu sais que c'est l'ensemble qui donne un tout, tu connais l'importance des détails. Il te reste deux semaines pour peaufiner le premier meurtre de ta vie. Ne te lance pas, telle une nigaude, à l'assaut de ce premier rendez-vous avec la mort d'autrui, écris le scénario, sois une metteuse en scène au top de son talent.*

*Qu'est-ce que ça fait de tuer? Vais-je avoir la chienne à la dernière minute? Aurai-je plutôt un plaisir certain, meilleur qu'un orgasme, plus long qu'un orgasme, à répétition?*

*Qu'est-ce que j'écris comme inepties! Je ne tuerai pas parce que j'aime ça, je tuerai par vengeance, le mobile le moins évident dans la liste des mobiles. Les crimes passionnels et les crimes de profit érodent l'humanité; je devrais aussi ajouter les crimes gratuits, genre rage au volant, initiation de gangs, qui deviennent la nouvelle monnaie planétaire.*

*Monsieur Réjean Fontaine, qui ne m'avez fait aucun mal, vous devrez payer pour le juré numéro 1. Si vous avez quelque chose à finir, faites-le maintenant. Né le 21 mars, mort le 21 mars. Douze jurés, douze signes du zodiaque, une équation simple avec laquelle je rendrai injure pour injure. Quelle citation vais-je vous choisir?*

Le 20 mars, je suis prête. C'est pour le lendemain soir, un vendredi. Je sais à quoi ressemble ma victime, monsieur Fontaine. Bel homme aux tempes léchées de gris, célibataire qui sort souvent après vingt-trois heures. Sa maison est retirée, pas de voisins immédiats, localisation parfaite. Ce sera vers neuf heures, à cette heure, on peut encore cogner à une porte et se faire répondre "à qui le p'tit cœur après neuf heures?"

Mes victimes seront toutes célibataires, je ne veux pas laisser des enfants orphelins qui rêveront, peut-être un jour, eux aussi, de vengeance. C'est maintenant que je vois tout l'avantage d'entrer des données, d'en savoir autant sur les gens. Qui pourrait penser que le hasard d'une base de données a accouché d'une meurtrière?

*C'est fait. Je l'ai fait. Moi, Élise Savoie, une petite personne insignifiante, anonyme, sans passé exaltant, avec un présent éteint, un avenir incertain, j'ai réalisé un meurtre comme d'autres réalisent une peinture, écrivent une chanson, inventent un médicament.*

*La liste des productions humaines est vaste mais seuls quelques-uns laisseront leur empreinte à la génération suivante. Jamais avant aujourd'hui, je ne m'étais préoccupée de mon nom, un*

*parmi des milliards; pour la majorité, léguer son nom, laisser sa trace, passe par la multiplication, non pas des pains mais des bouches à nourrir. On ne peut pas être tous des génies mais on a tous la mécanique qu'il faut pour engendrer.*

*Mon empreinte sera autre; la ligne de mon destin en a voulu ainsi. Je suis là, ici et maintenant, pour raconter.*

*Avec préméditation, j'ai cogné à la porte de monsieur Réjean Fontaine; dès qu'il a ouvert, je l'ai assommé avec un pied-de-biche. Je me rappelle que sa tête a fait un drôle de bruit, on aurait dit un fruit qui éclate. Peut-être était-il déjà mort? Je ne saurais le dire; ce sera au légiste de le déterminer avec ce qu'il trouvera du cadavre. J'ai traîné le monsieur dans la pièce la plus près qui se trouvait être le salon.*

*Et là, tout a failli dérapier. C'est étrange de constater à quel point certains détails peuvent accrocher notre regard dans les moments de forte tension; sur le rebord de la cheminée, j'ai vu une plaque et il me fallait savoir, avant de mettre le feu à la maison, ce qu'elle représentait. C'était une plaque honorifique pour avoir sauvé une vie lors d'un feu.*

*M'est alors venu un sentiment de culpabilité, j'aurais voulu ressusciter ma victime; j'ai toujours admiré les pompiers et leur courage. Je me suis penchée vers monsieur Fontaine pour tenter de voir s'il respirait encore, mais les propres battements de mon cœur m'ont empêchée d'entendre les siens.*

*Je ne voulais pas que ce pompier sente les flammes, il les avait trop approchées dans sa vie; qu'elles soient le linceul d'un mort, passe encore, mais pas d'un vivant. Je lui ai donc asséné un deuxième coup sur le crâne.*

*Il reste que tuer c'est tuer, mais je ne suis pas une tortionnaire. La pitié, j'ai connu; même si la vengeance guide mes actes, rien n'empêche un geste de compassion.*

*Pendant que j'arrosais d'essence ce Bélier, le premier des douze signes du zodiaque, signe de feu, j'ai entendu un miaulement; un chat, noir et blanc, un peu trop obèse, venait vers moi. Par chance qu'il s'est montré, sinon il aurait brûlé vif, ce que je n'aurais pu supporter; j'ai déjà écrit dans ce journal combien je déteste le mal fait aux animaux, j'envoie fréquemment des dons à un organisme d'adoption.*

*J'ai appelé le chat, il est venu confiant vers moi, je l'ai pris dans mes bras, l'ai porté à l'extérieur; quelqu'un, les secours ou la police s'en occuperont.*

*D'une simple allumette, j'ai enflammé le corps et conclu mon scénario.*

*Puis j'ai laissé mon signe à l'extérieur pour qu'il soit visible, au cas où la maison brûlerait.*

Le lendemain, mon meurtre a fait la une du Montréal du Jour :

### **Fin tragique pour un pompier**

Monsieur Réjean Fontaine, pompier de profession, a péri hier de la pire façon qui soit pour quelqu'un qui a combattu le feu toute sa vie.

Monsieur Fontaine a été arrosé d'essence puis le meurtrier en a fait une torche. Selon le coroner, il est trop tôt pour savoir si c'est un cadavre ou un vivant que le sadique meurtrier a flambé.

Ce qui est clair, c'est que l'assassin voulait effacer toutes traces de son passage en mettant le feu.

Mais une partie de la maison a échappé aux flammes, parce que, ironie du sort, comme c'était le jour anniversaire de monsieur Fontaine, un ami pompier se rendait chez lui pour le fêter.

Les secours sont donc arrivés rapidement pour éteindre le brasier.

La police pourra-t-elle trouver des empreintes? Rien n'est moins sûr, d'après l'officier interrogé par notre journaliste.

Comme ce sont des pompiers amis qui ont combattu le feu, les émotions étaient très fortes et ne laissaient planer aucun doute sur les pensées qu'entretenaient les collègues de monsieur Fontaine.

"La crapule qui a fait ça, on devrait remettre la peine de mort juste pour lui, a dit le capitaine. Le tenir devant moi, je lui cracherais à la figure". L'enquête nous en dira plus dans les jours suivants.

Lire l'article me procure une sensation que j'ai rarement connue dans ma vie, je rougis, je sens des picotements qui envahissent ma figure. Il va falloir pourtant que je m'habitue à toute cette littérature qui n'est que le début d'une saga. Vite, à mon journal car il y a un élément qui cloche dans cet article.

*Où est ma citation, bordel! Celle que j'ai choisie avec tant de soin sur Internet. Pourquoi le journaliste n'en fait-il aucune mention? Est-ce la police qui retient cet élément? Que veut-elle en faire? Je l'ai écrit avec des mots pris dans des revues, telles Châtelaine, Reader's Digest. J'ai manipulé le tout avec de fins gants de chirurgie; c'est impossible de retrouver la moindre empreinte, le moindre fil d'Ariane qui conduirait un fin limier à la sortie du labyrinthe, car le labyrinthe, c'est moi.*

*Le prochain meurtre est déjà dans ma tête; lundi prochain, je sortirai la victime du réseau de l'assurance maladie, dans son cas, l'assurance mort.*

*Ne prends pas la mouche, Élise, tout le zodiaque y passera, aucun policier ne peut deviner ton schéma puisqu'il t'est apparu par hasard, commandé par ton destin.*

*Monsieur Fontaine, vous avez eu la malchance de naître le premier jour du signe du Bélier. Étiez-vous impulsif, aventureux? J'imagine que oui si vous étiez pompier. Avez-vous la tendance infidèle qu'ont les gens de ce signe? Il faut toujours les étonner ces grands enfants qui ont oublié de grandir, qui réagissent au quart de tour sans réfléchir aux conséquences. Signe bon enfant pour qui la vie est un jeu, vous étiez mon opposé dans le grand cercle du zodiaque, ce côté que je n'ai pas et que je vous envie.*

*Les contraires s'attirent, monsieur Fontaine, dans une autre vie, nous aurions pu faire un bout de chemin ensemble, qui sait? Dans cette vie, vous étiez le mauvais numéro, celui que j'ai tiré du réseau, pour satisfaire une soif de vengeance à laquelle je m'habitue comme une partie du couple s'habitue à l'autre par peur de se retrouver face à elle-même.*

*Où est ma citation, bordel! Je l'ai pourtant agrafée à un arbre. C'est ma clé de voûte, ma signature. Est-ce un mauvais tour du destin, comme de naître d'un père menteur, alcoolique et d'une mère analphabète? Que dois-je faire? Dis-le moi, journal, dis-le moi..*

Je laisse mon journal en plan car je sais ce qu'il faut que je fasse. Je dois écrire au courrier des lecteurs du Montréal du Jour. Je prends une feuille blanche, l'essuie, mets des gants, rédige.

A celui qui couvre les faits d'hiver,

Le meurtre de monsieur Fontaine, je peut en parlé parce que sait moi qui l'é commi. La police tais des choses. Il y a des maux que j'ai lessé. "L'homme révolté ne veut pas nécessairement le mal de l'autre. Son désir de vengeance peut être une protestation contre un désordre, une excitation pour le maintien de la justice du bien." et "Je suis un chien qui ronge l'o".

Demandé a la police si elle a trouvé.

Je sors poster ma lettre; au moment où elle glisse dans la fente, je sais que je me suis trompée. Écrire au son comme une personne analphabète était une grossière erreur. Quelle gourde, je me dis et me redis.

Au contraire, je dois revendiquer ma connaissance des mots, leur montrer qu'une littéraire peut déraper sur la bienséance et tuer. D'ailleurs, personne ne sera dupe; ma citation, à elle seule, démontre un niveau de recherche et une pensée organisée. Je l'ai extraite, plutôt, le site a extrait cette citation du livre *Jour de colère*, de Sébastien Lapaque. Qui est-il, était-il? On s'en fout. Je verrai sous peu si le journaliste a pris ma lettre au sérieux et la remettra aux policiers.

Je retourne à mon journal.

*Excuse moi maman, je ne le ferai plus. Tu sais très bien comment m'importait peu ton analphabétisme; seul ton amour avait de l'importance pour moi. C'est maintenant à mon tour de te prouver mon amour.*

*De toute façon, qu'importe cette erreur, j'ai pris mon envol. Gare à toi, Taureau, signe de Terre, signe de manies, d'aises achetées au prix fort, de colères sismiques, d'appétits inassouvis ou trop assouvis. Gare à toi, mon filet se resserre.*

*Lundi prochain, le réseau me sortira les natifs du 21 avril, le premier jour de la cohorte Taureau qui s'étire jusqu'au 21 mai, début du signe des Gémeaux.*

*Comme tu vas vite, Élise, le Taureau n'est pas trouvé, que te voilà aux Gémeaux. Tu ne connais pas encore le sort que tu réserves à un Taureau ou à une Taurine; ce que tu sais, par contre, c'est que ta façon de tuer devra en référer à l'élément terre du signe.*

*Ne te crées pas, Élise, pour cette deuxième réparation, un dilemme comme tu l'as fait avec monsieur Fontaine; c'est tout juste si tu n'as pas pleuré sa mort, avoué ton crime et demandé toi-même une lourde sentence.*

*Dis-toi plutôt, pour satisfaire ta morale, qu'il y avait un pompier dans le jury, que celui-ci, contrairement au tien, a tué un enfant en combattant mal un feu; il est tout aussi incompetent que les onze autres personnes qui ont sanctionné la petite faute de ta mère. C'est en arbitrant de la sorte que tu pourras continuer ton œuvre.*

*Il te faut maintenant savoir ce que tes prochaines victimes font dans la vie, pour ne pas exécuter les indispensables, mais bien les superflus. Il y a tant de gens prétentieux, imbus de leurs fonctions, gorgés de leur pouvoir, pétris de leur puissance, que tu devrais facilement pouvoir combiner le zodiaque avec ces nouvelles données. Mais le réseau ne fournit pas ces renseignements.*

*Tu entames ta série et, déjà, tu te mets des bâtons dans les roues; si tu étais une psychopathe, ton idée fixe serait de respecter le zodiaque et tes citations, mais non, tu es enragée et quand ta rage retombe, telle la pomme de Newton, tu t'assomes de questions d'ordre moral qui multiplient les éléments dont tu dois tenir compte pour soulager ta conscience.*

*Répète-toi, comme un leitmotiv, que ton âme, douze inconnus l'ont écorchée, vouée à l'enfer de la vengeance, qu'une seule petite graine a suffi pour transformer ta bonté en cruauté.*

*Ton âme est écorchée, Élise. Ton âme est écorchée. Ton âme est écor...*

La sonnerie du téléphone interrompt la litanie dans laquelle je m'empêtre avec ce journal de bord. Je me lève pour aller décrocher et vacille. Je me rappelle soudain que je n'ai rien mangé depuis mon réveil, que seul le café m'a servi de nourriture. Je ne crois pas non plus avoir nourri Fancy. Où se dissimule-t-elle? D'habitude, elle se trouve près de moi, une ombre dans mon ombre, une muse dans mes délires écrits, une juge de mes actes. J'ai parfois l'impression qu'elle sait ce que je fais, ai fait, me prépare à faire. Lit-elle mieux que ma mère, renifle-t-elle l'odeur de sang que dégage mon journal?

Je décide de laisser ma boîte vocale enregistrer un message s'il y a et pars à la recherche de ma chatte; je fais le tour de ses cachettes habituelles, je la siffle, mais rien. Je la découvre, par hasard, enfilée entre le mur et le sofa; son air rancunier me fait plus de ravages que mon premier meurtre, ce qui n'est pas peu dire.

Ce matin, pour la première fois depuis que nous vivons ensemble, j'ai oublié notre cérémonial, trop pressée à ramasser le Montréal du jour, à lire ce que le journaliste des chiens écrasés racontait de mon exploit. Après, ce fut le courrier des lecteurs, la boîte à lettres, mon journal. À croire que je vis seule!

Ce cérémonial, je ne sais si nous sommes plusieurs amis des chats à en avoir un, est particulier; dès que je mets un pied hors du lit, Fancy s'approche, me tend le dessus de sa tête, je dois y déposer un baiser puis la bisouiller le long de la colonne jusqu'à la queue. Nous reprenons le tout une deuxième fois, Fancy sait compter jusqu'à deux. Notre journée peut alors commencer, une note d'excellence l'a démarrée.

Les couples ont-ils une sorte de cérémonial au lever? Je l'ignore, n'ayant jamais expérimenté la vie de couple avec un animal à deux pattes. Je m'en suis approchée une fois mais

de vagues promesses d'union légale ont suffi à refroidir mes ardeurs. Je me sens bien sans lien, le dictionnaire me l'a confirmé; les pontes de la linguistique indiquent : comme première définition de lien "ce qui sert à lier pour maintenir ou fermer (ficelle, courroie, chaîne, etc.)", le lien entre deux personnes arrive en troisième entrée. Je me dis parfois que ma mère s'est évitée bien des tracas en ne sachant pas lire.

J'attrape mon lien, m'excuse, fais amende honorable et promets d'être plus attentive; j'ouvre une boîte, saveur saumon, et la voilà reconquise.

Pendant que Fancy se satisfait, je rebobine mon répondeur, appuie sur la touche play. C'est la voix alarmée, en pleurs, de ma cousine Nicole. "Élise, ce n'est pas possible ce que je viens d'apprendre. Je suis dans tous mes états, je tremble de partout. Micheline s'est suicidée. Appelle-moi dès que tu as le message."

Je reçois durement cette nouvelle car Micheline est plus que ma cousine préférée, c'est une amie, une vraie, une économe de mots mais une dépensière de gestes, ceux qui comptent vraiment et qui laissent une trace. Tout le long du procès de maman, elle m'a tenu la main. Elle sentait instinctivement mon besoin d'être touchée et de sentir une réalité avant de me délirer. Nicole, elle, parlait, parlait, comme elle seule peut le faire, pour endormir son monde, mon monde, le monde des autres. Les paroles endorment comme des berceuses pour enfants et je ne suis plus une enfant, je suis une tueuse anonyme qui vengera une mère anonyme.

Immédiatement, je rappelle Nicole. La ligne est occupée, sûrement continue-t-elle la chaîne téléphonique porteuse d'un drame qui me touche de près encore une fois. Rien ne vient jamais seul, mais en cascade; ma mère est condamnée injustement, je conçois un premier meurtre d'une série de douze, moi qui ne suis jamais allée plus loin que d'aplatir quelques bourdons aveugles ou égarés, Micheline se donne la mort, je ne sais trop comment mais, la connaissant bien, sûrement d'une façon qui va demeurer longtemps dans notre mémoire familiale.

Elle est, erreur de conjugaison, elle était unique; je l'admirais pour sa ténacité à poursuivre son rêve d'écrire, à vouloir transformer sa réalité bête et méchante, guidée par un personnage principal qui la prendrait par la main pour l'amener jusqu'au point final d'une fiction.

Micheline a tout abandonné, vie de couple, travail, pour poursuivre son but. Elle me disait que c'était le prix à payer, que tout dans sa vie avait été réglé au prix fort, qu'elle ne voyait pas pourquoi ce serait différent dans le domaine de l'écriture. Micheline croyait au poids du karma; elle avait des certitudes auxquelles je ne comprenais rien, mais cela ne nous empêchait pas de nous aimer, de nous voir, d'apprécier nos différences. Plusieurs fois, elle m'a dit que je lui faisais l'effet d'un cocktail Molotov; aussi longtemps qu'on ne l'allume pas, il repose, tel un objet qui n'a pas encore trouvé son utilité. Bien des gens auraient été choqués par cette comparaison, mais pas moi. Je la sais vraie.

Où qu'elle soit maintenant, ciel, enfer, limbes, néant, elle doit savoir qu'une étincelle a allumé ma mèche.

Les mots nous ont rejoints, elle plus que moi, puisqu'elle a écrit un roman. Moi, pour l'instant, je n'ai que des citations empruntées sur mes murs et un début de journal. Mais, qui peut savoir ce que je réserve? À ce stade-ci, je ne le sais pas moi-même.

Le téléphone sonne de nouveau. Cette fois-ci, je suis tout près et je décroche. C'est Nicole.  
— Enfin, tu es là! Quelle catastrophe, après ta mère, Micheline! Mais qu'est-ce qui arrive à notre famille? Comment te sens-tu? Veux-tu que je passe te voir?

Je laisse s'installer un silence de plusieurs secondes, le temps qu'il me faut pour savoir quoi lui dire. Je connais Nicole, chaque famille a une pie ou une corneille qu'elle accepte, entretient, engraisse parce que c'est ainsi depuis la nuit des temps, il faut bien que quelqu'un fasse le sale boulot d'apporter les nouvelles. Ma cousine continue de geindre.

\_\_ Depuis mon réveil, je fais du surplace et je comprends maintenant un peu mieux pourquoi.  
Dis-moi, Nicole, c'est arrivé quand?

\_\_ Hier soir. D'après la police, entre neuf et dix heures. Mais tu ne devineras jamais comment.  
C'est impossible à imaginer!

\_\_ Si c'est impossible à imaginer, je préfère que tu me le dises.

Je perçois la respiration de Nicole; en bonne marathonnienne qu'elle est, elle attend le fil d'arrivée pour lever les bras, consommer sa victoire.

\_\_ La roulette russe! Tu sais ce que c'est?

\_\_ Je sais que c'est russe et que ça ne pardonne rarement.

Nicole ne relève pas le sarcasme dans ma voix et continue sur sa lancée.

\_\_ Micheline a pris le revolver d'ordonnance que son père lui avait laissé à sa mort. Tu te rappelles qu'elle nous l'avait déjà montré ainsi que la seule balle dans le barillet.

\_\_ Oui, et je n'avais pas aimé le plaisir qu'elle prenait à le manipuler.

C'est bien le seul mauvais souvenir que Micheline m'ait laissé. Et Nicole me le ramène! C'est ce soir-là que j'ai pris la mesure du côté suicidaire que pouvait avoir Micheline; elle caressait l'arme, jouait avec, comme si elle savait déjà ce qu'elle représenterait un jour dans sa vie.

\_\_ Moi aussi, je n'avais pas aimé! La police semble croire qu'elle a joué à la roulette russe, ça reste à prouver, l'arme est présentement au laboratoire de balistique. Elle a laissé un mot écrit au rouge à lèvres sur le grand miroir de sa chambre. Tu ne devineras jamais!

\_\_ Au fait, Nicole! Viens-en au fait!, je lui rétorque d'une voix assassine. Qu'a-t-elle écrit?

\_\_ Fichus éditeurs! Vos réponses anonymes m'ont eue! C'est tout. Rien de plus, rien de moins.  
L'enquêteur a dit que c'était la première fois qu'il voyait un tel message d'adieu.

Un abattement profond me saisit. Pourquoi Micheline a-t-elle vécu seule le sentiment d'échec qui devait l'accabler un peu plus chaque jour?

Nicole continue de parler mais sa voix me parvient désormais de loin; c'est la voix un peu rauque de Micheline qui prend le relais, je l'entends me dire que si les éditeurs se doutaient de ce qui se passe dans la tête d'une auteure qui propose un premier manuscrit, ils mettraient des formes dans leur refus ou useraient de précautions oratoires. Quand elle m'avait dit cela, elle en était à son cinquième refus; la similitude de la formule des maisons d'édition l'avait frappée. Combien d'autres refus semblables a-t-elle reçus avant de jouer avec sa tête? Le nombre n'a plus d'importance maintenant, seule compte la souffrance qui a forcé le doigt à appuyer sur le perceur.

Nicole, en sanglotant, me dit qu'elle me laisse car elle doit rejoindre d'autres membres de notre smala.

\_\_ Je te rappellerai lorsqu'on nous remettra le corps de Micheline. C'est ma mère qui va s'occuper des obsèques.

\_\_ C'est bien. Dis à ta mère que je veux participer aux frais.

Le silence de mon logement s'abat sur le tumulte de mes émotions; la lutte est inégale, c'est le tumulte qui l'emporte. Je pense à Micheline, je la vois revolver en main, les yeux fixés sur son message, consumant les derniers instants de sa vie et cela m'est aussi intolérable que de penser à ma mère. De l'imaginer s'étiolée entre les murs de sa cellule, seule, si seule dans son enfermement d'illettrée. Ce brassage d'émotions fait éclater le silence et je pousse un cri sauvage, un cri qui me fait peur. Fancy se tapit sous le sofa.

*Ma mère, Micheline, deux victimes de saboteurs d'espoir, d'assassins de rêves. Je vous aurai, maudits que vous êtes, je vous vomirai ma vengeance et vous étoufferai sous son poids.*

*Pour toi, Micheline, je vais trouver un Taureau éditeur et je lui ferai avaler ton manuscrit. Ça prendra le temps qu'il faudra mais j'y arriverai.*

*Moi qui cherchais à combiner morale et meurtres, grâce à toi, j'ai trouvé.*

*Lundi, je prendrai une journée de congé, il m'en reste, j'irai acheter le bottin des éditeurs, je les appellerai tous, le Québec entier, je noterai le nom des directeurs, directrices littéraires, et Dieu me damne si dans le tas de ces inutiles, je ne dénicherai pas un Taureau.*

*Au diable le 21 avril, début du signe, un Taureau de n'importe quel autre jour fera mon affaire, mais si le hasard me favorise, il sera de cette date.*

*La pensée de Micheline me tourne autour. J'ai besoin d'écrire, de rester dans cette pièce, sinon, si je sors, je serais capable de tuer la première personne à l'air dédaigneux que je rencontrerai et je serais prise au piège de la précipitation. Pendant que j'écris, j'imagine Micheline peaufinant son roman, fière de chaque ligne qui l'engrosse, savourant les mots qui se précipitent en phrases sur fond de hard rock, sa musique préférée. Ça, je n'ai jamais pigé. Je préfère regarder le mur d'en face, mon mur des citations.*

*Tiens, parlant de citations, laquelle vais-je choisir pour un Taureau éditeur? Qu'aurait choisi Micheline?*

*Micheline qui s'est fait sauter la cervelle, au même moment ou presque, où j'assommais monsieur Fontaine, de son métier, pompier. Fontaine-pompier, comme c'était prédestiné! Je n'avais pas encore fait le lien.*

*Raté-éditeur, 21 avril, là, ce serait vraiment le bouquet!*

Lundi soir, je soupe d'une pizza triple fromage qui me dégouline sur le menton. Ma journée, telle que pressentie samedi, a été productive. J'ai le bottin des éditeurs du Québec et, entre les mains, une liste de noms de directeurs littéraires. Demain, je les taperai dans le réseau; si

j'ai une combinaison gagnante, je réclamerai le prix du sang. Je donne du pepperoni à Fancy, ce que je fais rarement parce que je trouve que c'est du mauvais gras.

Puis j'appelle Nicole pour avoir les dernières nouvelles; celles-ci ne se font pas attendre.

\_\_ Ma mère a terminé les préparatifs; il y aura une prière et Micheline sera incinérée. Ce sera mercredi soir; j'allais t'appeler mais tu as pris les devants. L'as-tu dit à ta mère?

Ma mère! J'ai totalement oublié de lui téléphoner à la prison, prise que j'étais par la recherche de ma seconde victime. Micheline était sa nièce préférée; jamais elle ne lui a fait sentir son analphabétisme, je ne peux en dire autant de sa belle-soeur, la mère de Nicole. Elle, si je pouvais la choisir sans danger de me nuire, je me délecterais à la faire souffrir. Selon elle, ma mère a couru après ses malheurs. Personne ne court après les malheurs, ce sont les malheurs qui nous courent après jusqu'à ce qu'on abdique devant eux. Comment a-t-elle pu mettre au monde une fille aussi bonne que Nicole?

\_\_ Je lui ai parlé hier; la nouvelle l'a atteinte. Je ne lui ai pas dit pour la roulette russe. Comme c'est le décès d'une nièce, les autorités pénitentiaires m'ont refusé une demande de sortie.

Ce mensonge ne m'engage en rien; toute la famille a lâché ma mère. Bien sûr, plusieurs assistaient au procès, prétendant la soutenir et me reconforter de vagues banalités. Sous leurs bons sentiments se cachait leur veulerie.

Quand je pense qu'à l'intérieur de ma propre famille, il y a assez de pourris pour composer deux jurys, je m'interroge sur tout le travail que je fais avec le zodiaque et les citations. Pour eux, j'ai une citation, de mon cru, celle-là : "Ils sont nés pour nuire; celui qui les délivrera du peu qu'ils sont fera œuvre utile". Quand j'aurai assouvi ma vengeance, j'écrirai un roman et la famille sera mon thème.

Nicole me sort de ma rêverie.

\_\_ Tu as bien fait de ne pas entrer dans les détails; un suicide, c'est déjà dramatique, mais la roulette russe, ça dépasse l'entendement. De plus, il aurait fallu que tu lui expliques ce que c'est.

Je ne la laisse pas continuer plus avant.

\_\_ Dis-moi, Nicole, est-ce que ça t'arrive de réfléchir avant de parler? J'ai l'impression que non. C'est vrai que ma mère ne sait ni lire, ni écrire mais elle est plus intelligente que toi parce que elle, elle ne blesse personne en paroles.

À entendre respirer Nicole, je sais que j'ai fait mouche. Ça ne tarde pas avant que les pleurs remplacent les mots. Contrairement à sa mère, Nicole a un cœur, il a des ratés mais il est grand; elle reconnaît rapidement ses torts.

\_\_ Pardonne-moi, veux-tu. Ce que Micheline a fait me touche tellement que je déparle. Tu sais bien que j'ai toujours apprécié la gentillesse de ta mère. Combien de fois je t'ai dit qu'elle valait cent fois la mienne.

\_\_ Ça va, on en reste là! Dis-moi plutôt si tu sais où est le manuscrit de Micheline? J'aimerais le récupérer; après tout, c'est le seul livre qu'elle aura écrit. Il ne faudrait pas qu'il soit jeté lorsque ta mère fera le ménage de ses affaires.

\_\_ Tu as bien raison! Je l'accompagne demain au logement de Micheline. Je regarderai dans son ordinateur et sur son bureau. La prière est à 19h, tu vas venir n'est-ce pas?

\_\_ Je ne suis pas certaine. Peut-être. Ça ne change rien pour l'âme de Micheline; là où elle est, elle est à l'abri de tous ces cérémonials.

\_\_ Ça va faire jaser si tu ne viens pas.

\_\_ Ma mère a fait jaser, pourquoi pas moi? Viens me voir après et, si tu as récupéré le manuscrit, apporte-le moi.

\_\_ Écoute Élise, ne prends pas la mouche! Je ne te l'ai pas encore dit mais je trouve que tu as changé depuis le procès de ta mère.

Que répondre à cela? Que je vais retrouver mon naturel aimant quand j'aurai tué douze personnes! Là, ça ferait cancaner dans les chaumières! La famille en aurait pour des mois, des années à alimenter ce canal; le téléphone ne déroutait pas, les ondes seraient perturbées. Bientôt, je vous fournirai des ragots pour vos longues soirées désœuvrées.

\_\_ Qui ne changerait pas? Ma mère est envoyée au diable vauvert! Son avocat me dit qu'elle préfère ne pas me voir car elle aurait trop mal. À ton avis, comment je devrais me sentir? Des ailes aux pieds? La tête légère, la cuisse frivole?

Je ressens l'ironie de ma voix. Pendant que je cherche d'autres conneries du même genre à dire, Nicole me lance sa phrase que je connais par coeur.

\_\_ Je suis là pour t'aider. Dans les épreuves, il faut resserrer les rangs.

\_\_ Nicole, garde ta tirade toute faite pour le reste de la famille. Je sais que tu es là, que tu vas venir si je te le demande. Pour l'instant, si tu veux m'aider, trouve le manuscrit de Micheline.

\_\_ Ok, ok! Mais ma proposition d'aide tient toujours. Quand on était petites, rappelle-toi combien fort on se tenait. À nous trois, on faisait front à tout.

Nicole me transporte dans un passé qui ne me vaut plus rien maintenant; un des côtés du triangle s'est effacé de lui-même et les deux qui restent ne peuvent plus construire aucune figure qui tienne la route. De nous trois, il me semble que seule Nicole a gardé l'innocence de notre enfance.

\_\_ Tu ne réponds rien.

\_\_ Parce que je ne sais pas quoi te répondre, à part que nous avons vieilli, que les événements nous rattrapent et agissent sur nous.

\_\_ Il faut garder le moral. Bon, si je trouve le manuscrit, je te l'apporte aussitôt. Salut!

\_\_ Merci Nicole. À bientôt.

Je mets la liste des éditeurs dans ma sacoche, règle mon cadran pour six heures, apporte mes feuilles de citations sur la vengeance pour les lire tranquillement au lit. Fancy me suit.

C'est en caressant chacun des mots des citations, c'est en caressant la tête de ma chatte, que je trouve celle que j'enfoncerai dans la bouche du littéraire que je pigerai demain. Voilà déjà la finale, ne me reste qu'à concevoir comment j'enverrai *ad patres* ce deuxième juré de pacotille. La symbolique de la terre doit mener ma recherche.

La terre, on y retourne tous, mais je me vois mal creuser une tombe; je ne suis pas un personnage de roman policier où le narrateur est le seul juge de ses contradictions, peut tout faire car il le fait sur papier. Moi, c'est du tangible, pas du chiqué; une tombe, ça prend des heures à creuser, il faut trouver l'emplacement, avoir un minimum d'équipement, la force de s'en servir. J'ai de la cervelle mais point de force, je me fatigue à rien. Déjà qu'à traîner le cadavre de monsieur Fontaine, je suis à grosses gouttes, et de peur et d'efforts, je me vois difficilement manier pic et pelle. La pelle, passe encore pour assommer, car j'ai oublié le pied de biche sur le lieu de mon premier exploit.

Je m'endors en demandant au maître des rêves de travailler à ma place et de me déterrer un message, un début de piste.

Je me réveille dans une forme si splendide que Fancy a droit à des bisous en surplus. Le maître des rêves a exaucé mon souhait; je sais comment procéder sans risque, avec un minimum de préparation et de contention; en fait, ça va être du gâteau.

Je déjeune illico presto, me lave succinctement, me coule dans le flot de la circulation, arrive au bureau avec quarante-cinq minutes d'avance, ce qui est amplement suffisant pour les visées que j'ai. J'ouvre mon ordinateur, inscris le mot de passe; le réseau affiche les menus, je clique sur bénéficiaires, tape le premier nom de ma liste de directeurs littéraires, horreur, c'est un Bélier. Quand je pense que j'avais un Bélier éditeur et que j'ai occis un Bélier pompier, mon sang se glace, d'autant plus qu'il est né le 21 mars comme monsieur Fontaine. Ça me déconcerte à un point tel que j'en viens à en vouloir à Micheline de s'être suicidée si tard. Quel fichu coup du destin! Rien ne me sera donné, rien ne me sera facile; j'avais la bonne donne et le destin s'est ri de moi.

Les minutes avancent, mon esprit se bloque, a de la misère à redémarrer au point que j'ai presque envie de lâcher cette farce immonde et de battre en retraite. À quoi ça sert quand tout se ligue contre toi et semble te dire qu'il te faut revenir à ta petite vie rangée.

J'ai les yeux fixés sur le nom de cet éditeur qui l'a échappé belle, lorsque je prends conscience que son nom de famille est Littré; si cela se trouve, c'est peut-être un de ceux qui ont envoyé paître ma cousine. Moi qui voulais un Raté, j'ai un Littré; dirige-t-il une grosse maison d'édition? Je regarde le nom sur ma liste, mais comme je connais peu le monde de l'édition, je ne sais trop.

Et encore là, pour l'importance que ça a maintenant! Monsieur Littré se porte bien, merci, monsieur Fontaine aura eu une crémation courte, Micheline, une plus longue, monsieur Raté n'est pas sur ma liste d'éditeurs et ma mère doit se sentir bien petite à l'intérieur du monde carcéral.

"De la persévérance, Élise, que je me dis, ce que tu as commencé, il te faut l'achever. Enivre-toi de ta vengeance jusqu'à la lie, jusqu'à l'hallali. D'ici-là, cravache-toi et avance."

Je me remets au clavier, pianote un nom, regarde la date de naissance, une femme Capricorne du 23 décembre, début du signe, lui aussi de terre, mais le Capricorne est le dixième signe du zodiaque. Trop loin! Je veux bouffer du littéraire comme plat principal, pas comme dessert. Bouleau, Racine, Deschênes, Tremble, défilent devant mes yeux; pour tous ces noms d'arbres, aucun signe de terre, c'est à se rouler par terre. Mes pensées chevauchent un tsunami, arrêtant au passage des bribes éparses, du genre quel rapport ces noms avec les mots, à part le nombre d'arbres que ça prend pour imprimer les livres. Pendant que mon cerveau erre sur des riens, mes doigts cliquettent le clavier et mes yeux fouillent l'écran.

J'ai frappé dans le mille, la baraka, je l'ai enfin, comme quoi la persévérance paie. Il était temps, j'entends mes collègues qui arrivent.

\_\_ Déjà là, Élise! Vous êtes plus que ponctuelle, vous êtes en avance.

La voix susurrante, trop près de mon oreille, provient du chef de service pour qui je me suis ridiculisée alors qu'il était encore, tout comme moi, agent de données. Eh oui! Il a grimpé le premier échelon du pouvoir et, depuis, il nous vouvoie tous comme si on n'avait jamais gardé les vaches ensemble. C'est triste qu'il soit Vierge, il devra attendre son tour, et Vierge du 3<sup>e</sup> décan en plus. Même pour le plaisir jouissif que j'aurais à lui faire la peau, je ne modifierai pas mon canevas. Tatillon comme une vraie Vierge, la caricature la plus complète du signe; peut-être a-t-il aussi un ascendant Vierge, je le parierais. Pour l'instant, il me pompe l'air. Je lui réponds de mon ton agente de données affairée.

\_\_ Monsieur, puisque j'étais absente hier, j'ai préféré venir plus tôt mettre à jour mes données.

\_\_ On m'a dit que vous aviez pris une journée des congés qu'il vous reste en banque cette année. Est-ce exact?

\_\_ Oui, avant la fin avril, j'ai encore quatre jours à prendre.

\_\_ Donc, c'est bien ce que j'avais compris. Veuillez prendre note, Élise, que nous demandons à nos employés, pour les congés, de nous avertir une semaine à l'avance. Mais peut-être l'aviez-vous oublié? La prochaine fois, ça ne passera pas, j'ai averti Camille aux ressources humaines qu'il n'y avait qu'une politique à suivre. Me suis-je bien fait comprendre?

J'avais insisté auprès de Camille, qui me devait un service, pour obtenir ce congé sans préavis. Elle s'était fait tirer l'oreille avant d'obtempérer. Désormais, il n'y a plus de monnaie d'échange possible entre elle et moi. Je dois organiser mon second meurtre en conséquence. Trouver le temps.

De retour chez moi. Dieu, que la journée a été longue et pénible! Je me verse un Dubonnet, ouvre un sac de chips nature, tout en devisant avec Fancy. En fait, deviser n'est pas le mot approprié pour notre couple, disons plutôt que je parle à voix haute et que Fancy émet quelques miaulements de circonstance. Il y a beaucoup de couples où le dialogue se déroule de cette façon; à défaut de miaulements, ce sont des grognements ou des soupirs, et l'autre, la personne qui parle seule, s'en contente pour toutes sortes de raisons trop longues à énumérer ici.

J'ouvre mon journal.

*Monsieur Desmarteaux, éditeur. Ça, au moins, c'est du solide; on sent dans ce nom le Taureau qui est arrivé au sommet en labourant la terre et les gens. Pour l'assommer avant de l'achever, il me faudra plus qu'un pied de biche!*

*Et il est venu au monde la journée que j'espérais, le 21 avril. Demander plus d'abondance que cela au cosmos, c'est risquer qu'il se retourne contre vous!*

*Bravo Élise! Tu as trouvé la victime qui respecte le zodiaque, la profession pour réparer l'injustice faite à Micheline, la façon de le tuer, terrienne à souhait, sans efforts surhumains et la citation à lui enfoncer dans la bouche. Il ne te reste plus qu'à commencer les préparatifs.*

*Tu t'y mets dès demain soir.*

*Celui-là, il aura mérité pleinement son sort. Pense à tous les nouveaux auteurs qui jonglent avec la porte de sortie parce qu'ils n'ont aucune lueur de reconnaissance pour tous les mots qu'ils additionnent jour après jour, espérant les partager un jour avec des lecteurs. Pense aux talents ignorés, gaspillés et à toutes les histoires concoctées dans la solitude, la rage au cœur!*

*Je souhaite que Nicole retrouve le manuscrit de Micheline. Je voudrais être sa première lectrice. Je sentirais le poids de chacun des mots qu'elle a utilisés; après tout, moi aussi j'écris, ceux de mon journal pèsent si lourds qu'ils m'amènent à tuer.*

*Mais un journal ne fait pas un roman, un journal est la simple ou complexe divagation d'un esprit qui ne peut pas, ne peut plus communiquer avec les autres.*

*Micheline voulait communiquer, ma mère voulait survivre.*

*Moi, je veux raconter comment je répare la réalité bête et méchante, comment une personne, ordinaire comme moi, a des envies de vengeance qu'elle ne peut plus retenir, des envies qui minent tant son quotidien que celui-ci se met à la remorque de ces dernières et lui obéit sans conditions.*

*Le journal et le roman, deux types d'écriture qui ne servent pas les mêmes maîtres.*

*Sous peu, j'écrirai dans ce journal la fin du jour, le début de la nuit profonde et sans retour de monsieur Desmarteaux.*

Il demeure dans Outremont, sur la rue Querbes; je soupe dans un petit resto du coin et marche jusqu'au numéro civique. Belle maison, mais pas mon genre. Je rêve à ce que pourrait être mon style de nid douillet lorsque j'aperçois une jeune femme y entrer. Est-ce son épouse? Je

ne me suis pas posé la question; j'aurais pourtant dû savoir qu'un Taureau ça prend femme et que c'est une possession de plus à son actif. Et des enfants! En ont-ils aussi? Quelle guigne! Moi qui ne veut aucun dommage collatéral, je suis servie. Quel manque de préparation, quelle pitoyable quérulente je fais!

Je n'ai plus le goût de recommencer des recherches dans le système; ma morale devra donc composer avec une veuve en deuil et possiblement un ou des enfants orphelins.

Arrivée chez moi, je vois Nicole se diriger vers mon logement; je la klaxonne en stationnant. Comme elle est myope, j'ai droit à un doigt d'honneur. Je m'esclaffe. C'est bien d'elle de n'avoir peur de rien même à dix heures le soir, quand on sait qu'on pourrait être tué pour moins que cela. Je sors et la hèle par son nom. Elle me reconnaît.

\_\_ C'était toi! Je pensais que c'était le genre d'emmerdeur qui klaxonne les femmes. J'ai le manuscrit de Micheline, il y en avait une copie sur son bureau avec une lettre de refus d'une maison d'édition.

\_\_ Super! Viens, rentrons, il fait froid comme en novembre, je vais te faire un cappuccino comme tu les aimes, avec plein de mousse et des grains de café chocolatés sur le dessus.

\_\_ J'arrive tout juste du salon, me dit-elle d'une voix déçue et d'un regard accusateur.

J'ai oublié que c'était le soir de la prière pour le repos de l'âme de Micheline. Comment ai-je pu me rendre là? Je néglige de plus en plus de choses. Pendant que je faisais le guet, rue Querbes, la famille devait pleurer le manque de savoir-vivre de Micheline qui a décidé l'heure de son rendez-vous avec le Créateur. J'imagine facilement ce qui a dû se dire comme vacheries : "Elle n'a jamais été comme les autres, fallait bien que ça finisse ainsi", "Depuis deux ans, elle se terrait, ne faisait plus rien, se faisait vivre de nos taxes". Oh là là! La cacophonie!

Nous entrons dans le salon, Fancy se propulse dans nos jambes, miaulant les événements de sa journée, couchée sur le rebord de la fenêtre en coin. Nicole, qui n'aime pas beaucoup les chats,

me demande de l'enfermer dans ma chambre. C'est bien parce que j'ai ce que je voulais que j'acquiesce immédiatement malgré ce qu'il m'en coûte de reclure ma chatte.

Quand je reviens au salon, Nicole est plantée devant mon mur; mes citations sur la vengeance y sont depuis hier soir, j'en ai recopié vingt-cinq, celles pour qui j'ai une attirance particulière. J'ai considéré que mon besoin de les voir affichées prenait le pas sur mon besoin de ne pas m'afficher. Après tout, quel danger y a-t-il à copier des paroles qui ne nous appartiennent pas?

Quand je pense que certaines de ces citations ont été écrites par des écrivains du XIXe siècle, il est vrai de dire que la vengeance se mange froide.

\_\_ Euh! C'est pas avec ce qui est écrit là que tu vas te remonter le moral. Je sais bien que tu es une maniaque des citations, mais veux-tu bien me dire à quoi tu as pensé en badigeonnant ainsi ton mur? En plus, le mot vengeance apparaît dans plusieurs des phrases. Qu'est-ce qui se passe dans ta tête?

Nicole semble paniquée; je dois la rassurer avant qu'elle n'enclenche une rumeur qui fera le tour de la famille à la vitesse du son.

\_\_ Les mots sont la meilleure façon de sortir le méchant qu'on a en dedans, sinon on court tout droit vers un cancer. C'est une forme de thérapie. Tu ne savais pas cela? La violence de la colère expulsée n'est déjà plus qu'un éclat de voix.

\_\_ Quand même! Tu peux demander l'aide de professionnels.

\_\_ Tu parles des professionnels de la santé mentale? Ils sont aussi mal chaussés que nous et, de plus, ils ont la malhonnêteté de nous faire croire le contraire! Micheline les a pratiqués à deux reprises et ça ne l'a pas empêchée de se faire griller la cervelle. Je préfère ma méthode de catharsis. Allez! N'en fais pas un plat! Viens plutôt m'aider pour le café et raconte-moi la soirée.

Pendant que Nicole me fait, à la ligne près, le compte rendu de la réunion familiale, pendant que Fancy me fait, au hurlement près, le compte rendu de sa captivité, je pense au manuscrit de Micheline que je lirai bientôt. Sur quoi a-t-elle pu écrire? Je n'ai jamais réussi à le lui faire dire.

Est-ce que tous les auteurs sont ainsi, avares de confidences quand ils écrivent? Un écrivain a déjà comparé l'écriture à une bulle; l'air du dehors ne l'atteignait pas quand il était en processus de création. J'ai hâte que Nicole s'en aille, qu'elle me laisse dans ma bulle de vengeance, dans mon processus de création. Les cafés sont prêts, j'accélère le service.

\_\_ Pourquoi voulais-tu le manuscrit de Micheline? As-tu une intention en tête?

\_\_ Le lire est ma première intention. Si c'est plus qu'un manuscrit, si c'est un roman, je verrai. Peut-être aura-t-il un avenir s'il est envoyé, à titre posthume, aux maisons d'édition. Quel pied de nez ce serait! Micheline apprécierait sûrement.

\_\_ Ça oui! Tu m'en reparleras une fois que tu l'auras lu. Je te prendrais bien un autre cappuccino, tu as le tour pour les faire.

C'est bien de Nicole de s'incruster quelque part; elle est bien, a une audience, Fancy ne l'encombre pas, le café est bon. Et c'est reparti pour un tour!

\_\_ Est-ce que tu sais, toi, pourquoi Micheline tenait tant à écrire? Moi, ça me dépasse! Quel plaisir pouvait-elle avoir à inventer des personnages qui n'existent pas? Tu te rends compte, elle a divorcé, laissé un travail qui lui rapportait plus que le mien ou le tien et tout ça pour en arriver à se tuer. Par chance que ses parents sont décédés. Imagine leur désarroi Tu aurais dû voir Luc ce soir, il n'a toujours pas compris pourquoi elle l'a quitté et ça fait deux ans. Il m'a dit qu'il n'arrive pas à refaire sa vie parce que Micheline l'a vidé de sa substance. Pauvre lui, il faisait peine à voir, j'ai essayé de le consoler du mieux que je pouvais mais j'avais l'impression de parler dans le vide.

Il lui en veut terriblement. Explique-moi ce que Micheline cherchait. Je pense que tu le peux parce que tu étais plus près d'elle que moi ces dernières années.

J'insère une nouvelle capsule dans ma cafetière Tassimo, sors du lait écrémé, le fais monter avec mon mousser IKEA puis le réchauffe au micro-onde 15 secondes, le temps que dure mon for intérieur.

Que lui répondre? Qu'est-ce que je peux lui dire pour satisfaire son besoin de savoir? Qui pouvait comprendre Micheline, sinon Micheline elle-même. Qui a perdu le fil de sa propre histoire un court instant, instant fatidique qui lui a été fatal. Qu'aurions-nous pu y faire, je n'avais pas le pouvoir de lui donner ce qu'elle réclamait : un éditeur.

Savait-elle écrire? Un soir de confidences arrosées, elle m'avait dit, toute gênée d'en parler, qu'elle avait la certitude d'être à la bonne place parce qu'elle ne pouvait plus, ne voulait plus faire autre chose. Mais savait-elle écrire? Bien des gens se disent écrivains, on imprime beaucoup de livres, mais qu'en est-il de l'art d'écrire?

Le deuxième café de Nicole coule, elle attend une réponse qui tarde à venir. Elle espère que je la rassure sur sa santé mentale pour continuer sa vie, pour clore le chapitre de Micheline comme elle a clos celui de ma mère; coup de folie résume leur histoire. Pour la famille immédiate, un coup de folie fait plus peur qu'une folie tout court; un fou dans la parenté, on s'y habitue comme on s'accommode d'un handicap physique, mais un coup de folie crée un vent de panique qui peut dégénérer. Chaque individu de la famille s'interroge, un peu ou beaucoup, sur ses capacités mentales, ses limites d'endurance à la souffrance et sur le poids des bagages anciens qu'il traîne.

J'observe Nicole qui navigue dans les eaux troubles de notre famille et je suis sidérée; elle garde un optimisme à tout crin, a toujours de bonnes paroles pour tous, n'a pas une once de méchanceté. Si ce n'était de son bavardage incessant, j'admèrerais sa grandeur d'âme. La mienne,

mon âme, rétrécit à vue d'œil; seule Fancy me fait encore de l'effet. Il me tarde que ma cousine aille consoler d'autres âmes à la dérive.

Je sers son café à Nicole, m'assieds près d'elle.

— Je ne sais pas ce que cherchait Micheline. Peux-tu me dire en quelques mots ce que tu cherches profondément dans ta vie? Peux-tu te résumer en quelques phrases, vais-je comprendre ce que tu essaies de m'expliquer? Non Nicole, je vais te comprendre à travers le prisme que j'ai construit pour appréhender le réel, je vais te comprendre à travers le langage que j'ai bâti pour communiquer avec les autres, mais c'est mon prisme, mon langage, pas les tiens.

— Tu deviens aussi compliquée que Micheline. Je te demandais simplement de me donner une raison qu'elle avait d'écrire, de lâcher du solide, Luc, son travail, pour de l'à-peu-près et toi tu te lances dans une tirade psychologique qui ne nous mène nulle part.

— Je t'ai pourtant répondu mais ce n'est pas ce que tu voulais entendre. Des raisons, Micheline pouvait en avoir une seule, trois ou cent. Je pourrais tenter d'en avancer quelques-unes, un rêve de jeunesse, une rencontre déterminante avec un écrivain, un livre qui l'a marquée, la main de Dieu, une hallucination, amènes-en, la liste est longue, mais, comme tu viens de le dire, ça ne nous mènera nulle part. Et la vie continue, on travaille demain, ce qui fait...

— Que je devrais partir. Tu vois, ça, j'ai compris. La famille a beaucoup jaser sur toi ce soir, je n'ai pas pu les arrêter. Plusieurs pensent que tu fais une dépression à cause de l'emprisonnement de ta mère.

J'ai déjà nettoyé les deux tasses, soucoupes, petites cuillères et j'ai tout rangé; une vraie abeille industrielle. J'entends bien ce que ma cousine vient de me dire mais je ne veux surtout pas faire repartir une conversation qui tournera en discussion de sa part ou en justification de la mienne.

Je veux libérer Fancy qui n'est toujours pas épuisée de miauler son indignation, je veux toucher, sentir le manuscrit de Micheline, me repaître de sa vue, imaginer son intrigue par la seule lecture du titre et m'endormir, telle une enfant sage qui n'a rien à se reprocher.

Nous sommes à la porte d'entrée ou de sortie, c'est selon; dans mon cas, c'est l'exit pour Nicole. Je me sors de son piège de dernière minute par une pirouette.

\_\_ Ai-je la tête d'une personne dépressive, dis-moi?

Nicole me dévisage un long moment, semblant évaluer la réponse qui conviendrait le mieux.

\_\_ Ce n'est pas moi qui crois que tu es en dépression. Je te sens plutôt agressive. J'ai lu que, pour certaines personnes, l'agressivité précède la déprime.

\_\_ C'est bien ça! Continue à lire! C'est ainsi qu'on s'instruit!

Nicole, qui commençait à descendre les marches, se retourne une dernière fois.

\_\_ J'ai bien vu, depuis trente minutes, que tu cherchais un moyen élégant de me mettre à la porte. À ce que je vois, tu ne l'as pas trouvé! Ah oui! Épargne-moi le "on se téléphone" de circonstance!

Je ferme la porte, la verrouille, ouvre celle qui retenait Fancy captive; elle sort en flèche sans me regarder et se faufile dans sa cachette habituelle, seul le bout de son museau est visible. J'ai beau l'appeler, la siffler, mon charme n'opère pas.

Dire que je me sens fière de moi serait travestir la vérité. Foutus gens! Foutus chats! Il y en a trop qui passent dans notre vie. J'aimerais être faite d'un bloc de granit; ainsi rien ne m'atteindrait et je n'atteindrais personne.

J'ai commis un meurtre, j'en prépare un autre et ce qui me fait le plus mal en ce moment c'est l'injustice que j'ai fait subir à Nicole dont le seul tort est de coller à ceux qu'elle aime. J'ai bien vu son regard de chien jeté à la rue pour il ne sait trop quoi, parce que son maître a décidé comme ça que son jouet était usé.

Petites, on nous appelait, Nicole Micheline et moi, les trois cousines indécollables, les grands ne pouvaient nous séparer. Séparées, on l'est maintenant; Micheline a trouvé son chemin de Damas, je découvre en solitaire les affres de la vengeance et Nicole n'a plus de place entre nous deux.

J'ai besoin d'un remontant; le passé tendre de trois jeunes filles me tourmente. Je suis dans l'incapacité de chasser les images d'autrefois. Les rires juvéniles envahissent mes oreilles, migraignent mes tempes.

Je me rappelle, nous avions six ans, un parc, des poubelles remplies de bouteilles, deux garçons presque des hommes nous disent que plein de bouteilles nous attendent chez eux et que beaucoup d'argent nous aurons à les vendre. Micheline est emballée vite fait, il faut y aller et acheter des tas de bonbons; Nicole a peur et nous dit que sa mère ne veut pas qu'elle suive des inconnus et moi je suis au centre de deux extrêmes.

Micheline a gagné une fessée de sa mère pour nous avoir entraînées vers un danger possible, les bonbons de Nicole ont été confisqués par la sienne qui les a mangés et maman m'a laissé les miens tout en m'expliquant pourquoi nous devons nous méfier de la facilité.

C'est pour ce souvenir et beaucoup d'autres que je la venge.

Je me verse une vodka pure et la cale aussi sec. Nicole a raison, quelque chose en moi est cassé. Quel drôle d'assassin je fais! Une enragée sensible, c'est ce que je suis, une émotive en quête de justice humaine, voilà.

C'est de justice divine que j'aurais besoin, mais ça, faut pas y compter; Dieu l'a oubliée en rendant sur la croix son dernier souffle d'homme. Je serai Diane chasseresse.

De ma sensiblerie, je construirai une digue pour la refouler; de mon émotivité, je prendrai l'envers de la médaille; le tour sera joué et le zodiaque aura tourné ses 360 degrés. À cette heure, je lâcherai prise, remettrai mon âme à qui la voudra.

Une deuxième vodka suit la première, je vois trouble; Fancy est assise, telle ses ancêtres d'Égypte et dévisage la loque humaine qui lui sert de maîtresse. Une envie de m'en débarrasser, de la tuer, me saisit; c'est la première fois que j'ai une pensée criminelle envers ces petites bêtes qui nous distillent une joie quotidienne à la mesure de la sécurité que nous leur offrons en ne les laissant pas seuls à se battre.

Au lieu de passer à l'acte, je la prends dans mes bras, la caresse, m'excuse à haute voix d'être ce que je suis. Je lui confie, comme d'autres le feraient derrière la grille d'un confessionnal, pourquoi je dois continuer mon œuvre de rédemption et comment, l'engrenage une fois activé, les rouages risquent de broyer la personne qui y a mis le doigt.

De sa langue râpeuse, Fancy me lèche le visage. J'ai l'absolution.

*Déjà dimanche. Inintéressant d'écrire comment j'ai terminé ma semaine au boulot, car maintenant, c'est du boulot, de l'accessoire nécessaire pour pouvoir tuer.*

*Dès vendredi, fin de journée, ma voiture et moi campions à la sortie de la maison d'édition où travaille le Taureau dans lequel je planterai sous peu mes banderilles. Comment j'ai su où il travaillait? Facile! C'est sa femme ou sa conjointe de fait qui m'a gracieusement fourni ce renseignement par téléphone. Comment? En me faisant passer pour une intervieweuse d'une maison de sondage reconnue, je ne dirai pas laquelle, pour ne pas donner prise à d'autres petits farceurs. En prime, madame m'a même dit combien gagnait son éditeur de mari; ça paie fort de ne publier que des valeurs sûres. À la toute fin, un brin d'honnêteté m'a poussée à lui demander s'ils avaient des enfants; sa réponse négative, sur fond de soupirs, m'a confortée, pas d'enfants. Et d'ici à ce que je le supprime de la surface de l'univers, ça me surprendrait fort qu'il mette en route un fœtus!*

*Je l'ai donc suivi, il m'a conduite directement chez lui. Suivre une voiture, j'avoue que c'est plus simple qu'on nous le laisse voir dans les films, mais faire le guet, des heures durant, là, ça relève du courage; des fourmillements, en voulez-vous, des envies d'uriner, je ne vous dirai pas. J'ai une ancienne collègue qui, par goût d'aventures, est devenue détective. Quelle aventure peut-il y avoir à mirer sans cesse une maison précise en priant pour que son occupant daigne bien en sortir?*

*J'avais pourtant tout prévu, sandwichs, café, jus, CD. Ma voiture a l'air climatisé, quatre haut-parleurs, des sièges inclinables, un tableau de bord genre Boeing; il n'y manque que la toilette et j'aurais vendu mon plat de lentilles et mon sexe pour avoir accès à cette commodité. Être un gars, je pissais dans mon thermos.*

*Pour passer le temps, j'ai lu le manuscrit de Micheline. C'est la deuxième fois que je le lis. Sa dureté m'accable, trop difficile à supporter. Elle raconte un matricide. C'est peut-être ce qui ne passait pas chez les éditeurs, ce paroxysme de sentiments, de douleurs. Micheline prenait la vie à rebrousse-poil, l'affrontait, la confrontait, sans jamais l'aimer. J'ai toujours senti, chez elle, une blessure inguérissable qui ne pouvait vieillir correctement; sa pudeur à communiquer autrement que par l'écrit l'a tuée. Mais je l'aimais ainsi, souvent secrète, quelquefois volubile. La béance que Micheline et ma mère laissent derrière elles est un gouffre vers lequel je glisse lentement, car rien ne peut me retenir, rien d'assez fort pour contrebalancer l'envie de m'y jeter.*

*Mais putain, quelle force d'évocation ont les mots de Micheline! La haine qui habite son personnage se situe bien au-delà de celle que je tente d'exprimer dans mon journal. Micheline aurait vengé ma mère de façon plus cérébrale, moins sentimentale, elle aurait raconté la mort inéluctable de monsieur Fontaine et le lecteur serait de lui-même devenu assassin, par empathie. Je n'ai pas son talent pour écrire de la fiction, je ne suis qu'une ouvrière besogneuse, qui besognera son ouvrage, contentant son mal d'orgueil, son besoin de réparation, jusqu'au point final.*

*Je jure que la prochaine fois que j'écrirai dans ce journal, ce sera pour raconter le deuxième maillon de la chaîne de mort que je sème.*

Passé le temps; ne nourris aucun chagrin. Les jours me suivent, sosies d'autres interminables qui ne m'apportent qu'une routine qui m'a longtemps convenue : laver, manger, uriner, déféquer, travailler, dormir. Pour la baise, repassons.

*J'ai tué monsieur Desmarteaux le 17 avril, quatre jours avant son anniversaire, un samedi. Ce monsieur va à son chalet tous les week-end. La filature interminable de vendredi dernier m'a payée de retour et m'a permis de les suivre, lui, ce porc rondouillet, et sa charmante femme, longiligne comme j'aurais aimé être.*

*Je sais, je ne respecte pas la chronologie zodiacale; c'est parce que je me vois mal étirer ma vengeance sur un an. Ça m'épuiserait et puis tous les tuer le jour de leur anniversaire pourrait mettre trop vite la puce à l'oreille des policiers. Je me suis aussi découverte impatiente; moi qui ai tant de patience pour entrer des données par milliers, je n'arrive pas à avoir le profil du psychopathe qui fantasme sur son jouet de mort avant de frapper, qui sait attendre que la pulsion de détruire atteigne son acmé. C'est, bien sûr, à ses débuts qu'il est ainsi, parce qu'après, il cafouille; en fanfaron qu'il devient, il nargue la police, veut qu'on reconnaisse ses prestations. Il persiste et signe alors son arrêt de mort.*

*C'est vrai ce que je lis si souvent dans les polars : on a un sentiment de toute puissance à tuer sans être pris.*

*Sans jeu de mots, j'ai rivé son clou à monsieur Desmarteaux. Ses yeux me suppliaient, rien n'y a fait; plus ses yeux sortaient de leur orbite, plus je sentais sa vie entre mes mains.*

*Que je vous raconte! En long, en large, en détails.*

*Leur chalet est dans la région de Rawdon, niché seul, entouré de petits monts, encerclé de forêts.*

*C'est fou ce qu'il y a de coins isolés au Québec qui appellent au meurtre.*

*Mon pied, je l'ai pris; monsieur Desmarteaux et les oiseaux du coin ont entendu les paroles que je lui ai dites. J'ai pris les mots de ma mère, ceux de Micheline, je les lui ai martelés, il a su pourquoi il mourait. L'incompréhension du début, il croyait à un simple vol, s'est transformée en terreur pure; je l'ai suivie, cette terreur, du fond de ses yeux aux plis de son gros cou de Taureau.*

*Desmarteaux pleurait comme un veau à l'abattoir, l'eau de ses larmes lui sortait à gros bouillons des yeux, c'est bien vrai que les Taureaux ne font pas dans la demi-mesure. J'aurais bien voulu entendre ses sanglots mais, pour ma sécurité, je l'avais bâillonné.*

*— Chérie, je vais faire ma promenade habituelle et je te reviens, a-t-il dit en embrassant sa femme sur la galerie.*

\_\_ *Tu sais que je n'aime pas que tu partes seul dans tout ce noir. Laisse-moi t'accompagner, veux-tu?*

\_\_ *Je connais ce coin depuis trente ans; petit garçon, j'ai sillonné tous les sentiers avec mon père. Je m'y perds moins que dans l'immense maison que tu m'as fait acheter, a-t-il achevé en riant du rire gras qu'ont certains Taureaux.*

*Vendredi dernier, cachée derrière un gros chêne, je les ai entendus. J'ai vu ma victime embrasser goulûment sa femme, en lui tripotant les fesses de sa grosse main.*

*Une scène semblable, c'est bien assez pour le tuer; les mains baladeuses, je connais bien. Il y a six mois, j'ai dû porter plainte contre un collègue harcelant; le directeur adjoint a tenté de jouer sur les mots en me disant que le harcèlement était autre chose que ces gestes, somme toute familiers. J'ai inclus ses paroles dans ma plainte et j'ai gagné.*

*Mais je m'égare; revenons à hier soir 11 heures.*

*J'ai garé ma voiture à l'entrée du chemin de terre, bien cachée sous les arbres et j'ai continué à pied sur près d'un demi-kilomètre, traînant dans un sac à dos, cordes, scotch, pas l'alcool, mais le ruban adhésif, gants, bouteille d'eau d'un litre, sandwichs jambon-fromage et ma citation. La pelle, je l'avais à la main, ainsi que ma lampe de poche.*

*Encore là, ce que j'ai dû me farcir comme attente; j'ai eu amplement le temps de me traiter d'idiote pour être partie si tôt de Montréal, sachant pourtant bien qu'ils souperaient en arrivant. Dans ma hâte à tout prévoir, je n'avais pas pensé à cela. Ce qui fait que j'ai mangé mon pique-nique, adossée au chêne, frissonnant des pieds à la tête, pas des frissons d'anticipation mais des frissons de froid. La campagne, ce n'est pas la ville, j'avais oublié cet élément dans ma préparation. Les degrés en moins m'ont obligée à faire du jogging autour de l'arbre.*

*J'ai enfilé mes doigts gourds dans mes gants d'assassin, réchauffé les mains vengeresses, Amazone fondant sur ses ennemis, déesse déchaînant son courroux, Médée égorgeant à tout venant et je me suis fais l'effet d'une parfaite imbécile. Je ne tenais pas la comparaison.*

*Pour échapper à cette entreprise d'autodénigrement, j'ai vérifié de nouveau mon attirail, constatant encore une fois le peu de logistique qu'il faut pour commettre un crime.*

*C'est alors qu'ils sont sortis du chalet.*

*Monsieur a pris le sentier à droite du chalet. Madame l'a regardé disparaître... à jamais. Moi, à gauche du chalet, je priais pour qu'elle rentre au plus vite. Va-t-elle regarder encore longtemps la forme d'un dos qui a disparu de son champ de vision? Elle va me le faire perdre, sapristi!*

*Ces secondes m'ont paru très longues. Va-t-il falloir que je la tue aussi pour me frayer un chemin? J'en étais rendue à cette extrémité lorsque j'ai entendu le téléphone sonner. Madame est entrée. Moi, j'ai piqué un sprint, le plus silencieux possible, jusqu'au sentier pris par monsieur, où, une noirceur plus que noire m'a accueillie.*

*La chienne m'a prise, les frayeurs de mon enfance ont fondu sur moi, risquant de me faire prendre la poudre d'escampette; des bruits inquiétants d'animaux nocturnes transperçaient mes oreilles et j'étais incapable d'en identifier un seul. J'étais la proie plutôt que la prédatrice et il a fallu que je me fasse violence pour entrer dans le sous-bois. J'ai récité tel un mantra la citation que j'avais choisie, extraite de la pièce Andromaque de Racine. Cette courte phrase ranimait mon désir de vengeance à tout prix, même au prix de ma santé mentale. Si je renonçais maintenant à ma mission, je serais juste bonne à rejoindre Micheline, à baisser les bras comme le font les perdants.*

*Quand je vous dis que tuer, c'est pas simple, vous devriez me croire!*

*Pour vaincre ma peur, j'ai dû compromettre ma sécurité et allumer la lampe de poche. J'ai actionné le bouton d'éclairage maximal mais je n'ai obtenu qu'une faible lueur, vacillante, de*

*surcroît. Rien pour repousser les ténèbres, rien pour me rassurer. Comme une sottise, j'avais oublié de vérifier les piles. Pour tuer commodément, j'ai encore des croûtes à manger!*

*Par chance, la lune presque pleine baignait la forêt de son halo et offrait un champ de visibilité de quelques mètres, ce qui m'a permis d'éviter les obstacles végétaux qui jonchaient le sol.*

*Je m'en voulais tellement que la peur s'est envolée, laissant toute la place à la rancœur dans laquelle je marinai depuis le procès injuste de ma mère.*

*Et j'ai eu des ailes et de la chance!*

*Monsieur Desmarteaux chantait, je dois dire, d'une belle voix de gorge. Serinait-il aux oiseaux ou à sa belle, je ne saurais le dire, sauf que ça venait de ma droite.*

*J'ai avancé à quatre pattes pour mieux voir sur le sol ce qui pourrait craquer, il beuglait si fort sa chanson que j'aurais aussi bien pu rester debout, mais comme j'aimais cette sensation d'être un félin sur la piste de son garde-manger, j'ai continué ma reptation jusqu'à ce que je le découvre au centre d'une éclaircie, les bras levés au ciel comme s'il dédiait à celui-ci l'offrande de sa voix. Il venait d'effectuer ses dernières prières; le ciel, il le verrait sous peu, il y cavalerait sous forme d'ange ou de diable, c'est selon.*

*Ma chance, c'est qu'il me tournait le dos, m'offrant une nuque dégagée qui n'attendait qu'un coup de ma pelle pour toucher sol. L'excitation, sous forme d'adrénaline, m'a fait lever de ma position en arrêt, abandonner mon sac à dos, ancrer mes deux mains correctement sur le manche de mon arme, courir les quelques enjambées qu'il me fallait et lui asséner un bon coup de métal derrière la tête.*

*Monsieur Desmarteaux est tombé à genoux, groggy mais pas knock-out; j'ai dû lui en remettre un deuxième pour qu'il daigne perdre conscience. Ils ont la tête dure ces Taureaux!*

*La suite a été d'une simplicité étonnante; comme si j'avais passé ma vie à faire cela, j'ai ligoté jambes et mains, bâillonné la bouche.*

*Je me suis assise par terre, attendant le réveil complet de ma victime; je voulais qu'il ait tous ses esprits pour comprendre ce que j'avais à lui raconter, les dernières paroles qu'il entendrait en ce monde.*

*Son inconscience tirant trop en longueur à mon goût, craignant de voir apparaître sa femme, je lui ai versé le reste de ma bouteille d'eau sur le visage. La réaction d'éveil a été rapide, son retour à la réalité, brutal; la conscience réfléchie de sa situation ne m'a pas échappée, ses yeux avaient saisi l'horreur que vivait son corps entravé.*

*Et j'ai parlé; par la bouche de mes victimes, ma mère et Micheline, je lui ai expliqué pourquoi il serait victime lui-même, pourquoi il apaiserait ma soif de vengeance.*

*J'ai vu comment l'histoire de Micheline l'atteignait plus que l'histoire de ma mère. Pauvre maman, son histoire n'a jamais intéressé personne, histoire amputée de mots écrits; pour un éditeur, c'est un récit linéaire qui ne réserve aucune chute.*

*La folie dans le roman de ma cousine, ça, par contre, je l'ai senti attentif, autant qu'on peut l'être quand on sait qu'on va mourir. Peut-être y lisait-il ma propre folie, le roman de ma vie.*

*Mon monologue n'a pas duré plus de dix minutes, cinq minutes par vie, c'est peu; j'avais parlé succinctement, sans parenthèses inutiles, allant à l'essentiel de ces deux vies qui avaient traversé la mienne.*

*J'ai bouché de terre les narines de cet homme qui avait condamné ma mère à l'enfermement et Micheline au suicide.*

*Ne pouvant plus respirer, l'asphyxie est venue mettre un terme à sa vie. Comme je voulais voir cette vie quitter terre, j'ai allumé ma lampe, espérant avoir assez de jus pour éclairer son agonie.*

*Regarder ses yeux se voiler a abreuvé de nectar ma vengeance et adouci mon âme, écorchée qu'elle avait été de raconter les tristes vies de deux personnes aimées. A-t-il vu cette tristesse qui*

*habitait mes yeux ou n'a-t-il vu que ma violence et sa malchance d'être éditeur? En haut, y a-t-il une maison d'édition?*

*J'ai alors procédé à la touche finale de mon scénario. J'ai enlevé le bâillon puis mis de la bonne terre de Taureaux dans sa bouche, j'ai creusé un trou, comme si cette cavité était un sillon, j'y ai planté ma citation: "Ma vengeance est perdue s'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue" , ainsi que la suite du quatrain: "en le rongant je prends mon repos".*

*Je souhaite bonne chance aux policiers.*

*J'ai jeté un dernier coup d'œil à ma réalisation; monsieur Desmarteaux avait l'air grotesque, d'autant plus qu'il avait relâché sa vessie. Quand? Durant son agonie? Ou avant, quand je parlais? Moi aussi, dans son cas, j'imagine que j'aurais évacué, peut-être plus que la vessie; la peur est un laxatif puissant.*

*En retournant à ma voiture, j'ai eu la chienne de tout ce qui pouvait m'arriver d'imprévis. De nature, je suis peureuse, craintive, de nature, je suis une bonne pâte; d'avoir occis deux êtres humains n'y change rien.*

*Mon déficient sens d'orientation a failli m'avoir; lorsque j'ai retrouvé le chalet, après maints retours sur moi-même, un peu plus et j'allais demander ma route à la femme de ma victime, c'est tout dire!*

*À force d'entendre le silence habité de la nuit, j'ai fait dans ma culotte; de l'écrire dans mon journal, j'ai hésité. Aucun auteur n'a d'assassin aussi pitoyable d'humanité que moi, un rien me déséquilibre.*

*Les mains sur mon volant, j'ai repris un air d'aller plus en concordance avec mon personnage tout puissant qui tient la vie des autres comme il la veut, qui façonne la mort, tel l'artisan son matériau favori, qui fracasse à coups d'outils quotidiens des crânes, tout ça pour calmer sa soif de justice.*

*Une fois chez moi, j'ai poli, en me lavant longtemps, le corps humain qui me sert d'enveloppe, j'ai flatté, dans le bon sens, les seuls poils qui me font de l'effet et je vous ai raconté, comme je l'ai vécu, le deuxième meurtre de ma série.*

*De nouveau un full à l'as, j'ai hâte que les policiers découvrent le cadavre, je m'excite déjà de ce que je lirai dans le journal.*

*Maman, je le fais à ta place, je le fais pour toi, incapable d'agir, je le fais pour moi, pour ne pas perdre la tête. Je le fais, point.*

À 10h, le lendemain, c'est en écoutant le 102,9 que j'ai entendu les premières réactions; laconiquement, l'annonceur faisait état de la découverte d'un corps dans la région de Lanaudière. La police taisait le nom, la famille n'ayant pas été contactée.

J'ai lu le journal, vaqué à ma routine du samedi. À midi, je zappais comme une dingue entre deux chaînes privées qui se préoccupent peu de morale et donnent au public le plus d'images.

"La police fait face à un meurtre inusité", c'est par ces paroles que j'ai su qu'on parlerait de mon meurtre. Des images en série ont alors suivi : le chalet, le sentier, l'éclaircie, le tout avec les bandes jaunes de circonstance.

\_\_ Pour l'instant, la police est avare de renseignements. De ma carrière de chroniqueur, je n'ai jamais vu autant de policiers et de spécialistes sur une scène de crime. Que se passe-t-il ici? On se perd en conjectures. Un porte-parole de la Sureté nous a même demandé de partir, nous avisant qu'un point de presse aurait lieu vers 17h et, qu'à ce moment-là, les enquêteurs seraient en mesure de nous en dire plus. Je dois quitter le micro car des policiers poussent mes collègues devant moi. Nous serons à la conférence de presse pour vous donner les dernières nouvelles de ce meurtre, il va sans dire, particulier, puisque la police nous laisse, nous, les journalistes, en attente d'informations.

Retour à la salle de nouvelles, derrière l'animateur, une photo, pas très récente, de monsieur Desmarteaux; il fait plus jeune, moins empâté, moins Taureau vieillissant. Sur son visage, un sourire de gagnant, un sourire carnassier.

Madame demandera-t-elle aux embaumeurs s'ils peuvent lui refaire ce sourire? Après mon passage, ça me surprendrait qu'ils réussissent ce miracle.

Mais, à l'écran, monsieur a son heure de gloire qu'il ne savourera pas, sauf si son corps éthéré flotte encore en notre monde.

\_\_ Monsieur Horace Desmarteaux était une figure de proue dans le monde littéraire. Il avait fondé, fin des années quatre-vingt, une maison d'édition qui se voulait différente des autres; se spécialisant dans le court roman à intensité dramatique, il voulait trouver les perles rares de ce genre. Selon lui, le court roman aurait la cote du public du prochain siècle; rapide, concis, il répondrait aux besoins d'un lectorat pressé de lire et d'en connaître le dénouement. "Le lecteur aime les sagas parce qu'on l'y a habitué. Donnons-lui autre chose et il s'habituera." Cette phrase qu'il clamait à chaque lancement de livres lui valait de vertes répliques d'autres éditeurs. Monsieur Desmarteaux faisait bande à part dans le milieu littéraire. Un proche, qui veut taire son nom, a avoué à un de nos journalistes, que sa maison d'édition tirait le diable par la queue. Monsieur Desmarteaux aurait fêté son cinquantième anniversaire dans quelques jours. Notre journaliste, Pierre Modi, a retracé un romancier, publié chez Dernier Stop éditeur.

\_\_ Est-ce vrai que vous avez trouvé, chez Dernier Stop éditeur, la porte que vous cherchiez désespérément à ouvrir depuis des années?

\_\_ Oui. Après vingt refus anonymes et désespérants, j'ai trouvé l'éditeur qui respectait mon type d'écriture. Les autres me demandaient d'écrire ce qu'ils voulaient lire, non ce que j'avais écrit; il leur manquait toujours un ingrédient mais, ce qui est drôle, c'est que c'était jamais le même d'une maison à l'autre. J'avais l'impression d'avoir concocté une recette de cuisine qui ne satisfaisait personne, pas assez épicée pour les uns et trop épicée pour les autres. Monsieur Desmarteaux, lui, a respecté mon choix d'écrire un court roman. Je ne vous dis pas que je ne n'ai pas retravaillé mon manuscrit, je l'ai retravaillé à le vomir, et par ici le verbe avoir et par là le verbe être sans oublier le vilain participe présent. Mais, jamais, sans prostituer ce que j'avais à dire.

\_\_ Donc, pour vous et pour plusieurs autres, ce décès est une perte énorme.

\_\_ À qui le dites-vous! Un Desmarteaux, ça ne se trouve à tous les coins de rue, d'autant plus que je sais que, financièrement, des rumeurs circulaient comme quoi il était aux abois. Je lui avais parlé, dernièrement, de vendre des parts à des écrivains débutants et d'aller à la bourse comme certaines PME. Il m'avait dit qu'il y réfléchirait. Tenir son assassin, je lui cracherais à la figure.

\_\_ Merci d'avoir exprimé votre gratitude envers cet homme qui avait remis ses lettres de noblesse au milieu fermé qu'est le monde littéraire.

\_\_ Pas de quoi! Il faut dire ce qui en est : Dernier Stop se démarquait des multinationales de l'édition, Desmarteaux osait aller à contre-courant.

Ouille! Ouille! Qu'ai-je encore fait?

Je suis tellement choquée par ce que je viens d'entendre que je compense en récurant à fond mon appartement; Fancy galope et se cache car je bardasse seau, serpillière, produits ammoniacaux à qui mieux mieux.

Ma mère avait la même manie que moi : faire reluire l'intolérable, comme si les détergents avaient la propriété d'effacer la mauvaise action qu'on a commise, la méchante pensée qui s'est infiltrée insidieusement.

"Avait la manie", me voilà qui parle de ma mère au passé. Tout en frottant à genoux les planchers, je me demande comment, en prison, elle arrive à décompresser, parce que moi, je n'y arrive pas.

J'ai beau m'échiner, rien n'y fait. J'ai encore tué un saint homme et c'est à désespérer pour la suite; si j'avais eu les coordonnées des membres du jury, tout ce que je vis de culpabilité présente serait aussi invisible que les grains de poussière sur mon plancher de céramique. Pour ma vie future, je me construis un fichu karma!

Court roman à intensité dramatique. Pardonne-moi Micheline d'avoir assassiné ton probable éditeur posthume, car j'avais l'intention, je l'ai toujours, de faire publier ton manuscrit, s'il le faut, à compte d'auteur.

Il y a une phrase, que l'auteur a dite, qui ne cesse de me turlupiner depuis que j'ai commencé mon récurage. Pourquoi celle-là? En entrant dans le bureau, ça me revient; je me précipite vers mon dossier des articles de journaux et extirpe ceux qui traitaient du meurtre de monsieur Fontaine.

Là, écrit noir sur blanc, les paroles d'un pompier : "Le tenir devant moi, je lui cracherais à la figure.". L'auteur a dit les mêmes paroles. J'ouvre mon journal.

*C'est fou le nombre de gens qui me cracheraient dessus! Dans un temps, pas si lointain, on m'aurait lynchée. Aujourd'hui, au Canada, on ne peut fesser qu'en Ontario; au Québec, province distincte, on crache, évitant ainsi le voie de fait. Qui irait poursuivre pour un crachat? Ma mère n'a pas poursuivi; pourtant ils étaient douze à l'arroser copieusement de leurs sécrétions.*

*Court roman à intensité dramatique. J'ai parfois l'impression, Micheline, que c'est le journal que je tiens, les divagations d'une fille blessée qui se venge aveuglement.*

*Je suis l'auteure, la lectrice, l'éditrice d'un court roman que j'ai bien l'intention de finir puisque je l'ai commencé; l'acharnement est devenu mon crédo.*

17:00. Dans mon logement aux effluves particuliers de l'encaustique et de l'ammoniac, j'actionne la télécommande sur une chaîne privée, trop impatiente pour attendre la version de la chaîne publique à 18:00. Fancy vient se lover contre moi, elle sent, comme moi, le moment important; sa maîtresse passe aux annales du crime.

\_\_ Nous allons immédiatement à la conférence que donne actuellement le capitaine Bourdon de la Sureté sur l'assassinat qui tient la police en haleine depuis la nuit dernière.

\_\_ Nous sommes maintenant en mesure d'affirmer, sans nul doute aucun, que le meurtre d'Horace Desmarteaux est lié au meurtre de Réjean Fontaine survenu il y a près d'un mois.

Brouhaha dans la salle, la caméra nous montre une armée de mains levées; des questions éparses fusent de tous les coins, dont la principale est "Comment pouvez-vous en être sûrs?". Une chargée de relations publiques doit intervenir.

\_\_ S'il vous plaît! Un peu de silence! Le capitaine va vous informer. Comme je vous l'ai annoncé au début, il ne répondra par contre à aucune question qui pourrait nuire à l'enquête en cours.

\_\_ Merci, agent Dubuc. Nous sommes en face de deux horribles meurtres qui n'auraient aucune similitude sans un élément de preuve que nous avons trouvé dans la bouche de la deuxième victime, à savoir une citation. Nous n'en avons trouvée aucune pour monsieur Fontaine jusqu'à ce qu'un journaliste du Montréal du Jour nous remette une lettre, probablement écrite par le meurtrier lui-même, où il est fait mention du meurtre et d'une citation. Dès que nous avons reçu cette lettre, de nombreux policiers ont ratissé large sur le terrain de monsieur Fontaine; nous nous disions que le meurtrier ne l'avait pas affichée dans la maison, puisqu'il y a mis le feu, mais à l'extérieur. Après des heures de recherche, un policier a trouvé un bout de papier trempé; ce dernier a été analysé par notre laboratoire. Les techniciens ont été en mesure de reconstituer une partie des mots; ces derniers concordent avec ceux de la lettre.

Dans la salle, les crayons s'agitent, plusieurs journalistes sont debout. Le capitaine range ses notes, puis reprend.

\_\_ Les deux citations parlent de vengeance. Qu'ont fait les victimes pour payer de leur vie? Y a-t-il un lien entre elles? La vengeance du meurtrier aura-t-elle une fin? Une équipe chevronnée mène l'enquête à partir de ces nouvelles pistes. Mesdames, messieurs, je termine en espérant que ces crimes ne relèvent pas d'une vengeance gratuite et aveugle, parce que, sinon, nous sommes en présence d'un tueur en série, la pire race de tueurs et encore peu connue au Québec.

Les mains se lèvent de nouveau, certains journalistes crient leur question. Le capitaine se lève et s'en va. C'est le retour aux infos.

De nouvelles entrevues, un employé de Dernier Stop, des éditeurs concurrents, des amis sont présentés; tous sont unanimes, Horace Desmarteaux était un précurseur.

J'entends et je vois; je me dis que bientôt quelqu'un suggérera, comme ça se fait de plus en plus couramment, des funérailles solennelles. J'ai vu des images de l'enterrement de monsieur Fontaine; du pompier, il y en avait. Qui se souciera, lorsque ma mère mourra, de la façon dont elle sera portée en terre? Je serai la seule à pleurer sa vie, son âme meurtrie, son corps bafoué par les gens, par l'État.

Desmarteaux en a pris pour son compte, je n'y pouvais rien, c'est un X qui a payé pour un Y; l'algèbre m'a appris la notion d'inconnu; la vie m'a appris que du connu peut déborder sur de l'inconnu. Je ne peux tout de même pas, avant de tuer, faire une enquête de police sur mes victimes et leur donner une note de passage.

Si j'avais du temps et de l'argent, je pourrais mieux choisir, mon pouvoir serait plus grand; mes cibles seraient celles que d'autres auraient voulu atteindre sans en avoir la possibilité ou le courage. Je serais leur arme.

Mais je ne suis que ce que je suis, le prolongement de ma mère, la plume qu'elle n'a pu maîtriser. Je ne suis que ce que je suis, celle qui joue aussi à la roulette russe.

La soirée, si douce pour un milieu d'avril, me pousse à sortir de la maison. Je décide de rouler en ville sans but aucun, en espérant effacer le sentiment d'échec qui s'est insinué en moi depuis ce matin.

Au lieu d'exulter devant la perfection de ma vengeance, j'exsude, non la peur car je ne crains pas d'être prise, mais une sorte de lassitude, c'est si facile de tuer au hasard. J'ai toujours entendu dire que tuer était un mécanisme complexe. C'est faux, une fois la machine emballée, c'est d'une simplicité déconcertante.

Et ma machine est emballée! Il me faut un Gémeaux et, rapidement, passer à l'acte. Autrement j'abdique et me dénonce. Je roule dans un état second, sans me préoccuper des artères que j'emprunte. Je sens sous ma voiture le macadam pierreux du Vieux-Montréal, avisant un stationnement payant sur ma droite, je décide d'y laisser la voiture et de déambuler jusqu'à ce que je trouve un restaurant sympa. J'ai faim, je n'ai mangé qu'une soupe et du pain. J'ai besoin de protéines, besoin du rouge d'un tartare, besoin du sang d'un Gémeaux d'un 21 mai.

Mais j'ai surtout besoin des bras de ma mère pour consoler mon immense peine et me dire que le temps arrange tout et qu'un ciel bleu nettoie toutes les larmes du ciel. Mes larmes sont tariées et mon ciel zèbre des couleurs noires.

Mes pas m'ont inconsciemment menée devant le Palais de Justice où ma mère, à défaut de vraiment décédée, est morte de honte devant un parterre d'inconnus. J'y entre pour affermir ma vengeance, y voir l'humanité défilée. Mon repas peut attendre; j'ai besoin d'être ici, au pas perdus car j'ai bien perdu mes repères. Je pose ma peine sur un banc de l'atrium, regarde le va-et-vient, entend les murmures, les conversations, surprend les regards avec une acuité que je ne savais avoir.

Par-dessus ce brouhaha, un son discordant me parvient : celui de talons hauts qui claquent tel un fouet sur la peau d'un supplicé. Je cherche d'où peut venir cette assurance de démarche qui m'a toujours incommodée pour ne pas dire énervée au plus haut point depuis mon hospitalisation d'il y a quatre ans où j'essayais vainement de dormir après une opération. Une employée de bureau ne cessait de faire des allers et retours; ses talons hauts frappaient le plancher de béton qui n'en pouvait plus comme moi d'être de la sorte tourmentée. Les gens n'ont plus de respect, de civilité; ces deux valeurs ont disparu avec l'arrivée de la technologie.

Je cherche et trouve : une avocate se dirige vers les ascenseurs. Illico et presto, je décide de mettre mon pas feutré derrière son pas martial qui nous conduit à une salle d'audience. Nous y entrons de concert et le cérémonial débute; Maître Yvon Raté pour la défense et Maître Pauline Dulac pour la Couronne. Déjà, je ne sais pas pourquoi, je me gage que c'est ma jument qui va l'emporter.

Je regarde l'accusée, une femme, cinquantaine flétrie, que je pourrais appeler maman. Tête baissée, épaules arrondies; une sosie conforme de ma mère. Le procès se déroule rapidement; Maître Dulac y va à fond comme si elle n'avait pas que ça à faire et Maître Raté, sûrement commis d'office, n'arrive visiblement pas à faire barrage. Ce n'est pas dans un lac qu'il patauge mais dans une mer en furie qui noie sa plaidoirie mal ficelée.

Je gagne mon pari et Pauline gagne le procès. Exit l'accusée et tout le monde quitte la salle. Je reste assise et lorsque l'avocate se retire, nos regards se croisent sans trop s'y arrêter; j'y lis une victoire facile, mais elle, lit-elle dans les miens sa mort prochaine?

Je viens de trouver ma troisième victime et, si la chance se met enfin de mon bord, elle sera une Gémeaux. Signe d'air superficiel, souvent pérorateur, signe dispersé qui fait mouche par sa bonne élocution qui épate la galerie. Le portrait craché de Maître Dulac! J'ouvre mon journal.

*Non, ce n'est pas une Gémeaux et, pire, sous Dulac, la seule Pauline signait son prénom Po-Line. Ce n'est quand même pas ses parents qui l'ont inscrit de cette façon sur le baptistaire; ce changement d'orthographe vient forcément d'elle. Pauline fait ancien et cercle des fermières.*

*J'ai cherché sur Wikipédia et des sens à Po j'ai trouvé à foison : du petit mot doux wallon au concept taoïsme qui dit que dans le corps humain résident trois forces spirituelles (hun) et sept forces vitales (po). Si les hun sont responsables des aspects spirituels et de l'intelligence, un corps habité par les seuls po est bête et méchant. L'hyène en moi a ricané jusqu'à faire fuir Fancy de mes genoux.*

*Le Pô est aussi une fleuve italien et comme elle est Poisson, signe d'eau, c'est par l'eau qu'elle devra périr. Qu'importe le zodiaque! Mon but est toujours d'en faire le tour mais aucune loi ne m'oblige à en suivre l'ordre. Mieux, tuer en désordre 12 signes astrologiques fera en sorte que les policiers ne pourront y trouver de constance; ne leur restera que les citations à se mettre sous les dents, maigre pitance.*

*Le destin, le hasard, ces mots desquels je n'ai jamais accordé d'importance prennent du poids dans mon parcours. Est-ce le destin ou le hasard qui a mené mes pas au Palais de Justice. Je ne saurais le dire.*

*Po-Line a fait un procès et je lui en ferai un, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir; je laisse à d'autres le soin d'analyser les affects qui m'ont conduit où je suis. J'ai battu des ailes et des répercussions il y aura; mon nom fera partie du gotha des meurtriers, trop masculin à mon goût. J'ai oublié de noter son adresse, trop estomaquée par son prénom vaniteux. Je regarderai demain; pour l'instant, je sors manger mon tartare chez Gauthier.*

Il est midi, je mange un sandwich mortadelle et note l'adresse de Po. C'est ainsi que je la nomme maintenant. Verchères. Demeure-t-elle au bord du fleuve? Si oui, il n'en sera que plus facile de noyer ce requin. Plein de préparatifs m'attendent : voir sa maison, son voisinage, connaître sa routine si elle en a une. Trouver la façon de l'appâter ne sera pas facile. A-t-elle une famille, des enfants, plus rien à en foutre rendue où j'en suis. Tuer m'est peut-être devenu facile mais l'avant et l'après me consomment une énergie folle à m'en rendre malade.

Malade, la voilà ma solution; mon médecin n'aura aucune hésitation à me signer un deux semaines d'arrêt. Une mère emprisonnée et un suicide dans la famille y suffiront largement. Une semaine par infortune c'est peu cher payé; j'en connais plusieurs au bureau qui étireraient l'élastique du chagrin. Je l'appelle toutes affaires cessantes.

*Je l'ai eu ce congé et facilement en plus avec, en prime, des paroles de réconfort et une possibilité de calmants. Je les ai acceptés car les refuser lui aurait paru louche ainsi qu'au médecin de mon employeur. On ne sait jamais à quoi peut servir des pilules prescrites. Je déteste cette panacée facile, distribuée par des pharmaceutiques multimilliardaires et testée sur les plus démunis, ceux qui ne peuvent se payer de la médecine vitesse turbo.*

*Une semaine est déjà terminée. Ma citation est trouvée, toute petite sur mon mur côté gauche, si petite que j'ai passé deux fois par-dessus trop excitée par celles de Confucius. Une petite phrase qui dira aux policiers qu'ils ont raison et qu'une série de crimes dont la vengeance est le dénominateur commun est bien en route et qu'elle se terminera ils ne savent trop quand car*

*assouvir une réparation sur laquelle ils n'ont aucune prise et sur des victimes sans aucun lien entre elles est le pire des cas de figure qu'un service de police veut vivre.*

*Quelle semaine! J'ai bien et pas bien mangé, passant d'un magret de canard à une boîte de paris pâté, d'un ceviche à un sandwich dinde fumée. J'ai dormi des heures coupées comme un chauffeur d'autobus et fait mes ablutions à peu près. Fancy a elle aussi payé ces heures folles où je tournais à plein régime, de Petite-Patrie au Palais de Justice et du Palais à Verchères sans compter les bars branchés où Po fêtait ses victoires au champagne avec d'autres de son espèce maudite.*

*Et tout ce branlebas pour quoi?*

*Elle vit seule, baise à l'hôtel le plus souvent, donne peu de pourboire. Sa maison a vue sur le fleuve mais ses voisins sont trop rapprochés pour mes visées de noyade. Elle fait du gym trois fois/semaine et j'ai eu amplement le temps de détailler son corps lorsque j'ai demandé à voir les installations avant de possiblement m'inscrire.*

*Hou là là! Je ne fais pas le poids aussi bien en largeur qu'en hauteur! Malgré un visage féminin et de longs cheveux noirs ébène, elle a un corps masculin, trop travaillé par des appareils musculaires; sa toge d'avocate et son habillement ample m'avaient caché ce léger détail qui a quand même son importance.*

*Tu en conviendras journal.*

*Il est trop tard pour trouver une procureure menue et ridée toute prête à périr noyée facilement.*

*À défaut de fitness il me faut de la finesse et, cet ingrédient, je le possède de mon histoire familiale. Quand parler pas parler, quand rire pas rire; j'ai appris souvent à mes dépens pour y être aujourd'hui exercée.*

*Y'a pas à dire, va falloir que je la noie dans un verre d'eau!*

*Et pourquoi pas! Un évier contient quelques verres d'eau; pour un bain, on parle de litres. Il suffit que les narines se remplissent et le tour est joué.*

*J'ai trouvé, j'ai réussi, je l'ai noyée. Numéro trois exit.*

*Que je te raconte journal.*

*J'ai acheté un cellulaire prépayé, l'ai appelée comme agente de la RAMQ qui menait une enquête provinciale et qui devait rencontrer des personnes choisies au hasard pour remplir un questionnaire d'une trentaine de minutes qui servirait à repenser notre système défaillant. Qui n'a pas envie, surtout une avocate, de nommer les lacunes, donner une leçon de mieux faire et d'être nommée sur une enquête. Elle n'a pas pensé une seule minute qu'une enquête québécoise se paie à prix fort et se tablette.*

*Elle a payé le prix fort et je l'ai mise au placard.*

*Que je vous raconte.*

*J'ai sonné à sa porte, m'a ouverte souriante. Suis entrée souriante, porte-document au bras. Me suis présentée, carte d'employée de la RAMQ à la main.*

*Elle me dit qu'elle rénove sa cuisine et me demande de la suivre.*

*\_\_\_ Voulez-vous un café ou préférez-vous comme moi un vin blanc?*

*\_\_\_ Je vous dirais bien un vin blanc car je vois que c'est du Pouilly-fuissé. Madame Dulac, vous avez du goût.*

*Je la vois qui se rengorge de mon compliment et je poursuis sur ma lancée.*

*\_\_\_ Un café serait préférable. Je me dois d'être attentive et de bien transcrire vos réponses et vos commentaires.*

*\_\_\_ C'est la sagesse qui parle dans vos propos. Rien ne nous empêche à la toute fin d'en prendre un. Avez-vous une autre visite ce soir ou suis-je la dernière?*

\_\_\_ Après vous, je retourne chez moi et j'accepte avec gratitude votre offre. Mais ne faites pas un café pour moi seule.

\_\_\_ J'ai une machine à les faire individuellement. Espresso ou cappuccino?

\_\_\_ Cappuccino, merci. Je pense à m'en acheter une nouvelle. Je fais mes cappuccino à peu près avec une vieille Tassimo et c'est inégal comme réussite. La vôtre est de quelle marque?

\_\_\_ C'est une Delonghi mais elle a de l'âge. Je pense à me procurer leur dernier modèle quand j'aurai fini les rénos. Je pourrais vous appeler et vous faire un prix.

Le tout en regardant mon habillement genre bazar; elle, habillée d'un jean et d'un t-shirt qui valent sûrement une moitié de mon salaire . Quelle prétentieuse!

Pendant qu'elle me tourne le dos pour préparer mon café, j'aperçois sur l'ilot un marteau qui traîne et m'invite à le prendre. J'avais dans ma poche une seringue remplie d'un mélange chauffé des pilules prescrites par mon médecin et payées à 80% par mon employeur. Serait-ce suffisant pour estourbir son corps plus large et haut que le mien?

J'ai dû me dépêcher à me décider car une Delonghi, c'est rapide de la manette. Il m'a fallu deux coups de marteau derrière sa tête pour qu'elle veuille bien s'affaisser sur le plancher. J'ai vérifié qu'elle ne soit pas morte et j'ai ahané ce poids à demi occis jusqu'à l'évier que j'ai rempli d'eau. Le reste m'a été un jeu d'enfant.

Je l'ai dit et redit : tuer c'est facile; y arriver est éreintant. Je suis à grosses gouttes dans l'évier tout en maintenant sa tête ensanglanté qui rosissait l'eau. J'ai attendu et attendu avant de laisser glisser le corps de la noyée puis j'ai tenté d'entendre son coeur et son pouls mais c'est mon coeur et mon pouls qui battaient la chamade que j'oyais.

Par sécurité, je lui ai asséné un autre coup sur le crâne et j'ai fêté ma victoire en finissant sa bouteille de pouilly; surtout, ne pas laisser gaspiller du nectar. J'ai nettoyé à la va-vite, mes

*empreintes sont vierges de dossiers et j'étais épuisée d'autant plus que j'avais traîné son cadavre pour le mettre dans le placard de sa cuisine, placard plus grand que mon vestibule.*

*Enquête, tablette, placard. Comprends-tu le jeu de mots journal?*

*J'ai épinglé sur son buste ma courte citation d'un anonyme comme moi : "La vie a une fin, la vengeance n'en a pas", puis le troisième vers du quatrain "un tems viendra qui nest pas venu"*

*Et j'ai apporté la DeLonghi.*

*J'écris mon journal, il est trois heures du matin. J'ai tenté de me faire un double espresso, mais pas foutue de comprendre tous les boutons, j'ai dû photocopier la marche à suivre du modèle.*

*Vive l'internet. J'en suis à mon deuxième, surexcitée par mon audace, imaginant la suite, tout en lisant mes citations au mur de mes lamentations.*

*Pour sûr que maintenant les enquêteurs vont mettre les bouchées doubles! Je suis même certaine qu'une cellule de crise, comme les américains savent si bien en créer, sera mise sur pied. Je ne m'attends pas à une conférence de presse avant une trentaine d'heures, c'est le temps que je calcule avant qu'on s'inquiète de son absence au tribunal ou à son bureau.*

Il est neuf heures, j'ai nourri Fancy et ouvert le téléviseur pour que les nouvelles m'endorment comme ça m'arrive souvent durant celles du soir. Mes yeux attrapent le bande défilante et y lisent les mots femme découverte. Je suis sidérée à un point tel que je n'arrive pas à déchiffrer la suite et que je dois attendre le retour de cette nouvelle. Soccer Marseille-Manchester, élections partielles dans deux circonscriptions, tuerie dans une école aux États-Unis, arrestation d'un fraudeur, ça n'arrête pas d'entrer. Enfin, c'est mon tour! "Une femme découverte assassinée par sa femme de ménage à Verchères".

À moins d'une surprenante coïncidence, c'est ma Po à moi et j'en saurai plus dans quelques heures quand le battage policier sera terminé et que les enquêteurs pourront donner au public leurs premiers éléments, ce qui ne saura tarder vu l'ampleur que prend ma vengeance.

Midi. Conférence de presse. Encore plus de journalistes et d'enquêteurs sur la tribune. Le chef de la SPVM et de la SQ sont là et leur air sérieux me ravit. C'est l'inspecteur chef Sanschagrin qui prend la parole.

\_\_\_ Lors de notre deuxième conférence, nous vous avons dit que nous pensions que les meurtres de messieurs Fontaine et Desmarteaux pouvaient relever de la vengeance. Aujourd'hui, après la découverte du corps de madame Pauline Dulac, force nous est de constater que tout tourne autour de cette obsession.

Le tumulte des journalistes suspend la suite.

\_\_\_ Inspecteur, inspecteur, est-ce de la procureure Dulac qu'on parle? Si oui, tout le monde sait qu'elle était détestée par plusieurs et recevait des lettres anonymes.

\_\_\_ C'est bien de la procureure qu'il s'agit. Nous savions qu'elle recevait plusieurs lettres de menace. Une cellule de crise sera formée et investiguera de ce côté. Quelqu'un a-t-il profité des deux premiers meurtres pour noyer le sien? Rien ne sera épargné par l'enquête mais la citation trouvée sur place nous laisse peu de doutes sur les motivations du tueur.

\_\_\_ Quelle est la citation qui vous fait être sûrs de vous?

C'est le directeur de la SQ qui répond. Pas de chicane de territoire; pour m'avoir, ils sortent l'artillerie lourde.

\_\_\_ Vous savez que nous ne pouvons, à ce stade de l'enquête, répondre à votre question.

\_\_\_ Mais vous pouvez nous dire comment elle a été tuée.

\_\_\_ D'une manière aussi sordide que les deux précédents. La femme de ménage qui a découvert le corps est toujours hospitalisée pour un violent choc nerveux. Madame Dulac a été assommée et semble avoir été noyée. L'autopsie qui est en cours au moment où je vous parle nous dira si ce sont les coups ou la noyade qui l'ont tuée.

Une autre journaliste, connue pour son obstination, lève la main.

\_\_\_ Oui, madame Léveillée. Votre question sera la dernière.

\_\_\_ Si moi et mes collègues vous avons bien compris, nous devons nous attendre à un ou plusieurs autres meurtres. Avez-vous des indices?

\_\_\_ À ce stade-

\_\_\_ ci de l'enquête, termine la journaliste en fermant son magnétophone.

Ainsi se termine la rencontre forces de l'ordre et médias.

*Enfin, une première victime méchante et personne pour me cracher au visage! Cette troisième vengeance que je vous narre me fait chaud au coeur et apaise mon écriture qui épouse si bien ma réparation vis-à-vis ma mère. J'ai dépassé mes regrets, je me sens invincible et j'irai où ma tornade me mènera.*

*Mon cher journal, aujourd'hui, je t'ai rempli d'une prose où mon imagination et mes mots soulagent une absence maternelle.*

*Une petite sieste me fera du bien. Fancy me suit au lit. Je vais dormir tout mon soûl, me rassasier de ma victoire puis j'irai me promener ce soir. Le monde m'appartient.*

Vieux-Montréal. Notre ville européenne en miniature. Le stationnement intérieur que j'ai trouvé est plein, il y a deux voitures devant la mienne. Pendant que j'attends patiemment mon tour, je regarde les voitures qui sortent, dont une Porsche, mon rêve dans une autre vie. La femme au volant klaxonne furieusement le conducteur de devant qui tarde à s'enfiler dans le trafic. J'ai tout le temps de la dévisager.

*Dieu! Quelle équipée! Il est 23h, je mange un sandwich au beurre de peanuts tout en écrivant. Le beurre de peanuts, c'est ce qu'il y a de plus rapide et nourrissant; j'avais trop hâte de me raconter cette soirée pour cuisiner, demain, je me concocterai un repas fin!*

*Ce qui m'est arrivé est invraisemblable, carrément incroyable. J'ai retrouvé une membre de ce jury, maudite soit-elle jusqu'à la fin des temps! Ma haine acharnée atteindra enfin une vraie cible. "Qui s'applique à la vengeance garde fraîches ses blessures" est une citation de Francis Bacon et c'est elle que je vois sur mon mur de citations. Fini de tuer à l'aveugle!*

*La femme qui explosait sa fureur dans la Porsche, cette femme-là, je l'avais déjà vue et je cherchais où. J'ai su lorsqu'elle a fait un geste particulier de la main pour envoyer une longue mèche de cheveux derrière son dos. C'est alors que l'endroit m'est apparu, un endroit où le froid des procédures gelait mes os et mon âme, un endroit où ma mère rapetissait à vue d'œil, fixant le plancher qu'elle aurait pu laver, elle en a lavés tellement d'autres.*

*Cette femme-là, ma mémoire l'avait photographiée; maintien rigide, chaque trait de son visage suintait le dédain et l'outrecuidance des bien nés, bien nantis. Et ce geste particulier, insolent, balayait ma mère et trahissait la répugnance qu'elle éprouvait à devoir écouter la vie d'une minable, d'une moins que rien, d'une pas grand-chose.*

*Celle-là, surtout, je me disais qu'elle devait adresser la parole à une foule de gens du bout des lèvres, avec une moue significative.*

*Elle était là, ne me regardant pas, juste préoccupée par le problème immédiat de tancer vertement le conducteur maladroit dans la langue de Shakespeare. Une Anglaise, de surcroît! Un mets de choix pour la souverainiste que je suis! Je lui réserve un lac Meech de mon cru!*

*Tout en manoeuvrant pour ne pas la perdre de vue, j'ai éclaté d'un rire qui a dégagé toutes mes tensions accumulées.*

*La suivre n'a pas été plus facile que de suivre mes trois premières victimes mais, elle, je l'aurais suivie jusqu'en enfer pour pouvoir l'occire. Elle conduisait une Porsche, une voiture qui se repère facilement. Je l'ai perdue trois fois, retrouvée trois fois, pensé l'avoir perdue définitivement sur Côte Ste-Catherine lorsqu'elle a mis plus de chevaux à son moteur. J'ai appelé toutes les aides du cosmos à mon secours, fouillant le trafic, maudissant la piètre puissance de ma voiture. Devant moi, un camion et trois voitures ont changé de voie, j'ai alors aperçu la Porsche qui attendait le clignotant pour tourner sur je ne savais quelle rue, connaissant mal ce quartier jouxtant la montagne.*

*Vous dire le soupir de soulagement que j'ai poussé, je le pousse encore en transcrivant son adresse, que j'ai écrite à la va-vite à l'intérieur de mon paquet de cigarettes presque vide. Si je réussis à prendre sa vie, je cesse de fumer. C'est dit, écrit, je ne me dédirai pas.*

*La maison que j'ai vue est à son image, elle nargue le bas de la ville, comme tant de vendeuses anglaises de chez Eaton ont nargué ma mère jusqu'à ce qu'elle cesse d'y aller.*

*Que cette femme, que je hais de toutes mes forces, ait un mari, des enfants, un chien ou un chat n'arrêtera pas ma hargne de la savoir vivante. Il ne lui reste que quelques jours à vivre, et tant pis si elle est une sainte, une mécène ou quoi que ce soit d'autre!*

*J'ai son adresse, mais le plus dur reste à venir. Qui est-elle? Que fait-elle comme travail? Qui est-elle, cette information, le fichier me la donnera facilement. Que fait-elle, en la suivant comme son ombre, je le saurai.*

*Mais que ferai-je si cette femme, que je hais de toutes mes forces, n'est pas une Gémeaux, troisième signe du zodiaque, signe d'air, souvent pérorateur, à discourir sans fin pour cacher sa superficialité, ce Castor et Pollux, qui joue de l'un comme de l'autre, qu'en ferai-je?*

*Je tiens la vraie vengeance, la vengeance réelle. Vais-je m'en contenter, qu'importe son signe, ou vais-je persister dans ma symbolique douze? Voyons donc Élise! En tuant Maître Dulac, tu as mis de côté ta première constance à suivre le zodiaque. Si tu tues cette bourreau, peut-être assouviras-tu ta vengeance et pourras passer à autre chose, genre me marier ou préparer le retour de ma mère pour lui apporter la vieillesse qu'elle mérite.*

*Me marier, tiens ça me rappelle un souper de cousines, nous avions les trois une jeune vingtaine et devisions sur le genre de mec qui nous conviendrait. Micheline connaissait déjà Luc et le mettait à sa main; d'écriture, elle ne parlait pas. Nicole, la plus belle des trois, papillonnait sans se décider car sa mère veillait au grain et notait ses galants. Et moi, déjà au fait d'un physique quelconque, je me cherchais le logement qui abriterait une solitude que je voulais sereine. Me marier ne faisait pas partie de mes priorités. Ce soir-là, le plaisir que nous avons eu m'est difficile à transmettre.*

*La citation n'est pas un problème, elle est déjà choisie et attend bien au chaud ou au froid son plat. Élise, sois organisée, laisse le passé où il est et commence par trouver son nom, tu auras sa date de naissance et tu la tueras selon son élément.*

*Un signe d'air, les mains me démangent déjà de l'étrangler, sans corde ni foulard, simplement la faire suffoquer de ma haine à mains nues. Mes neurones grésillent, je l'imagine manquer d'air, chercher à se défaire de ma poigne, ne pas y parvenir et succomber.*

*Un signe de feu, RIP monsieur Fontaine, les mains me démangent de l'asperger d'essence. Mes neurones grésillent, je l'imagine se tortiller sous les flammes, tenter de les éteindre en vain, ne pas y parvenir et succomber.*

*Un signe de terre, RIP monsieur Desmarteaux, les mains me démangent de lui faire creuser sa tombe et de la remplir doucement pendant qu'elle me supplierait de lui laisser la vie, ne pas y parvenir et succomber.*

*Un signe d'eau, RIP madame Dulac, les mains me démangent de la plomber de pierres pas trop lourdes, une seule main libre, et de la regarder se débattre, patauger frénétiquement, ne pas y parvenir et succomber.*

*Exit les signes zodiacaux avec leurs qualités et défauts qui ne veulent rien dire sans l'ascendant et la disposition des astres à la naissance. L'horoscope du jour n'est que blabla avec aussi peu de chance que le 6/49. J'ai lu celui d'aujourd'hui : "Celui qui a déplacé la montagne, c'est celui qui a commencé par enlever les petites pierres. Jupiter vous fera rêver d'accomplissements et de grands changements. Toutefois, compte tenu de son mouvement rétrograde, certaines choses peuvent nécessiter un peu plus de temps avant de se réaliser. Il suffira de continuer à travailler en ce sens..."*

*Je ne sais où est Jupiter dans ma carte du ciel mais je pense avoir cinq numéros à la loterie car j'ai enlevé quelques pierres et suis en haut de la montagne.*

*J'ai enfin une représentante de ce jury. Je remercie le cosmos d'être aussi attentif à ma quête; faut croire qu'il la sait juste. J'approche de mon Graal, après cela, la suite de ma vie n'aura plus d'importance; si la tuer apaise ma douleur, quel intérêt aurais-je encore à continuer de supprimer des gens?*

*C'est bien beau de se construire une trame, de la suivre, chemin tout tracé, jusqu'à son aboutissement, mais je vois bien qu'il faut un tempérament trempé dans de l'acier et, le mien, est plutôt forgé dans un métal plus mou.*

*Cette salope arrive bien; je trouvais inhumain de faire violence à ma nature profonde qui ne recherche que la paix, la cessation de toute hostilité, de tout affrontement.*

*Comment en suis-je arrivée là? Pourquoi?*

*Il vaut mieux que j'arrête d'écrire, sinon les regrets vont m'assaillir, atteindre mon âme, ce noyau de bonté infinie.*

*Et moi, j'ai un travail à finir!*

Congé-maladie terminé. Lundi midi. Je dîne rapidement d'un sandwich et retourne devant mon écran. C'est maintenant que ça se joue; j'ai tapé l'adresse sur le moteur de recherche, j'entends le petit bruit qui me dit que les rouages sont en branle.

Andréa Schneider. Ça fait plus Allemande ou Autrichienne. Qu'importe, je ferai avec!

Sa date de naissance me stupéfie. Quel culot! Elle est venue au monde le même jour que moi, un 17 octobre, une Balance. Plus vieille de trois ans.

Que dois-je en penser? Que toutes les Balance ne sont pas justes, qu'elles pèsent différemment les plateaux du bien et du mal? Que le sort ne m'est plus favorable? Qu'en la tuant, je me tue, j'étrangle une jumelle sidérale?

Ou qu'elle est l'ombre de ma lumière?

Mes collègues surgissent bruyamment et s'installent à leur cubicule respectif. Je clique sur menu principal et retourne à la routine journalière qui m'alourdit d'heure en heure .

Vers 16h, je passe au bureau du chef de service. J'ai décidé de prendre les quatre jours de vacances qu'il me reste. Lui parle de mon arrêt maladie pas assez long pour donner le meilleur de moi-même. Pour une fois, il fait vite et concis, ne me cherche pas noise; nous nous reverrons lundi prochain si mon destin le veut.

J'ai six jours devant moi, six jours d'intense travail pour en arriver à la jouissance de mordre dans le fruit juteux de la vengeance, goûter l'essence d'une vie condamnée et réparer l'infamie que cette femme-là, Andréa Schneider a commise en disant au tribunal "oui, coupable". La seule culpabilité dont devra répondre ma mère devant Saint-Pierre sera celle de s'être fait plumer par des gens sans scrupules en ne réagissant jamais par manque de moyens. Ma mère a laissé trop de coups de pied se perdre.

Je suis son coup de pied qui vise l'endroit qui fait mal pour l'éternité. Andréa Schneider, je boirai ton sang et désaltérerai ma vengeance, ainsi, peut-être, mon épuisante quête prendra-t-elle fin?

*Le rire, la logorrhée de Nicole me manquent. Pourquoi maintenant?*

*Je devrais baigner dans la béatitude mais c'est l'inverse. Tout va de travers depuis mon retour à la maison : Fancy est grognonne, les chattes ont-elles un syndrome prémenstruel? Mon repas bavette-frites, cresson, Bordeaux, ressemble à de la vulgaire nourriture, quand il signifiait avant un plaisir volé au quotidien, un moment magique où je savais pourquoi je travaillais.*

*Je suis insatisfaite sans savoir pourquoi; je déteste cette impression qui va et vient et que je ne peux arrêter. Ce poids que je sens peser sur mon muscle cardiaque, qu'on nomme anxiété, moi je le nomme intuition de lendemains qui ne chanteront pas.*

*Pourtant, j'ai devant mes yeux la citation qui laissera les policiers pantois, pourtant, j'ai décidé de ne pas tourner les degrés du zodiaque, pourtant, j'ai dans ma tête l'ébauche du châtement que je réserve à cette dame Schneider.*

*Alors, pourquoi ai-je si peu le cœur à l'ouvrage?*

*Secoue-toi, Élise. Écris ta citation, explique le procédé que tu as imaginé pour tromper ta victime et la tuer facilement. "Commence par le commencement", combien de fois ta mère, sans alphabet, te l'a-t-elle dit?*

*Lettre après lettre se forment la connaissance, le choix et le pouvoir qu'elle n'a pas connus.*

*La connaissance, c'est ma citation. Un certain Étienne Pasquier a écrit : "Nul ne sait combien douce est la vengeance de celui qui a reçu l'injure." Sur mon mur, cette citation est au centre de toutes les autres. J'y ajouterai la fin du quatrain du Chien d'Or que peu connaisse : "que je morderai qui m'aura mordu". Les policiers en seront interloqués pas à peu près.*

*Le choix, c'est continuer ou non. Je verrai combien mon exutoire à ma colère aura été comblé par la disparition de cette femme de mon univers qui me pèse de plus en plus chaque jour qui passe. Cette vie oeil pour oeil doit se terminer, et vite, car je n'en peux plus de faire abstraction à ma nature profonde.*

*Le pouvoir, c'est le mot final que je mettrai bientôt à mon journal. Le point termine la phrase et je terminerai bientôt ce court roman qu'est mon journal.*

*Pourquoi suis-je donc si lourde? J'ai enfin une vraie coupable.*

*Ma victime périra sur le Mont-Royal; cette montagne où elle niche confortablement, dominant ses semblables, sera son tombeau. La Balance ne saura voler même si l'air est son élément.*

*Je jouerai sur la demande d'aide; une Balance n'y résiste pas, ça lui donne l'impression de flotter au-dessus du commun, ça flatte sa vanité. Je le sais bien, étant Balance moi-même. Une fois que je l'aurai fait sortir de sa voiture, ce sera l'estocade finale et le plongeon, citation chevillée au corps. Pour une fois, elle verra de près le bas de la montagne.*

*Quant au pouvoir, je le tiens. Mes lendemains vont enfin chanter.*

Le téléphone qui sonne ne me fait pas lever.

## Épilogue

Le téléphone qui sonnait ne l'a pas fait lever. Élise aurait pourtant dû. Car c'était moi, Nicole, sa cousine logorrhéique. Qui termine son court roman, qui met le point final à son histoire.

Je l'appelais pour lui dire qu'il ne restait que nous deux, que de se chicaner ne servait à rien, que le chien jeté à la rue revenait comme tous les chiens reviennent car ils ont la mémoire courte des mauvais traitements qu'ils ont reçus et qu'ils aiment inconditionnellement. La preuve : j'ai dû faire euthanasier Fancy; pourtant, j'ai tout essayé pour qu'elle se garde en vie mais c'est comme si elle ne le voulait pas, que le temps lui tardait de rejoindre sa maîtresse. Je ne dirai plus jamais que les animaux n'ont pas d'âme; en fait, plusieurs, pas tous, sont reliés à un être humain; ils arrivent à des moments précis de leur vie et ils essaient de leur faire comprendre des choses.

Lorsque j'ai lu le journal de ma cousine, j'ai eu le fort sentiment que Fancy tentait d'influer le destin que se tissait Élise en s'inventant une autre vie, celle qui répare par les mots.

"Sois juste envers les mots et les mots seront justes envers toi." J'ai trouvé cette citation, non attribuée, au début de son journal qui a pris le nom de roman lorsque je l'ai trouvé et lu. De qui est cette citation? D'Élise? D'un autre?

J'espère être juste envers les mots d'Élise et les donne en pâture aux gens. Mon intention est d'envoyer aux éditeurs ce journal-roman ainsi que le roman de Micheline. Moi, la troisième cousine, j'ai trouvé ma quête et elle ne prendra fin que lorsque les mots de l'histoire de Micheline et d'Élise auront de l'encre d'imprimerie.

Dans la famille a toujours plané un doute sur l'accident mortel de la mère de Micheline, mais, c'est connu, il vaut mieux de pas déterrer de cadavre, car il pourrait recéler les secrets de Pandore. La trame du roman de Micheline se termine avec un matricide déguisé en accident;

évidemment, ce n'est pas l'accident réel raconté tel quel. Déjà à cette époque, j'avais un doute concernant le rôle de Micheline dans la mort de sa mère et j'en avais fait seulement part à Élise, qui m'avait rabrouée sévèrement, me disant que la froideur de Micheline dépassait la normale, mais ne se rendait pas jusqu'au meurtre. Et moi, aimante absolue de mes deux cousines, de notre passé unique, j'ai laissé aller, comme j'ai laissé aller trop de choses dans ma vie. Micheline a payé son geste de haine filiale au prix fort. Il n'y a pire bourreau que soi-même.

Élise a pourtant lu le roman de Micheline mais, dans son journal, seules des questions relevant du style d'écriture lui importent. A-t-elle voulu passé sciemment à côté de la vérité, trop acharnée sur sa propre histoire?

De sa propre histoire, quoi dire?

Une fois le choc de sa mort surmonté, c'est moi qui ai pris la charge de vider son appartement. Accompagnée d'une Fancy désemparée, j'ai absorbé un second choc, et pas le moindre. Élise racontait en détails, sur des cahiers d'écolière, une vengeance d'où avaient germé quatre meurtres. Ma cousine! C'est vous dire mon effarement; je tombais de Charybde en Scylla.

Seule Andréa Schneider m'était connue : c'était l'autre victime de l'accident de la route impliquant aussi Élise. Les enquêteurs n'ont jamais pu déterminer les causes exactes du drame. Les freins de la voiture d'Élise étaient en parfaite condition; pourtant, c'est sa voiture qui a provoqué la chute mortelle du Mont-Royal. Ils ont conclu qu'Élise avait dû avoir un malaise soudain et peser sur l'accélérateur au lieu du frein.

Pour les trois autres, j'ai fait des recherches, car bien que férue de nouvelles, leur assassinat ne me disait rien, rien du tout, et pourtant, Élise racontait comment elle les avait tués. La conférence des policiers non plus, mais il y a tant de conférences de presse. À ce moment-là, le suicide de Micheline occupait seul mon esprit.

Dans l'état où j'étais, aussi végétatif que celui de Fancy, je me disais que si Andréa Schneider était réelle, les trois autres devaient l'être.

Et j'ai fait des recherches en suivant les dates. Vaines recherches. Un pompier est bien mort en combattant un incendie, mais c'était durant le procès de ma tante et il ne s'appelait pas Fontaine. Quant à un éditeur, tué d'étrange façon, avec une citation dans la bouche, rien.

Élise s'est bien vengée... par les mots.

Et Andréa Schneider?

Je ne me souviens pas d'elle comme faisant partie du jury, mais Élise me préoccupait et je ne regardais pas les douze personnes qui formaient le tribunal. Je ne regardais qu'Élise qui fixait le vide, enfin, il me semblait. Il faut croire maintenant que non ou que cet accident de la route est la plus monstrueuse coïncidence qui ait existé. Micheline, aussi, entourait Élise. On reformait le triangle d'antan pour la dernière fois et aucune de nous ne le savait à ce moment-là.

Parce que je ne suis pas sûre, pas sûre qu'Élise ait vraiment tué un membre du jury, je changerai de nom quand je serais prête à envoyer ces deux romans post-mortem aux éditeurs.

Et je mettrai en exergue un proverbe chinois qui alimente ma vie et mes actions malgré ma famille et au-delà de celle-ci : "L'eau ne reste pas sur la montagne ni la vengeance sur un grand coeur".

J'ai vu ma tante lors des obsèques de sa fille. Elle m'a dit qu'une autre détenue lui apprenait à lire. C'est à elle que je dédierai le roman de sa fille.















